



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

La creacioun dou mounde

Xavier de
Fourvières, Xavier
de Fourvières ...

Phil 281.5

Harvard College Library



FROM THE BEQUEST OF

FRANCIS BROWN HAYES

(Class of 1839)

This fund is \$10,000 and its income is to be used
"For the purchase of books for the Library"

DON SAVIÉ
DE FOURVIERO



LA

FRANÇOIS



TOME SEGOND

AVIGNOUN
LI FRAIRE AUBANEL
EMPREMÈIRE

LA CREACIOUN

DOU

MOUNDE

R. Xavier de Fournières.

Imprimi licet

P. PAULINUS, *abbas S^{ti} Michaëlis de Frigolet.*

Die 11 Martii 1891.



Imprimatur

Avenione die 28 Septembris 1891.

E. CHARRASSE, *vic-g'én.*

0

DON SAVIÉ DE FOURVIERO



LA

Creacioun & dou & Mounde

COUNFERÈNCI BIBLICO

DOUNADO

A Marsiho, dins la Glèiso de Sant-Laurèns

E

OUNOURADO D'UNO LETRO DE MOUNSEGNE L'EVEQUE

(TRADUCIOUN FRANCESO EN REGARD)

TOME SEGOUND

Per amor d'ome fetz lo mon
E las creaturas que y son.

(ERMENGAUD, *Breviari d'amor.*)



AVIGNOUN

LI FRAIRE AUBANEL, EMPREMÈIRE

DE N. S. P. LOU PAPO E DE MOUNSEGNE L'ARCHEVESQUE

—
1891

Phil 281.5



Hayes fund

11/5/20
1922

SIEISENCO COUNFERÈNCI

مجلس
شؤون

SIEISENCO COUNFERÈNCI



LIS ASTRE

Leituro de la Genèsi

*Mai Diéu diguè: Que se fague de lumenàri dins
lou fiernamen d'ou cèu, e que separon lou
jour d'emé la niue, e que marcon li tèms e li
jour e lis an,*

*E que lusigon dins lou fiernamen d'ou cèu e iluminon
la terro. E ansin fuguè fa.*

*E Diéu faguè dous lumenàri grand: un lumenàri
maje, pèr que presidèsse au jour, em'un lumenàri
mendre, que presidèsse à la niue; emé pièi lis estello,*

*Que pausè dins lou fiernamen d'ou cèu, pèr que
lusiguèsson sus la terro,*

*E presidèsson au jour em'à la niue e separèsson la
lumiero e li tenèbro. E Diéu veguè qu'acò'ro bon.*

*E'mé lou vèspre e lou matin, acò faguè lou jour
quatren.*

SIXIÈME CONFÉRENCE



LES ASTRES

Lecture de la Genèse

Mais Dieu dit : Que des luminaires soient faits dans le firmament du ciel et qu'ils séparent le jour de la nuit, et qu'ils indiquent les temps, les jours et les années.

Qu'ils luisent dans le firmament du ciel et qu'ils éclairent la terre. Et cela fut ainsi fait.

Et Dieu forma deux grands corps lumineux : l'un plus grand pour présider au jour ; l'autre moins grand pour présider à la nuit. Il fit ensuite les étoiles.

Il les plaça dans le firmament du ciel, pour luire sur la terre.

Pour présider au jour et à la nuit, et séparer la lumière d'avec les ténèbres. Et Dieu vit que cela était bon.

Et du soir et du matin se fit le quatrième jour.



FRAIRE E SORRE,

AVÈN leissa la terro touto abihado
de nòu, virouiejant, dins sa raubo
verdo e flourido, à travès lis espaci.
A bello a regarda: ni soulèu, ni luno, ni
estello se fan vèire eilamoundaut. Eisiston
pamens aquélis astre; mai, sa fourmacioun
n'estènt pancaro acabado, noun jiton sus la
terro qu'uno lusour feblo, fouscarino, lusour
que vai e vèn, briho e s'amosso, proudusènt
ansin un semblant de jour e de niue (1). Pau à
pau e tout plan-plan la masso souleienço s'es
maserado, e peréu li masso planetàri e li
masso estelenco. Dins aquéu travai, l'astre
rèi sènt crèisse sa forço d'atiramen, emai sa
calour, emai sa lumiero. L'ouro es vengudo

(1) S. BASILE, *op. cit.* *Homil.* VI, n° 2. — MOIGNO, *op. cit.* t. III,
p. 1068.



FRÈRES ET SŒURS,

NOUS avons laissé la terre parée de sa robe neuve, de sa robe verte et fleurie, et tournoyant à travers l'espace. En vain regarde-t-elle dans les hauteurs : ni soleil, ni lune, ni étoiles ne se montrent à elle. Ces astres existent cependant, mais, leur formation n'étant pas encore achevée, ils n'envoient à la terre qu'une lueur faible, pâle, qui va et vient, brille et s'éteint, produisant ainsi une apparence de jour et de nuit (1). Peu à peu et lentement la masse solaire s'est condensée, et, comme elle, les masses planétaires et les masses stellaires. Dans ce travail, l'astre roi sent augmenter sa force attractive et sa chaleur et sa lumière.

(1) SAINT BASILE, *op. cit. Homil.* VI, n° 2. — MOIGNO, *op. cit.* t. III, p. 1068. — Voyez la note 1 à la fin de cette conférence.

que trelusigue. Sian au jour quatren. Tout es lèst. Diéu lou vai rèndre luminous, lou vai faire parèisse emé lou courtège di planeto, si fiho, e de si sorre lis estello.

Ousservas li paraulo de la Biblo que vène de vous legi. Noun i'es questiou de la creacioun dóu soulèu, de la luno e de l'estelan, mai de soun enluminamen. « Que se fague, elo dis, de lumenàri dins lou fiermamen dóu cèu....., e que lusigon, e iluminon la terro. E ansin fuguè fa (1). » Sus l'ordre de Diéu, lou soulèu e tóuti lis astre de la capo bluio — dóu mens aquéli qu'avien finisafourmacioun — en aquéu jour quatren, s'enluminèron e sus la terro mandèron si rai. Em'acò coumencè de i'avé li journado e li niue reguliero, talo coume li vesèn vuei. Dóu caire dóu globe ounte èro jour, lou soulèu courouna de giscle de flamo trelusiguè qu'esbrihaudavo; dóu caire qu'èro niue, la luno clarejè, misteriouso, enterin que « lis estello, coume dis lou proufèto Baru, fasien lume chascuno à soun posto e menavon rejouïssènço. Diéu lis avié sounado, i'avien respoundu : Eici sian ! Em'acò belu-

(1) S. TOUMAS, *Sum. theol.* pars I, quæst. LXX, art. 1. — DARRAS, *op. cit.* t. I, p. 43.

L'heure de sa splendeur a sonné. Nous voici au quatrième jour. Tout est prêt. Dieu va le rendre lumineux, il va le faire paraître avec le cortège des planètes, ses filles, et de ses sœurs les étoiles.

Remarquez les paroles de la Bible dont je viens de vous donner lecture. Il y est question non de la création du soleil, de la lune et des étoiles, mais de leur illumination. « Que des luminaires, dit-elle, soient faits dans le firmament du ciel... qu'ils luisent, et qu'ils éclairent la terre. Et cela fut ainsi fait (1). » Sur l'ordre de Dieu, le soleil et tous les astres de la voûte azurée — du moins ceux qui avaient terminé leur formation, — s'éclairèrent, en ce quatrième jour, et lancèrent leurs rayons sur la terre. Alors commencèrent les journées et les nuits régulières, telles que nous les voyons actuellement. Du côté du globe où avait lieu le jour, le soleil couronné de flammes étincelantes brilla du plus vif éclat; du côté où régnait la nuit, la lune répandit sa mystérieuse clarté, tandis que « les étoiles, selon la parole du prophète Baruch, brillaient chacune à leur poste, toutes joyeuses. A l'appel de Dieu elles avaient répondu : Nous voici !

(1) SAINT THOMAS, *Sum. theol.* pars 1, quæst. LXX, art. 1. — DARRAS, *op. cit.* t. 1, p. 43.

guejèron, pleno de joio, pèr Aquéu que lis avié creado (1). »

Oh ! qu'es fachous, Fraire e Sorre, que l'astrounoumlo siegue uno sciènci quâsi incouneigudo dóu pople ! Aleva quàuqui vièi marin que de-countùnio barrulon sus lis oundo salano, aleva quàuqui bràvi pastre que passon si niue à garda l'avé de-long dóu Ventour, sus lis Aupiho, o à travès li campèstre de Crau, quant n'i'a de gènt en Prouvènço que sabon lou noum dis astre e sa plaço dins lou fiermamen ? Rèn pamens, dins touto la naturo, nous douno d'idèio autant grando, nous avesino autant dóu Bon Diéu coume la countemplacioun d'aquéli creaturo de lumiero vanegant de-longo dins l'immensita. Eh ! bèn, Fraire e Sorre, mountas emé iéu ; ensèble countemplen-lèi.

Pèr espandi un brigoun de clarta dins aquelo questioun proun escabissouso, e pèr ges faire d'alòngui, nous countentaren de dire sus queto estiganço lou Bon Diéu a crea lis astre. Lis a crea pèr que fagon lume e pèr que marcon li tèms.

(1) BARU, III, 34.

Et elles étincelèrent, pleines de joie, pour Celui qui les avait créées (1). »

Combien il est regrettable, Frères et Sœurs, que l'astronomie soit une science à peu près inconnue du peuple. Sauf quelques vieux marins continuellement en voyage sur les flots salés, sauf quelques braves bergers passant la nuit à garder leur troupeau le long du Ventour, sur les Alpilles ou à travers les déserts de la Crau, combien y en a-t-il en Provence qui sachent le nom des astres et leur place dans le firmament ? Rien dans toute la nature ne nous donne pourtant d'aussi grandes idées, ne nous rapproche autant de Dieu, que la contemplation de ces lumineuses créatures perpétuellement en course au sein de l'immensité. Eh bien ! Frères et Sœurs, montez avec moi et contemplons-les ensemble.

Pour répandre quelque clarté dans cette question assez embrouillée, et ne pas nous perdre en longueurs, nous nous contenterons de dire à quelle intention Dieu a créé les astres. Il les a créés afin qu'ils éclairent et qu'ils indiquent les temps.

•

(1) BARUCH III, 34.

I

FAIRE lume, vaquila destinacioun proumiero
 de lumenàri, se fague de lumenàri,
 de lumenàri, e que lusigon dins lou
 monde de la terro. »

Lume, lumenàri, lou mai utile à noste
 globe, aquéu que ié fai lou mai lume, de
 tout segur es lou soulèu. Li pouèto l'an canta
 dins si vers, e tóuti couneissès lou coublet
 que dis :

Lou soulèu fai lume au mounde
 E lou tèn cau e sadou.
 Diéu nous garde que s'escounde,
 Car sarié la fin de tout.

(MISTRAU, *Lis Isclo d'Or.*)

E pamens — causo que vai vous estouna
 — emai la sciènci ague fa bravamen de camin,
 i'a degun entre lis astrounome que pousquèsse
 nous dire just e just dequ'es lou soulèu, e de
 que biais se trovo fa pèr èstre ansin lou
 lumenàri de nosto terro. Redoun coume tóuti
 li cors astrau, parèis èstre fourma de tres rodo

I

ECLAIRER, telle est la première destination des astres. « Que des luminaires soient faits, dit le Seigneur, qu'ils luisent dans le firmament et qu'ils éclairent la terre. »

De tous les luminaires le plus utile à notre globe, celui qui lui octroie la lumière avec plus d'abondance, c'est sans contredit le soleil. Les poètes l'ont chanté dans leurs strophes, et vous connaissez tous celle-ci :

Le soleil éclaire le monde
Et le chauffe et le nourrit.
Dieu nous garde qu'il se cache,
Car ce serait la fin de tout !

(MISTRAL, *Les Iles d'Or.*)

Et pourtant — ceci va vous étonner — bien que la science ait marché à grands pas, aucun astronome ne pourrait nous dire d'une façon exacte ce qu'est le soleil, et comment il se trouve constitué pour être le luminaire de notre globe. Circulaire comme tous les corps sidéraux, il paraît formé de trois sphères de

de fiò councentrico. La rodo centralo, la mai dardaïanto, es touto granelouso à sa surfàci, emé peraqui quàuqui taco encaro inesplicado di sabènt. Tout à l'entour dóu cèntre s'enredounis uno atmousfèro claro, qu'emé lou telescòpi se ié vèi de gibo, espèci de sourtiduro aubenco o rouginasso s'enaussant en rampau, en garbo, en fusado, en piramido, coume li lavo di volcan. Enfin au dessus de l'atmousfèro, fouguejo la courouno de rai, la rodo gigantasso qu'esperlongo vers nautre la lumiero e la calour (1). Mai en fin finalo, acò nous rènd pancaro comte de que biais aquéu grand astre nous fai lume. Vèn-ti, soun raïounamen, di lusènt granelet de la rodo centralo? Vèn-ti, coume d'ùni lou volon, de pouderaus courrènt vanegant dóu cèntre à la surfàci e de la surfàci au cèntre? Vèn-ti encaro, coume d'autre l'afourtisson, de ço que dins éu la forço de gravita se tremudo en lumiero (2)! A dire lou vrai, li sabènt cercon encaro, e pecaire ! cerco que cercaras. Es bèn lou cas

(1) GUILLEMIN, *Le Ciel*. p. 62, passim. — FLAMMARION, *Astronomie populaire*, p. 307, passim.

(2) FLAMMARION, *op. cit.* p. 319. — GUILLEMIN, *op. cit.* p. 183. — W. SIEMENS, *Nouvelle Th'orie du Soleil*, tradu pèr G. RICHARD, p. 8-15.

feu concentriques. La sphère centrale, la plus éclatante, est toute granulée à sa surface et parsemée de quelques rares taches, dont la science n'a pas encore donné l'explication. Autour du centre s'arrondit une atmosphère limpide, sur laquelle le télescope découvre des protubérances, des sortes d'éruptions incandescentes ou rougeâtres, s'élevant en palmes, en gerbes, en fusées, en pyramides comme les laves des volcans. Enfin, au-dessus de l'atmosphère, brille la couronne de rayons, la roue colossale qui projette sur nous la lumière et la chaleur (1). Mais en définitive, cela ne nous dit pas encore de quelle façon ce grand astre nous éclaire. Son rayonnement vient-il des brillantes granules de la sphère centrale? Vient-il, comme quelques-uns le veulent, de forts courants de circulation allant du centre à la surface et de la surface au centre? Vient-il encore, comme d'autres l'affirment, de ce que chez lui la force de gravité se transforme en lumière (2)? A dire vrai, les savants cherchent encore

(1) GUILLEMIN, *Le Ciel*, p. 62 passim. — FLAMMARION, *Astronomie populaire*, 307, passim.

(2) FLAMMARION, *op. cit.* p. 319 — GUILLEMIN, *op. cit.* p. 183. — W. SIEMENS, *Nouvelle théorie du Soleil*, traduit par G. RICHARD, p. 8-15.

de dire emé lou Sage que Diéu a leissa lou mounde i disputo dis ome (1).

Que que n'en siegue, lou soulèu es un lambias, lou sabès, d'aquelo masso moundano que vous n'ai deja proun souvènt parla. Enfant dóu caos, es devengu lou paire di planeto, que se soun à-de-rèng destacado d'èu, coume s'èro éu-meme destaca de la masso generalo. Em'acò, au jour quatren, s'es capita luminous. « Que se fague, a di lou Segne-Diéu, de lumenàri dins lou fiermamen! » Subran la lumiero es arribado, disènt: Me veici! Diéu l'a presso, n'en a, se pode dire ansin, aluma lou soulèu, i'a mes tout à l'entour aquelo courouno de fiò, aquelo rodo esbrihaudanto que fai plòure eiçabas si raiado luminouso.

Lou vaqui dounc l'astre rèi, « lou lumenàri maje » de noste mounde planetari! O, es bèn « lou lumenàri maje » pèr la grandour: reünissès en un mouloun tóuti li planeto, éu es encaro mai grand de sièis o sèt cènt fes. Es bèn « lou lumenàri maje » pèr la pesantour. Voulès n'avé'no idèio? Se lou boutavias dins uno balanço, faudrié 324,000 terro coume la nostro

(1) ECLÉ, III, 10.

et leurs recherches, hélas ! demeurent infructueuses. C'est le cas de dire avec le Sage : Dieu a laissé le monde aux disputes des hommes (1).

Quoiqu'il en soit, le soleil est un lambeau de la masse mondiale dont je vous ai déjà fréquemment parlé. Fils du chaos, le soleil est devenu le père des planètes, qui se sont détachées de lui à leur tour, comme lui-même s'était détaché de la masse générale. Au quatrième jour, il s'est trouvé à l'état de lumineux. « Que des lumineux, a dit le Seigneur, soient faits dans le firmament ! » Aussitôt la lumière est arrivée, disant : Me voici ! Dieu l'a prise, il en a, si je puis ainsi dire, éclairé le soleil, il l'a entouré de cette couronne de feu, de cette roue éblouissante qui fait pleuvoir sur nous ses flèches lumineuses.

Le voilà donc l'astre roi, « le lumineux principal » de notre monde planétaire ! Oui, c'est bien « le lumineux principal » pour la grandeur : réunissez ensemble toutes les planètes, il est encore plus grand qu'elles de six ou sept cent fois. C'est bien « le lumineux principal » pour la pesanteur. Voulez-vous en avoir une idée ? Si vous le placiez dans une balance, il

(1) ECCLE, III, 10.

pèr ié faire contro-pes (1). Es bèn « lou lumenàri maje, » enfin, pèr la forço de soun raïounamen : éu mando si gisclant à de milioun de lègo, em'uno vitesso espetaclouso. Seguissès-lou, se poudès. Sa lumiero, fasènt 300,000 kiloumètre à la segoundo, met vue minuto pèr ajougne la terro. Sias espanta, parai ? restas candi, esbarluga e coumprenès l'estounamen dis astrounome davans aquéu gigant de fiò. Mai, coume l'óusservon justamen S. Ambròsi e S. Jan Bouco d'Or, se vous n'entenès aqui, s'aquéu sentimen d'amiracioun noun vous enausso vers Diéu de que vous servira la sciènci ? tóuti vòsti lumiero noun saran que sourniero (2).

Malurousamen — es bèn triste de lou dire — nòsti sabènt de vuei, e meme d'ùni que i'a en quau emprunte mis idèio, menciounon pas meme un soulet cop lou noum de Diéu dins si tratat d'astrounoumìo. O tècle de naturo, emé vòstis estrumen avès vist o devina la formo, li dimensioun, li taco dóu soulèu, avès

(1) GUILLEMIN, *op. cit.* p. 39-43. — FLAMMARION, *op. cit.* p. 302-307. — PIOGER, *Dieu dans ses œuvres: le monde des infiniement grands*, p. 105-107. — DE S.-ELLIER. *op. cit.*, p. 5.

(2) S. AMBRÒSI, *Hexameron*, lib. IV, cap. I. — S. JAN BOUCO D'OR, *In Gen. homil.* VI.

faudrait 324,000 terres comme la nôtre pour lui faire équilibre (1). C'est bien « le luminaire principal » pour la force de son rayonnement: il lance ses traits de flamme à des millions de lieues avec une vitesse prodigieuse. Suivez-le, si vous pouvez. Sa lumière parcourt 300,000 kilomètres dans une seconde, et elle met huit minutes pour arriver à la terre. Vous êtes stupéfaits, n'est-ce pas? vous demeurez là interdits, éblouis, et vous comprenez l'étonnement des astronomes en présence de ce géant de feu. Mais, suivant la juste remarque de S. Ambroise et de S. Jean Chrysostome, si vous vous en tenez là, si ce sentiment d'admiration ne vous porte pas jusqu'à Dieu, à quoi vous servira la science? Toutes vos lumières ne seront que ténèbres (2).

Malheureusement — c'est triste à dire — les savants de nos jours et même certains d'entre ceux à qui j'emprunte mes idées, ne mentionnent pas même une seule fois le nom de Dieu dans leurs traités d'astronomie. O myopes incorrigibles, avec vos instruments vous avez vu ou deviné la forme, les dimen-

(1) GUILLEMIN, *op. cit.* p. 39-43. — FLAMMARION, *op. cit.* p. 302-307. — PIOGER, *Dieu dans ses œuvres, Le monde des infiniment grands*, p. 105-107. — DE SAINT-ELLIER, *op. cit.* p. 5.

(2) S. AMBROISE, *Hexameron*, lib. IV. cap. 1. — S. J. CHRYSOSTOME, *In Gen. homil.* VI.

analisa sa coumpousicioun chimico, avès caneja li lègo que lou desseparon d'emé lis àutrisastre; em'acò dins aquelo obromagnifico vesès pas la man dóu divin Oubrié! dins aquelo nau de lumiero vanegant, emé li planeto e lis estello, à travès li toumple de l'azur, vesès pas lou Mèste Pilot que meno tout! dins aquéu mecanisme amirable en sa grandour e sa simplessa, vesès pas lou gàubi infini dóu suprème Mecanician! Si, lou vesès; mai refusas de n'en clama lou noum, Ah! quand vous avisas, vous-autre, d'avé fa quauco descuberto, avès pas proun de bouco pèr esbrudi voste noum, pas proun d'encro pèr l'escrèure. E zóu! reclamo sus reclamo! dins vòsti buletin, dins vòsti revisto, dins vòstijournau à-n-un sòu, lou fasès restounti. N'emplissès de gròssi pajo, que dise? de libre entié, coume S. Agustin lou remarco di filousofe de soun tèms, e fasès rounfla bèn ferme à plen de gargamello vosto pretendudo sciènci, *libros implentes, suam sapientiam buccis crepantibus ventilantes*(1). Anen, anen, se noun avès la moudestio vougudo, agués au mens lou sentimen de la justico; e se fau

(1) S. AGUSTIN, *Tract.* XLV, in *Joan.*

sions, les taches du soleil, vous avez analysé sa composition chimique, vous avez mesuré les lieues qui le séparent des autres astres, et voilà que dans cet ouvrage magnifique vous ne voyez pas la main du divin Ouvrier ; dans ce vaisseau de lumière voguant, avec les planètes et les étoiles, au sein des abîmes de l'azur, le Pilote qui dirige tout ; dans ce mécanisme admirable en sa grandeur et sa simplicité, l'art infini du suprême Mécanicien ! Vous le voyez sans doute ; mais vous refusez d'en proclamer le nom. Ah ! lorsqu'il vous arrive à vous d'avoir fait quelque découverte, vous n'avez pas assez de voix pour ébruiter votre nom, pas assez d'encre pour l'écrire. Et d'entasser réclames sur réclames. Dans vos bulletins, dans vos revues, dans vos journaux à cinq centimes, vous le faites sonner bien haut. Vous en emplissez de grandes pages, que dis-je ? des livres entiers, comme S. Augustin le remarque des philosophes de son temps, et vous faites bruyamment retentir à plein gosier votre prétendue science, *libros implentes, suam sapientiam buccis crepantibus ventilantes* (1). Allons, allons, si vous manquez de la modestie voulue, ayez au moins le sentiment de la justice ; et, si l'on doit rendre le

(1) S. AGUSTIN, *Tract. xlv in Joan.*

rèndre soun degut i Cesar de la sciènci, sachés, vous-autre, rèndre à Diéu ço qu'es à Diéu.

Seguissès dounc, Fraire e Sorre, seguissès lou counsèu de S. Ambròsi. Quand vesès lou soulèu, aussas lis uei vers Aquéu que l'a fa; quand sias davans éu en amiracioun, mandas vòsti lausenjo enjusqu'à soun Creatour. Se vous fai de bèn a quel astre, qu'es uno simplo creaturo, pensas de quant es mai ben-fasènt lou Soulèu de justico (1), valènt-à-dire Jèsu-Crist, lou Verbe divin. Car es éu, dis l'evesque d'Ipouno, qu'a fa lou soulèu, éu, Lumiero veritablo, qu'a fa'quelo lumiero (2). Lou soulèu es soun image : talo es la pensado di Dóutour e de S. Danis, un di proumié (3). Santo Audegardo, que si revelacioun soun aprouvado pèr la Glèiso, lou dis claramen. « Veici un grand mistèri, ié vèn uno voues, aluco lou soulèu, la luno e lis estello; ai fourma lou soulèu pèr èstre lou lume dóu jour, la luno e lis estello pèr èstre li calèu de laniue, mai lou soulèu significo moun Fiéu (4). » E noun creigués que fugue, acò, un van pantai. La santo Glèiso, au leva de l'aubo,

(1) S. AMBRÒSI, *loc. cit.*

(2) S. AGUSTIN, *Tract. xxxiv, in Joan.*

(3) *De div. Nom.* cap. iv.

(4) *Scivias*, lib. II, § 5.

tribut aux Césars de la science, sachez, vous autres, rendre à Dieu ce qui est à Dieu.

Suivez donc, Frères et Sœurs, suivez le conseil de S. Ambroise. Lorsque vous apercevez le soleil, élevez vos regards vers Celui qui l'a fait; lorsque vous êtes en admiration devant lui, adressez vos louanges à son Créateur. Si cet astre, qui n'est qu'une simple créature, vous procure du bien-être, pensez de combien lui est supérieur en bonté le Soleil de justice (1), c'est-à-dire Jésus-Christ, le Verbe divin. Car c'est lui, dit l'évêque d'Hippone, qui a fait le soleil, lui, Lumière véritable, qui a fait cette lumière (2). Le soleil est son image: telle est la pensée des Docteurs, de S. Denys, l'un des premiers (3). Ste Hildegarde, dont l'Eglise approuve les révélations, l'exprime clairement. « Voici un grand mystère, lui dit une voix, considère le soleil, la lune et les étoiles; j'ai formé le soleil pour éclairer le jour, la lune et les étoiles pour éclairer la nuit, mais le soleil signifie mon Fils (4). » Et ne croyez point que ce soit là un songe creux. La sainte Eglise,

(1) S. AMBROISE, *loc. cit.*

(2) S. AUGUSTIN, *Tract. xxxiv in Joan.*

(3) *De div. Nom.* cap. iv.

(4) *Scivias*, lib. II. § 5.

saludant l'astre rèi, aubouro si pensado enjusqu'au Verbe, trelus de la glòri dóu Paire, e l'envoco disènt: « O Lumiero de lumiero, sourgènt meme de la lumiero, Jour vrai illuminant lou jour (1). »

Em'aquéli pensado de la fe, Fraire e Sorre, counsideras lou soulèu, counsideras-lou bèn à voste aise. Vès quinto lumiero ! Es claro, vivo, dardaiento ! Ges d'autro podon se ié coumpara. Image dóu Verbe de Diéu qu'emé si gràci reviscoulo lis amo, emé si rai l'astre gigantas largo en tout caire la vido e la drudiero. Fai greia li planto, expandis lou verdoulet sus si fueio, n'acoulouris li flour, fai crèisse lis aubre e, pèr lou vèire, « li piboulo, coume dis la cansoun, sèmpre escalon que plus aut (2). » Image dóu Verbe de Diéu que penètro touto creaturo de sa forço e de soun alegriò, lou soulèu escaufo tout, lou soulèu animo tout ; degun escapo à sa douço calour, *nec est qui se abscondat à calore ejus* (3). Enterin qu'amaduro lou rasin sus li souco, que fai grana l'espigo, rougeja lou pessègue e l'agroufioun, s'envai escarrabiha l'auceloun dins lou campèstre, adus pertout

(1) *INNE Splendor Paternæ gloriæ.*

(2) MISTRAU, loc. cit.

(3) SAUMB XVIII, 7.

au lever de l'aube, saluant l'astre-roi, élève ses pensées jusqu'au Verbe, splendeur de la gloire du Père, et elle l'invoque disant : « O Lumière de lumière, Source même de la lumière, Jour véritable illuminant le jour (1). »

Avec ces pensées de la foi, Frères et Sœurs, considérez le soleil, considérez-le bien à l'aise. Voyez quelle lumière ! Elle est claire, vive, éclatante, à nulle autre pareille. Image du Verbe de Dieu qui, avec ses grâces, vivifie les âmes, avec ses rayons l'astre colossal verse à flots en tous lieux la vie et la prospérité. Il fait germer les plantes, il répand sur leurs feuilles la matière verte, il en colore les fleurs ; il fait croître les arbres et, « pour le voir, les peupliers, suivant le vers de la chanson, toujours montent davantage (2). » Image du Verbe de Dieu qui pénètre toute créature de sa force et de son allégresse, le soleil réchauffe, le soleil anime tous les êtres ; nul ne se soustrait à sa douce chaleur, *nec est qui se abscondat à calore ejus* (3). Tandis que sur les ceps il mûrit la grappe, qu'il fait grener l'épi, rougir la pêche et la cerise, il s'en va mettre en liesse l'oisillon dans la lande, il

(1) HYMNE *Splendor Paternæ gloriæ*.

(2) MISTRAL, *loc. cit.*

(3) PSAUME XVIII, 7.

la bono imour, coungreio la gaieta e fai cascaieja lou rire prouvençau. Que se nèble o que vèngue à desaparèisse, tóuti soun triste e vanelous, regrèton sa partènço, desiron soun retour.

Ah ! pas vous-àutri, o maufatan, o batèire d'estrado, mandre e mandrouno, escampamunte de l'infèr ! Avès trop pòu dóu grand Uiard. Vous fau la sournuro à vous-autre, la sournuro dins touto soun encrour. Es l'ouro ! Anen, sourtès de vòsti turno, sourtès tóuti, trevan de niue, aucèu de rapino, masco e bóumian, sourtès ! A l'obro, tóuti, à l'obro ! Vivo lou jo ! Vivo la danso ! E vivo la desbauchò emé soun trin de desounour e d'abouminacioun ! S'es escoundu lou soulèu, e plus degun vous vèi..... Oh ! mai d'aise ! Avisas-vous ! Vès eilamont aquélis uei lusènt que vous guinchon, que vous tènon d'à ment ; es lis astre de la niue que parpelejon dins la capo bluio. Vous veson ! soun coume lis uei de Diéu en qu rèn pòu escapa.....

Lou soulèu, Fraire e Sorre, es dounc pas soulet à nous faire lume. Quouro s'es enana, i'a li planeto e lis estello que d'aperamount nous trason si rai.

Parlen d'abord di planeto. Acò's d'astre segoundàri fasènt lou brande tout à l'entour

apporte partout avec lui la bonne humeur, il enfante la gaieté, il fait éclater bruyamment le rire provençal. Qu'il vienne à se voiler, à disparaître, tous sont tristes et affaissés; on regrette son départ, on désire son retour.

Non pas vous, ô malfaiteurs, ô batteurs de pavés, bandits, entremetteuses, scélérats diaboliques! Vous redoutez le grand Œil du jour. C'est l'obscurité qu'il vous faut à vous, l'obscurité dans toute son horreur. Allons, c'est l'heure! sortez de vos bouges, sortez tous, fantômes de la nuit, oiseaux de proie, sorcières et bohêmes, sortez! A l'œuvre, tous, à l'œuvre! vive le jeu! vive la danse! et vive la débauche avec son cortège de déshonneurs et d'abominations! Le soleil s'est caché, et nul ne vous voit... Oh! mais tout doux! Prenez garde! Voyez là haut ces yeux luisants qui vous guettent, qui vous fixent : ce sont les astres de la nuit qui agitent leurs paupières au sein de la voûte azurée. Ils vous voient! Ce sont là les yeux de Dieu à qui rien n'est caché...

Le soleil, Frères et Sœurs, n'est donc pas seul à répandre sur nous la lumière. Dès qu'il se retire, les planètes et les étoiles nous envoient leurs rayons.

Disons d'abord un mot des planètes. Ce sont là des astres secondaires faisant leurs

dou soulèu, qu'es lou fougau de sa lumiero, lou bouto-en-trin e lou cèntre de si mouven. N'i'a mai de cènt coume acò que vanegon dins sa vesinanço. Soun éli-memo — o dou mens d'uni que i'a — enviroinado d'àutris astre pu pichoun qu'éli e bateja pèr lis astrounome dou noum de satellite. Satellite, acò vòu dire coumpagnoun de routo. Efetivamen lis astrihoun que vous dise acoumpagnon pertout li planeto dins soun grand viage à travès l'inmensita.

Or, li planeto emé si satellite nous fan lume dins la niue. Mai, óusservas eiçò, soun pas luminouso d'esperéli. Lou lumenàri maje, que rèsto escoundu pèr la terro dins lou tèms de la niue, rebat suséli sa lumiero, e, li vestissènt de rai, li fai sembla en autant d'estello clavelant la capo dou cèu. Es d'aquéu biais, vous trouvarés, es pèr aquelo lumiero d'emprunt que li planeto nous fan lume. I'a la luno emé si rai d'argènt; i'a Mars à la tencho pourpalo; i'a Mècre, i'a Jòu, autramen di Jupitèr emé si belu rouginèu; i'a Vènus, la galanto Vènus emé sis esluciado blanco; i'a enfin lou misterious Saturne à la coulour ploumbado, encentura d'uno faisso luminouso. Pourriéu vous cita lis autro; mai l'enumeracioun vous vendrié en òdi e de-mai vous sarié inutile.

évolutions autour du soleil qui est le foyer de leur lumière, le principe et le centre de leurs mouvements. On en compte plus d'une centaine qui vont et viennent dans son voisinage. Elles sont elles-mêmes — ou du moins quelques-unes — entourées d'autres astres plus petits qu'elles et nommés satellites par les astronomes. Satellite signifie compagnon de route. En effet, ces astres inférieurs accompagnent partout les planètes dans leur grand voyage au sein de l'immensité.

Or, les planètes avec leurs satellites nous éclairent durant la nuit. Mais elles ne sont point, remarquez-le, lumineuses par elles-mêmes. Le grand luminaire, qui reste caché pour nous, durant la nuit, reflète sur elles sa lumière et, les enveloppant de rayons, il les fait ressembler à autant d'étoiles parsemant la voûte céleste. Et c'est de cette façon, vous saurez, c'est au moyen de cette lumière d'emprunt que les planètes nous éclairent. C'est la lune aux rayons argentés; c'est Mars aux reflets de pourpre; c'est Mercure, c'est Zeus ou Jupiter aux rouges lueurs; c'est Vénus la belle Vénus à la blanche clarté; c'est enfin le mystérieux Saturne avec sa couleur de plomb et sa lumineuse ceinture. Je pourrais vous citer les autres; mais l'énumération vous serait fastidieuse et de plus inutile.

Basto, la mai interessant pèr nautre es la luno. Quand tout es à pauso, que la naturo en silènci s'enmantello d'oumbrun, aquel astre tranquilas nous mando sa douço e misteriouso clarta, nous gandis en dessus di pensado e desiranço terrèstro, nous fai pantaia lou paradis. Li pouèto, lis artistico, tóuti lis amo countemplativo se chalon à si rai e redison emé la troubarello :

O luno bello, o luno, rèste
 A t'espicha touto la niue,
 Quand me vuejes lou la celèste
 De toun clarun dedins lis iue...
 ... Lou soulèu — clarta supremo,
 Es tant ardènt qu'es pièi brutau ;
 Tu, luno, siés coume li femo
 Tèndro e douço pèr li mourtau !

(DONO GAUTIERO, *Velo blanco*).

Mai diguen ges de mau dóu soulèu, que sènso éu la luno istarié sournò e negro coume la sujo. Diéu afa li causo coume devien l'èstre; a vougu que lou soulèu ié semblèsse e que tambèn touto clarta venguèsse d'eu. Crea « lumenàri maje, pèr que presidèsse au jour » es éu encaro qu'ilumino la niue, car la luno, « lumenàri mendre que ié presido, » reçaup d'eu touto sa lumiero. Oh ! mai coume si

Bref, la plus intéressante pour nous, c'est la lune. Lorsque tout repose, que la nature silencieuse se couvre d'un manteau d'ombre, cet astre calme et tranquille projette sur nous sa douce et mystérieuse clarté, il nous élève au dessus des pensées et des désirs terrestres, il nous fait songer au ciel. Les poètes, les artistes, toutes les âmes contemplatives se complaisent à ses rayons, et redisent avec la trouveresse :

O lune belle, ô lune, je reste
A te contempler toute la nuit,
Lorsque tu répands le lait céleste
De ta clarté dans mes yeux...
... Le soleil — clarté suprême,
Est si ardent qu'il devient brutal ;
Toi, lune, tu ressembles aux femmes,
Tu es tendre et douce pour les mortels

(M^{me} J. GAUTIER, *Voile blanche*)

Mais gardons-nous de médire du soleil ; sans lui, en effet, la lune resterait dans une obscurité profonde. Dieu a bien disposé toutes choses : il a voulu que le soleil lui ressemblât et que de lui également provint toute clarté. Créé « luminaire principal pour présider au jour, » c'est lui encore qui éclaire la nuit, car la lune « luminaire inférieur qui en a la présidence, » reçoit de lui toute sa

lusour soun chanjadisso ! De fes la vesès palo, blavenco ; de fes sèmblo daurado o rouginasso ; quouro vai en creissènt, e quouro en demenissènt, à dicho que boulego de plaço dins la capo estelado. Quand se capito entre nautre e lou soulèu, alor noun se vèi plus : es l'epoco que viro. Quand formo un angle dre' mé lou soulèu, elo banejo e pau à pau se destapo, o bèn se tapo e se desbano : es l'epoco que fai si quartoun. Quand passo darrié la terro, relativamen au soulèu, alor se vèi de fàci e touto aluminado : es l'epoco que treluco, autramen di qu'es dins sa plenour (1). Coume uno gènto rèino que soun espous la pimpò, chasque jour, de beloio nouvello, ansin la luno, segound sa plaço pèr raport au soulèu. n'en reçaup de beloio variado, chanjo sa vestiduro luminouso, se pode dire ansin, e tóuti aquéli chanjamen fan que mai ressourti sa bèuta. Coume la rèino s'amago de la glòri dóu rèi, la luno s'amago di rai dóu soulèu.

Oh ! quau noun vèi, Fraire e Sorre, dins aquel astre de la niue, un simbole de la Femo

(1) S. AGUSTIN, *De Gen. ad litt.* lib. II, cap. xv. — *Imperf. lib.* cap. XIII. — GUILLEMIN, FLAMMARION, *loc. cit.*

lumière. Oh ! mais comme sa clarté est changeante ! Tantôt vous la voyez pâle, bleuâtre, tantôt elle a une teinte dorée ou tirant sur le rouge ; tantôt elle croît, tantôt elle diminue, à mesure qu'elle change de place dans le firmament. Lorsqu'elle se trouve entre nous et le soleil, elle est alors invisible ; c'est l'époque où elle devient nouvelle. Lorsqu'elle forme un angle droit avec le soleil, elle montre ses cornes et se découvre peu à peu, ou bien elle se couvre et perd ses cornes : c'est l'époque où elle prend ses quartiers. Lorsqu'elle passe derrière la terre, relativement au soleil, on la voit alors de face et toute éclairée : c'est l'époque où elle est dans son plein, dans sa splendeur (1). Telle qu'une charmante reine attifée, chaque jour, par son époux, de parures nouvelles, la lune, suivant sa place par rapport au soleil, reçoit de lui des parures variées ; elle change, pour ainsi dire, sa robe lumineuse, et tous ces changements ne font que rehausser sa beauté. Comme la reine est enveloppée de la gloire du roi, la lune s'enveloppe des rayons du soleil.

Oh ! qui ne voit, Frères et Sœurs, dans cet astre de la nuit, un symbole de la Femme

(1) S. AUGUSTIN, *De Gen. ad litt.* lib. II, cap. xv. — *Imperf. lib.* cap. XIII. — GUILLEMIN, FLAMMARION, *loc. cit.*

benesido subre tóuti li femo, de la Vierge incoumparablo que li Sântis Escrituro representon vestido dóu soulèu (1)? Se touto la bèuta de la luno vèn dóu soulèu, es que touto la bèuta de la Vierge noun vèn dóu Crist? Es que noun es, elo, la Luno mistico que lou Soulèu de justiço enmantello de si rai? Que noun-sai de Paire de la Glèiso se chalon à lou prouclama (2). Mai, remarcas-lou, la bravo planeto, aluminado qu'es, noun gardo sa lumiero pèr elo soulo: la mando d'amoundaut sus la terro, la mando douçamen, amis-tousamen, pèr assoula lis ome que soun fourça souvèn-ti-fes, d'après la pensado de S. Agustin, de travaia dins la niue; la mando atempourido pèr la visto d'aquéli pàuri bestiàri que noun podon soufri la lus dóu soulèu (3). Ansin la Vierge umanitouso noun gardo pèr elo soulo li rai dóu Soulèu de justiço, lis escampiho sus tóuti nautre au mitan de l'escuresino d'aquest mounde. « O Vierge, s'escrido S. Bernat, es emé resoun que te coumparon à la luno. Entre tóuti lis astre, elo ressemblo lou mai au soulèu, e, pèr

(1) APOUCAL. XII, I.

(2) S. BERNAT. *Ad B. Virg.* Serm. — S. BONAVENTURO, *Specul.* lect. 7 et 13. — S. PÈIRE DAMIAN. *In Assumpt.* Serm. XL. — S. BERNADIN DE SIENO, *In Assumpt.* serm. XI.

(3) *De Gen. ad litt.* lib. II, cap. XIII.

bénie entre toutes les femmes, de la Vierge incomparable que les Saints Livres nous représentent « revêtue du soleil (1). » Si toute la beauté de la lune vient du soleil, toute la beauté de la Vierge ne vient-elle pas du Christ ? N'est-elle pas la Lune mystique revêtue des rayons du Soleil de justice ? Bien des Pères de l'Eglise se plaisent à le proclamer (2). Mais, remarquez-le, la gentille planète, ainsi éclairée, ne garde point pour elle seule sa lumière ; elle la projette d'en haut sur la terre, elle la projette doucement, gracieusement, pour consoler les hommes qui, d'après la pensée de S. Augustin, sont souvent forcés de travailler la nuit ; elle la projette avec ménagement pour la vue de certains animaux qui ne peuvent supporter l'éclat du jour (3). Ainsi la Vierge bienfaisante ne garde point pour elle seule les rayons du Soleil de justice elle les répand sur nous tous au sein de l'obscurité de ce monde. « O Vierge, s'écrie S. Bernard, c'est à bon droit qu'on te compare à la lune. Parmi tous les astres, la lune ressemble le plus au soleil, et, par sa blancheur

(1) APOCAL. XII, 1

(2) S. BERNARD, *Ad. B. Virg. Serm.* — S. BONAVENTURE, *Specul. lect.* 7 et 13. — S. PIERRE DAMIEN, *In Assumpt.* Serm. XL. — S. BERNARDIN DE SIENNE, *In Assumpt.* serm. XI.

(3) *De Gen. ad litt.* lib. II, cap. XIII.

soun argentalo candeta, fouguejo sus tout l'estelan. Acampant en elo la lumiero souleienço, elo ilumino nosto niue. Tu, o Mario, pèr lis eisèmplesubre-bèu di vertu qu'en tu Diéu a messo, nous encites à t'imita, e d'aquéu biais illumines nosto niue. Aquéu, dóumaci, que s'envai dins ta draio, noun caminara dins la sournuro, mai trouvara la lumiero de la vido (1). »

Lis estello, Fraire e Sorre, coume lou soulèu, la luno e lis àutri planeto, Diéu lis a tambèn creado « pèr que lusigon sus la terro. » Soun trelus, nous dis la Biblo, fai la bèuta dóu fïermamen (2). Regardas-lèi, coume fan gau de vèire, aquéli viholo misteriouso ! A visto d'uei sèmbelon pichouneto, mai acò vèn de ço que soun liuencho, e liuencho è liuencho ! Tenès, mountas à l'estello la mai vesino de noste globe. Avans que ié fugués, n'aurés pèr un poulit brèu : n'en sian, dóumaci, à vue-milo miliard de lègo. O bono Maire dis ange ! es esfraiouso aquelo distànci ! Vous n'en fasès-ti uno idèio ? Zóu ! voulas amount en ligno drecho, emé la vitesso d'un trin esprès, en fasènt sieissanto kiloumètre à l'ouro : dins nòu mes e demié, sarés à la luno ; dins dous-

(1) *Ad. Beat. Virg. Serm.*

(2) *ECLÉ, XLIII, 10.*

argentine, elle jette un plus vif éclat que toutes les étoiles. Condensant en elle la lumière solaire, elle illumine notre nuit. Toi, ô Marie, par les magnifiques exemples des vertus que Dieu a mises en toi, tu nous excites à t'imiter, et ainsi tu illumines notre nuit. Celui, en effet, qui suit tes sentiers, ne marchera point dans les ténèbres, mais il trouvera la lumière de la vie (1). »

Les étoiles, Frères et Sœurs, ont été créées par Dieu, tout comme le soleil, la lune et les autres planètes « pour verser leurs rayons sur la terre. » Leur éclat, nous dit la Bible, fait la beauté du firmament (2). Considérez-les, ces lampes mystérieuses. Oh ! le beau spectacle ! A l'œil nu, elles paraissent toutes petites, mais c'est l'effet de leur éloignement extraordinaire. Tenez, montez à l'étoile la plus rapprochée de notre globe. Pour l'atteindre, il vous faudra un temps incalculable, car nous en sommes à huit mille milliards de lieues. O Seigneur, c'est là une distance effrayante ! Vous en faites-vous une idée ? Allons ! prenez votre essor, là-haut, en ligne droite, avec la vitesse d'un train express, à soixante kilomètres par heure : dans neuf mois et demi,

(1) *Ad Beat. Virg.* Serm.

(2) *ECCLÉ, XLIII, 10.*

cènt sieissanto sièis an, ajougneirés lou soulèu. Es un viage long à vous espanta, pas vrai? E pamens n'es rèn acò, rèn, pas meme uno minuto en coumparanço dóu tèms que vous faudra pèr èstre à l'estello la mai procho de nautre : i'arribarés qu'au bout de sieissanto milioun d'annado (1). I'a de que vous douna lou lourdun ! Eh ! bèn, aquelo estello que d'eïçabas vous semblavo pichouneto, es un soulèu ardènt à vous desparpela ; e noste soulèu que n'en sian tant fièr, noste souleias qu'es mai d'un milioun pu vouluminous que la terro, vous sèmblo plus d'eilamoundaut qu'uno esteleto, un grun de pousso luminous, perdu dins l'inmensita. O Segnour, o moun bèu Diéu, vous dirai emé lou Saumisto, qu'es amirable voste noum dins l'estendudo de l'univers ! *Domine, Dominus noster, quàm admirabile est nomen tuum in universa terra !* L'enausse, iéu, vosto glòri bèn en dessus di cèu. Dequé soun aquéli grand globe de lumiero en coumparanço emé vous ? Dequ'es sa bèuta ? dequ'es soun trelus ? dequ'es sa vasteta ? Un noun-rèn. Pèr tant grand e amirable que fugon, n'an rèn cousta segur à voste divin voulé ; lis avès fa coume

(1) PIOGER, Les splendeurs de la l'Astronomie : *Le Monde des Etoiles*, p. 80-81. — GUILLEMIN, *op. cit.* p. 37-38.

vous serez à la lune ; dans deux cent soixante-six ans vous arriverez au soleil. C'est là un voyage d'une longueur stupéfiante, qu'en dites-vous ? Et ce n'est rien pourtant, rien, pas même une minute en comparaison du temps qu'il vous faudra pour parvenir à l'étoile la plus rapprochée de nous : vous n'y arriverez qu'après soixante millions d'années (1). N'y a-t-il pas de quoi vous donner le vertige ? Eh bien ! cette étoile, qui d'ici paraissait si petite, est un soleil ardent, éblouissant ; et notre soleil, dont nous sommes si fiers, notre soleil gigantesque qui surpasse de plus d'un million le volume de la terre, ne nous paraît plus de là haut qu'une faible étoile, un grain de poussière lumineux perdu dans l'immensité. O Seigneur, ô mon Dieu, vous dirai-je avec le Psalmiste, que votre nom est admirable dans l'étendue de l'univers ! *Domine, Dominus noster, quàm admirabile est nomen tuum in universa terra !* Votre gloire, je l'exalte au dessus des cieux. Que sont, comparés à vous, ces vastes globes de lumière ? Qu'est-ce que leur beauté ? Qu'est-ce que leur éclat ? que sont leurs proportions grandioses ? Un pur néant. Grands et admirables, ils n'ont

(1) PIOGER, Les Splendeurs de l'Astronomie : *Le Monde des Etoiles*, p. 80-81. — GUILLEMIN, *op. cit.* p. 37-38.

en jougant, e lou Proufèto lis apello « l'obro de vòsti det, » *opera digitorum tuorum*. O Segnour, o moun Diéu, qu'es amirable voste noum ! *Domine, Dominus noster, quàm admirabile est nomen tuum* (1) !

Adounc, tóuti lis estello soun coume autant de soulèu que fan lume à d'àutri planeto, terro o luno, vanegant à l'entour d'éli. Soun luminouso pèr éli-memo. N'en briho dins tóuti li direicioun. Eici soun escampihado, jitado coume à l'asard ; vous disès, espanta : Coume se trovon aqui ? e vous agrado d'ausi canta la Pouèsio :

Diéu, belèu, capoulié d'uno iero espetaclouso,
Pèr semena lou cèu de tant d'estello blouso,
Cauquè de garbo de soulèu.

(DONO GAUTIERO.)

Aqui, au countràri, soun amoulounado. Alucas, pèr eisèmples, lou Camin de S. Jaque : es d'isclado, es d'archipèlo de mounde luminous ; es un eissame que revouluno, un fourniguié que beluguejo ; es un veritable flume blan-

(1) SAUME VIII.

assurément rien coûté à votre divin vouloir ; vous les avez faits comme en vous amusant, et le Prophète les appelle « l'œuvre de vos doigts, » *opera digitorum tuorum*. O Seigneur, ô mon Dieu, combien est admirable votre nom ! *Domine, Dominus noster, quàm admirabile est nomen tuum* (1) !

Les étoiles, donc, sont toutes autant de soleils qui éclairent d'autres planètes, terres ou lunes, circulant autour d'elles. Elles sont lumineuses par elles-mêmes. On en voit briller dans toutes les directions. Ici elles sont disséminées, comme jetées au hasard ; vous vous dites, étonnés : Comment se trouvent-elles à cette place ? et vous aimez à entendre chanter la Poésie :

Peut-être Dieu, maître d'une aire immense,
Pour semer dans le ciel tant d'étoiles luisantes
Dépiqua des gerbes de soleils.

(M^{me} J. GAUTIER.)

Là, au contraire, elles sont réunies en groupes. Considérez, par exemple, la Voie lactée : ce sont des bouquets d'îles, des archipels de mondes lumineux : c'est un essaim tourbillonnant, une étincelante fourmilière ;

(1) Psaume VIII.

quinous, tirassant, coume autant de pampaieto, de miliasso de soulèu, d'estello e d'astrihoun. « Espincho lou cèu, disié Diéu à-n-Abraham, e comto lis estello, se podes (1). » Ah ! poudès pas mai li coumta que li grun de sablo di ribo de la mar. D'ounte que vous virés n'en vesès que lusisson.

Quinto varieta, pièi, dins la formo d'aquélis estello, dins la coulour e la lusour de si rai ! N'i'a de doublo, n'i'a de triplo ; i'a d'estello chanjadisso que s'amosson e s'atuvon mai ; d'autro parpelejon en tremoulant coume un lume en plen vènt ; d'autro encaro, vivo e abelugado, diamantejon que fan gau. N'en vesès que blanquejon, que rougejon, que verdejon ; e, se lis alucas emé lou telescòpi, i'a de que jita de crid d'amiracioun ! N'avès de jauno, de daurado ; d'ùni an la coulour de l'arange, d'autro lou verd de l'esmerauda o lou blu dóu safir. Es bèn coume disié S. Pau, « lou soulèu à sa lumiero, la luno à la siéuno, lis estello an peréu la siéuno, car l'estello es diferènto d'em'uno autro estello pèr la clarta (2). »

(1) GENÈS, xv, 15.

(2) *Ad Roman.* xv, 47. — VÈIRE ZURCHER et MARGOLLÉ, *Les Phénomènes célestes*, chap. ix. — PIOGER, GUILLEMIN, FLAMMARION, *op. cit. passim*.

c'est un véritable fleuve de blancheur, trainant, comme autant de paillettes d'or, des myriades de soleils, d'étoiles et d'astres minuscules. « Lève les yeux au ciel, disait Dieu à Abraham, et compte les étoiles, si tu peux (1). » Ah ! vous ne pouvez pas plus les compter que les grains de sable des bords de la mer. De quelque côté que vous tourniez vos regards, vous en apercevez qui brillent.

Voyez ensuite quelle variété dans la forme de ces étoiles, dans la couleur et l'éclat de leurs rayons ! Il en est de doubles, de triples ; il est des étoiles changeantes qui s'éteignent et se rallument ; d'autres scintillent et tremblottent comme un flambeau en plein vent ; d'autres encore, vives, étincelantes, jettent un éclat diamantin qui vous ravit. Vous en voyez qui sont blanches, rouges, vertes ; et, si vous les observez avec le télescope, c'est à vous arracher des cris d'admiration ! Il en est de jaunes, de dorées ; quelques-unes ont la couleur de l'orange, d'autres le vert de l'émeraude ou le bleu du saphir. C'est bien ce que disait S. Paul : « le soleil a son éclat, la lune le sien et les étoiles ont le leur, car l'étoile diffère d'une autre étoile par sa clarté (2). »

(1) GENÈSE, xv, 15.

(2) *Ad Rom.* xv, 47. — Voir ZURCHER et MARGOLLÉ, *Les Phénomènes célestes*, chap. ix. — PIOGER, GUILLEMIN, FLAMMARION, *op. cit. passim*.

Davans aquéli milioun de mounde courous que noun pòu, l'uei espanta, n'en vèire la fin, uno questioun bessai vous entrigo : es que tout acò bèu es abita ? Li sabènt lou supauson, e rèn nous empacho de lou crèire. Ato mai, perqué voulé qu'entre tóuti lis astre sourti di man de Diéu, la terro ague souleto lou privilège d'èstre abitado ? Coume ! tóuti aquéli soulèu, estello, planeto, coumeto, tóuti aquélis astre e astrihoun sarien qu'uno inmènso soulitudo, uno soulitudo morno ounte i'aurié ni vido, ni inteligènci, ni amour ! Oh ! m'agrado bèn miés de crèire que Diéu lis a poupla d'èstre vivènt, d'èstre inteligènt, amant, que lou counèisson, que lou lauson, coume nautre eiçavau sus nosto pauro terro. L'univers coume acò me sèmblo mai bèu, me douno uno idèio mai justo de la puissanço crearello de Diéu, emai de sa grandour, emai de sa bounta. E noun agués cregnènço, coume d'ùni que i'a, qu'em'un sistèmo ansin faguen pereclita li dóumo de l'Encarnacioun e de la Redemcioun. Se i'a d'abitant dins lis astre, es mai-que-mai proubable, d'après la pensado d'un autour, que depèndon, coume nautre, de la santo umanita dóu Crist (1). Lou Crist es lou princepe, es la fin de touto creaturo ;

(1) P. FABER, *Bethlèem*, t. II, p. 92.

En présence de ces millions de mondes radieux dont l'œil étonné ne peut voir la fin, une question vous intrigue peut-être : sont-ils habités ? Les savants le supposent, et rien ne nous empêche de le croire. Certes, pourquoi prétendre que, parmi tous les astres sortis des mains de Dieu, la terre ait seule le privilège d'être habitée ? Comment ! tous ces soleils, étoiles, planètes, comètes, tous ces astres grands et petits ne seraient qu'une immense solitude, une solitude morne dans laquelle il n'y aurait ni vie, ni intelligence, ni amour ! Oh ! il m'est bien plus agréable de croire que Dieu les a peuplés d'êtres vivants, d'êtres intelligents et aimants, qui le connaissent, qui le louent, comme nous le faisons ici-bas sur notre pauvre terre. L'univers me paraît ainsi plus beau, il me donne une idée plus juste de la puissance créatrice de Dieu, et de sa grandeur et de sa bonté. Et ne craignez pas, comme certaines gens, qu'avec un tel système nous mettions en péril les dogmes de l'Incarnation et de la Rédemption. S'il y a des habitants dans les astres, il est de la plus haute probabilité, suivant la pensée d'un auteur, qu'ils dépendent comme nous de la sainte humanité du Christ (1). Le Christ est le

(1) P. FABER, *Bethléem*, t. II, p. 92.

es à-n-éli ço que la tèsto es i mèmbe: ié coumunico la vido emai lou mouvemen. Adounc, se li creaturo, qu'abiton li regioun astralo, an fali, lou Crist lis a sauvado; s'èron innoucènto, éu lis a perfeciounado, lis a santificado pèr la vertu de soun sang redem-tour. E tenès, la Glèiso sèmblo pas que nous doune resoun, quouro nous mostro, dins un de sis inne, lou flume de la Redemcioun purificant la terro, la mar, lis astre, l'univers?

Terra, pontus, astra, mundus,
Quo lavantur flumine.

(Inne de la Passioun.)

O astre, vous salude ! Trelusissès à mis uei coume autant de santuàri, ounte moun Diéu es couneigu, ounte moun Diéu es ama, es lausa ! Oh ! me regale de vous vèire ! Escoundu dins vòsti rai, aqui, ié viéu tout un pople d'ami, de fraire ; d'aqui pren sa voulado uno troupo d'elegi que, se mesclant em'aquéli de la terro, s'enaureon trefouli vers la vesioun beatifico. O astre, es qu'un jour nous-autre pourren pas vous vèire de proche dins touto vosto perfecioun ? Vous tant bèu, sarias

principe, il est la fin de toute créature ; il est pour elles ce que la tête est aux membres ; il leur communique la vie et le mouvement. Donc, si les créatures, qui habitent les régions sidérales, ont failli, le Christ les a sauvées ; si elles étaient innocentes, il les a perfectionnées, sanctifiées par la vertu de son sang rédempteur. Et voyez, l'Eglise ne nous donne-t-elle pas raison, ce semble, lorsqu'elle nous montre, dans une de ses hymnes, le fleuve de la Rédemption purifiant la terre, la mer, les astres, l'univers entier ?

Terra, pontus, astra, mundus,
Quo lavantur flumine (1).

(Hymne de la Passion.)

O astres, je vous salue ! Vous brillez à mes yeux comme autant de sanctuaires dans lesquels mon Dieu est connu, dans lesquels mon Dieu est aimé et glorifié ! Oh ! je me plais à vous contempler. Là, caché dans vos rayons, vit tout un peuple de frères, d'amis ; de là s'élance une foule d'élus qui, se mêlant à ceux de la terre, s'élèvent avec transport jusqu'à la vision béatifique. O astres, ne pourrions-nous pas un jour vous voir de près dans toute votre perfection ? Vous si beaux, seriez-vous

(1) Voyez la note 2 à la fin de cette conférence..

aneienta ! Qu saup ? sias bessai aquélis estànci misteriouso que Noste Segne n'en parlavo à si disciple : « Dins l'oustau de moun Paire i'a mai que d'uno estànci (1). » Vuei, sias lis estànci de la purificacioun ounte lis elegi semenon dins li plour ; deman, lis estànci de la glourificacioun ounte meissounaran dins la joio !

II

MAI lou soulèu, la luno e tóuti li planeto e tóuti lis estello nous fan pas soulamen lume ; Diéu lis a crea tambèn, coume dis la Biblo, « pèr que marcon li tèms e li jour e lis an. » E dins aquelo estiganço, lis a tóuti mes en mouvemen. L'estelan, acò's un grand reloge que marchò sènso pauso. S'èro inmouBILE, coume un autour lou remarco justamen, i'aurié ni ouro, ni jour, ni semano, ni mes, ni sesoun, ni annado, ni siècle ! Mai lou mounde marchò (2).

(1) JAN XIV, 2.

(2) FLAMMARION, *op. cit.* p. 14. — S. AUGUSTIN, *De Gen. ad litt.* lib. II, cap. XIV.

anéantis ! Qui sait ? vous êtes peut-être ces mystérieuses demeures dont le Seigneur parlait à ses disciples : « Dans la maison de mon Père il y a plusieurs demeures (1). » Aujourd'hui, vous êtes les demeures de la purification au sein desquelles les élus sèment dans les larmes ; demain, les demeures de la glorification, au sein desquelles ils moissonneront dans la joie !

II

MAIS le soleil, la lune, ainsi que les planètes et les étoiles non seulement nous éclairent, Dieu les a aussi destinés, nous dit la Bible « pour qu'ils nous indiquent les temps, les jours et les années. » Et dans ce but, il les a tous mis en mouvement. Le système sidéral est comme une grande horloge qui fonctionne sans relâche. S'il demeurerait immobile, suivant la remarque d'un auteur, il n'y aurait ni heures, ni jours, ni semaines, ni mois, ni saisons, ni années, ni siècles ! Mais le monde marche (2).

(1) JEAN XIV, 2. — Voyez la note 3 à la fin de cette conférence.

(2) FLAMMARION, *op. cit.* p. 14. — S. AUGUSTIN, *De Gen. ad lit.* lib. II, cap. XIV.

Lou soulèu pèr si mouvemen aparènt, marida em'aquéli de la terro e dis àutri planeto, fai li jour, li sesoun e lis annado.

Fai li jour emé lou mouvemen de nosto terro virant sus elo-memo. Coume dis la Biblo, éu « presido au jour ; éu lou separo d'emé la niue. » Ansin l'a vougu lou Segne Diéu, e d'eilamont i'ensigno sa draio. Oh ! regardas coume es fidèu à la segui.

Escoutas. Sian à l'aubo. Escalen, se voulès, à la bello cimo dóu Ventour ; e d'aquí, l'anan teni d'à ment, lou sant soulèu de Diéu. Vès-lou peralin que se revihò ! Davans éu se despestellon li porto dóu Levant. Coume un rèi tout abeluga de diamant, tout enmantela de glòri, éu n'en sort poumpousamen, éu mounto, gai e ravoï, jitant à la rapiho sus li mountagno e sus li mourre, l'or, la pourpro, l'azur, e de rai e de belugo de tóuti li coulour que vous esbarlugon. La terro se desparpello e ié sourris ; l'umanita lou bèlo e ié fai fèsto.

E zóu ! toujours ! mounto que mountaras ! A mesuro que se gandis, tau qu'un gigant, dins sa draio de lumiero, lou souleias dardaïo que mai e sèmpre que mai fai plòure si rai

Par ses mouvements apparents, combinés avec ceux de la terre et des autres planètes, le soleil produit les jours, les saisons et les années.

Il produit les jours, grâce au mouvement que fait notre terre en tournant sur elle-même. Suivant la Bible, c'est bien « lui qui préside au jour, lui qui sépare le jour d'avec la nuit. » Ainsi l'a voulu le Seigneur, et du haut des cieux, il lui trace sa voie. Oh ! considérez comme il la suit fidèlement.

Ecoutez. Nous voici à l'aurore. Montons, je vous prie, jusqu'à la plus haute cime du Ventour ; de là, nous allons le contempler cet astre divin. Le voici à l'horizon. Il se réveille. Devant lui s'ouvrent les portes de l'Orient. Tel qu'un roi tout ruisselant de pierreries, paré de tous ses vêtements de gloire, il sort majestueux, il monte allègre et dispos, répandant avec prodigalité sur les montagnes, sur les côteaux, l'or, la pourpre, l'azur, une véritable pluie de rayons et d'étincelles de toute couleur dont l'œil reste ébloui. La terre s'éveille et lui sourit ; l'humanité le contemple, ravie, et lui fait fête.

Et en avant toujours, de poursuivre son ascension. A mesure qu'il s'avance, tel qu'un géant, dans sa carrière radieuse, l'astre immense lance avec plus de force ses jets de

ardènt. Dins l'èr, sus la terro, tout luminejo,
 tout blanquinejo. Es un lusènt tremoulun que
 davans vosto visto fai dansa li mountagno;
 es uno escandihado de delice qu'embriago li
 lesert e li prègo-Diéu; es uno grasihado à
 douna la cantagno i cigalo de nòstis óulivié.
 Es l'ouro de soun pountificat. L'Angelus sono,
 l'avé chaumo dins li coumbo; e lou meissounié,
 tout ensuca, s'envai à l'oumbro faire un som.

Pamens lou soulèu vai toujours soun camin.
 Veici que pren la davalado. Encaro quàuquis
 ouro e treoulara. Mai, davans que desaparèisse
 en plen à l'ourizount, éu regalo la naturo de
 sis esluciado li mai vivo; l'endimencho d'un
 regiscle de perlo, de pampaieto e de coulour
 magico à neca li pintre e lis artisto. Regar-
 das-lou sus aquéli nivo d'or e de sang: es
 uno veritablo espouscado de bras. Aqui,
 coume dis un pouèto,

Belugo, uiau e lamp de fiò
 Fan un grand e terrible jo.
 La braso reboumbis en plueio;
 Tout crèmo, la terro e lou cèu;
 Fugisson li darriés aucèu.
 Lis aubre an de carboun pèr fueio.

(T. AUBANÈU, *Li Fabre.*)

lumière et verse à flots plus abondants ses ardents rayons. Dans l'air et sur la terre tout est lumière et blancheur. C'est une flamme tremblottante qui devant vos regards fait danser les montagnes; c'est un délicieux rayonnement qui emplit d'ivresse la mante religieuse et le lézard; c'est un feu qui grille et qui fait chanter les cigales de nos oliviers. Nous sommes à l'heure de son apogée. L'Angelus sonne, les troupeaux au sein des vallées se reposent; et le moissonneur, accablé, s'en va dormir à l'ombre.

Le soleil pourtant continue sa marche. Voici qu'il descend. Plus que quelques heures, et il s'enfoncera derrière les montagnes. Mais, avant de disparaître à l'horizon, il réjouit la nature de ses clartés les plus vives, il la revêt d'une parure ruisselante de perles, de paillettes et de couleurs magiques à stupéfier les peintres et les artistes. Voyez-le sur ces nuages d'or et de sang : c'est une véritable pluie de braise. Là, comme dit un poète,

Etincelles, éclairs, gerbes de feu,
Font un jeu grand et terrible.
La braise s'élance et retombe en pluie ;
Tout brûle, la terre et le ciel ;
Les derniers oiseaux fuient.
Les arbres ont des charbons pour feuilles.

(T. AUBANEL, *Les Forgerons.*)

Pau à pau lou tablèu fantasti trantraio, se nèblo, s'amosso... Lou soulèu a trecoula... Mai l'endeman lou veiren tourna-mai pouncheja de-vers lou Levant, reparèisse dins touto sa glòri ; e ansin, tant que mounde sara mounde, éu fara lou jour, « éu ié presidara, éu desseparara lou jour d'emé la niue. »

Acò's pas tout. Lou soulèu fai e règlo noun soulamen li jour, mai encaro li sesoun e lis annado. Lou camin ounte cour formo un immense virouioun, uno courbo aloungado retrasènt la formo óuvalo del'iòu. Emai fugue la terro qu'en realita fai aquéu camin, sèmblo qu'es lou soulèu que lou fai. A dire lou vrai, l'astre maje noun es inmouible que relativamen à nautre ; emporto em'èu à travès l'immensita nosto terro e tóuti li planeto que formon soun sistèmo e s'envai em'éli tout en aio vers l'Ensigne d'Ercule : ço que fai que jamai la terro e li planeto, dempièi que mounde es mounde, an passa pèr lou meme rode. Tout, vous dise, marchò amoundaut (1).

Pèr n'en reveni, tout de-long dóu camin apereilamoundaut, luis douge mouloun d'estello, douge ensigne ; formon coume uno centuro que fai lou tour entié dóu cèu. Acò's li signe dóu Zoudiaque que lis Ancian

(1) Vèire PROGER, *Les Splendeurs de l'Astronomie*, p. 304.

Peu à peu le tableau fantastique se trouble, se voile, s'évanouit... Le soleil a disparu... Mais le lendemain nous le verrons de nouveau briller à l'Orient, reparaître dans toute sa gloire ; et ainsi tant que durera le monde, il produira le jour « il le présidera, il le séparera d'avec la nuit. »

Ce n'est pas tout, le soleil fait et règle non seulement les jours, mais encore les saisons et les années. Le chemin qu'il parcourt est un cercle, une courbe allongée rappelant la forme ovale de l'œuf. Bien que ce soit la terre qui fait en réalité ce chemin, on dirait que c'est le soleil qui le parcourt. A dire vrai, le grand astre n'est immobile que relativement à nous ; il emporte avec lui, à travers l'immensité, notre terre et toutes les planètes qui forment son système, et il se précipite avec elles vers la Constellation d'Hercule. D'où il s'ensuit que la terre et les planètes, depuis l'origine du monde, n'ont jamais passé au même point. Tout le ciel, redisons-le, est en marche⁽¹⁾.

Pour revenir à notre sujet, le long du chemin, on voit briller douze groupes d'étoiles douze constellations, formant comme une ceinture qui fait le tour entier du ciel. Ce sont là les signes du Zodiaque, appelés par les

(1) Voir PIOGER, *Les Splendeurs de l'Astronomie*, p. 304.

batejèron lis oustau dóu soulèu, pèr-ço-que lou soulèu ié passo en vesito dins lou courrènt de l'an. N'i'assignèron tres pèr chasco sesoun. N'avès que de prene un armana e veirés en tèsto de chasque mes un d'aquéli douge signe ; n'avès que d'ana dins nosto grand glèiso de Ferigoulet, e sus li coulouno, dóu coustat que fàcio lou santuàri, remarcarés douge persounage, qu'acò'slis enfant dóu patriarcho Jacob, emé, souto si pèd, li signe dóu Zoudiaque.

Se vous ensouvenès de vosto istòri santo, coumprendrés lou simboulisme di douge signe marida'mé li douge enfant dóu patriarcho Jacob. Sabès que Jòusè fuguè vendú pèr si fraire ; em'acò, devengu rèi en Egito, fuguè adoura d'éli. Aqui, Jòusè es la figuro de Noste Segne qu'à soun tour fuguè adoura de si douge disciple. Eh ! bèn, coume li fiéu de Jacob davans Jòusè, coume li disciple davans Noste Segne, ansin li douge signe dóu Zoudiaque se clinon, censa, davans lou soulèu, chascun à soun tour. L'astre majourau, dins soun viage à travès l'espàci, ribejo chascun d'éli ; e à la fin di quatre sesoun, revèn au rode d'ounte avié parti, acabo la circounferènci de soun ciéucle e ansin fai l'annado.

Anciens les maisons du soleil, parce que le soleil vient les visiter durant le cours de l'année. Ils lui en assignèrent trois pour chaque saison. Vous n'avez qu'à prendre un almanach et vous verrez en tête de chaque mois un de ces douze signes ; vous n'avez qu'à aller dans notre grande église de Frigolet, et sur les colonnes, du côté qui fait face au sanctuaire, vous remarquerez douze personnages : ce sont les enfants du patriarche Jacob ayant sous leurs pieds les signes du Zodiaque.

Si vous vous remémorez votre histoire sainte, vous comprendrez le symbolisme de cette union des douze signes avec les douze fils du patriarche Jacob. Vous savez que Joseph fut vendu par ses frères et qu'ensuite, devenu roi en Egypte, il en fut adoré. Là, Joseph est la figure de Notre-Seigneur qui fut à son tour adoré par ses douze disciples. Eh bien ! comme les fils de Jacob devant Joseph, comme les disciples devant Notre-Seigneur, ainsi les douze signes du Zodiaque s'inclinent, pour ainsi dire, chacun à leur tour, devant le soleil. L'astre-roi, dans son voyage à travers l'espace, passe près de chacun d'eux ; et, à la fin des quatre saisons, il revient à son point de départ, il achève la circonférence de son cercle, et il fait ainsi l'année (1).

(1) Voyez la note 4, à la fin de cette conférence.

E, à-n-aquéu prepaus, remarcas li bèllis analougio qu'eisiston entre lou camina dóu soulèu à travès lis Ensigne e li fèsto de la Glèiso. L'ensigne dóu chambre ounte l'astre-rèi passo au mes de jun es bèn ansin nouma. Car, coume lou Chambre vai de-reculoun, ansin lou soulèu revèn sus soun camin, e li jour van en demenissènt. Or, es l'epoco de la fèsto de S. Jan lou Meissounié, que nasquè precisamen au tèms que li jour an coumença de demeni. E S. Jan disié : « Fau que iéu demenigue, e Jèsu-Crist fau que crèisse (1). » L'anas vèire. Lou Banaru, qu'es l'ensigne ounte lou soulèu passo en desèmbre, es peréu bèn nouma. Car, de meme que lou bestiàri banaru, la cabro, lou moutoun, lou cabròu, amo de quicha de la tèsto, e d'escala, ansin lou soulèu, à parti de desèmbre, acoumenço de quicha, de mounta, e li jour van en creissènt. Or, es l'epoco ounte Jèsu-Crist es nascu ; e, dins la liturgio, vai en creissènt, coume lou soulèu, fin-qu'au jour de soun Ascensioun (2).

(1) JAN, III, 30.

(2) D. GUÉRANGER, *Année liturg. Temps de Noël*, t. I, p. 18-21. — MIRVILLE, *Des Esprits et de leurs manifestations diverses*, t. IV, *passim*.

Remarquez, à ce propos, les belles analogies qui existent entre la marche du soleil à travers les constellations et les fêtes de l'Eglise. Le signe de l'Ecrevisse près duquel l'astre-roi passe au mois de juin est avec raison nommé ainsi. Car, de même que l'Ecrevisse marche à reculons, ainsi le soleil revient sur sa route, et les jours vont en diminuant. Or c'est à l'époque de la fête de S. Jean-Baptiste, qui naquit précisément alors que les jours ont commencé à décroître. Et S. Jean disait : « Il faut que je diminue et que Jésus-Christ croisse (1). » Vous allez voir comment. Le Capricorne, qui est le signe près duquel le soleil passe en décembre, est également bien nommé. Car, de même que l'animal à cornes, tel que la chèvre, le mouton, le chevreuil, aime de pousser de la tête et de grimper, ainsi le soleil, à partir de décembre, commence à pousser, à monter, et les jours vont en augmentant. Or c'est l'époque à laquelle Jésus-Christ est né ; et, dans la liturgie, il va en croissant, tel que le soleil, jusqu'au jour de son Ascension (2).

(1) JEAN, III, 30.

(2) D. GUÉRANGER, *Année liturg.*, *Temps de Noël*, t. 1, p. 18-21.
— MIRVILLE, *Des Esprits et de leurs manifestations diverses*, t. IV, *passim*.

Vous sarias jamai creigu qu'en vous charrant dis astre faguèsse veni li fèsto de la Glèiso. Noun l'oublidés, lou calendié religious a sa baso e soun ourigino dins lou viro-viro de l'estelan. Diéu vòu que marque li tèms e li jour e lis an.

La luno, elo tambèn emé lis estello, jogo un grand role dins la mesuro dóu tèms. Saubrès que, dins l'annado, fai douge fes lou tour di signe dóu Zoudiaque, enterin que lou soulèu lou fai qu'uno souleto fes. Aquéli douge virado de la luno soun estado l'ourigino naturalo dóu partage de l'annado en mes. De-mai la luno chanjo quatre cop d'aspèt e chascun d'aquéli changamen se capito coumplèt au bout de sèt jour e quaucarèn: d'ounte vèn lou partage dóu mes en semano. Vesès coume se realison dins l'amiracioun li paraulo de la Biblo: Que lou soulèu e la luno « separon lou jour d'emé la niue e que marcon li tèms e li jour e lis an. » Lou marcon talamen bèn qu'an, emé lis àutri planeto, douna soun noum i jour de la semano (1).

Basto, se pòu dire que la luno es estado la proumiero lumiero astrounoumico. I prou-

(1) ERMENGAUD, *Breviari d'amor*, p. 218.

Vous n'auriez jamais cru qu'en devisant sur les astres, j'en vinsse à vous parler des fêtes de l'Eglise. Ne l'oubliez point, le calendrier religieux a sa base et son origine dans les révolutions des sphères sidérales. Dieu veut qu'elles marquent les temps, les jours et les années.

La lune, elle aussi, de concert avec les étoiles, joue un grand rôle dans la mesure du temps. Vous saurez que, durant l'année, elle fait douze fois le tour des signes du Zodiaque, pendant que le soleil ne le fait qu'une seule fois. Ces douze évolutions de la lune ont été l'origine naturelle du partage de l'année en mois. De plus, la lune change quatre fois d'aspect, et chacune de ces phases se trouve complète au bout de sept jours et plus : d'où est venu le partage du mois en semaines. Voyez comme se réalisent admirablement les paroles de la Bible : Que le soleil et la lune « séparent le jour d'avec la nuit et qu'ils marquent les temps, les jours et les années. » Il le marquent si bien qu'ils ont donné leurs noms, avec les autres planètes, aux jours de la semaine (1).

Bref, on peut dire que la lune a été la première lumière astronomique. Aux époques

(1) ERMENGAUD, *Breviari d'amor*, p. 218. — Voyez la note 5, à la fin de cette conférence.

mié tèms dóu mounde, li pople pastourau
 óusservèron soun camina dins l'azur, noutèron
 emé siuen tóuti si chanjamen, au mitan di
 clàri niuechado de l'Egito e de la Caldèio.
 Pèr éli, ges de signau mai remarcable que
 l'astre de la niue, estènt qu'es chanjadis. En
 alucant si chanjamen, èro eisa pèr li famiho
 coume pèr li pople de s'acampa au jour vougu.
 Es ansin que la nouvello luno reglavo lis
 assemblado emai li festenau. Encò di Judiéu
 l'encuntavon au clantimen di troumpeto, e se
 menavo grand rejouïssènço. Li novèlli luno
 que toumbavon emé lou renouvamen di
 sesoun se celebravon em'encaro mai de
 soulennita: d'aquí l'ourigino di Tempouro.
 Ansin lou voulié lou Diéu Creadou; èro de
 di que la luno sarié lou signau di fèsto,
luna signum diei festi (1). E, tenès, lou jour
 de Pasco, aquelo fèsto majouro, qu'es la
 règlo de tóuti lis àutri fèsto chanjadisso,
 d'ounte depènd? Depènd de la pleno luno de
 Mars. Lou retour de la fèsto pascalo varïo
 coume lou retour d'aquelo luno, e aquel
 ordre noun jamai chanjara, dóumaci fau que
 se compligue la paraulo de Diéu: *luna signum
 diei festi*.

Que lou soulèu, la luno marcòn li tèms, li
 jour, lis an, bon ! m'anas dire; mai lis estello —

(1) ECCLI, XLIII, 7. — Vèire li dès proumié verset d'aquéu chapitre.

primitives, les peuples pastoraux examinèrent sa marche dans le ciel bleu, ils notèrent avec soin tous ses changements au sein des nuits claires de l'Égypte et de la Chaldée. Nul signal plus remarquable que l'astre inconstant de la nuit. En observant ses phases, il était facile aux familles et aux peuples de se réunir au jour voulu. C'est ainsi que la nouvelle lune réglait les assemblées et les jours de fête. Chez les Juifs on la publiait au son des trompettes, avec de grandes réjouissances. Les nouvelles lunes qui coïncidaient avec le renouvellement des saisons se célébraient encore plus solennellement : de là l'origine des Quatre-Temps. Ainsi le voulait le divin Créateur ; il était dit que la lune serait le signal des fêtes, *luna signum diei festi* (1). Et voyez pour ce qui concerne le jour de Pâques ; cette fête majeure, règle de toutes les autres fêtes mobiles, de quoi dépend-elle ? Elle dépend de la pleine lune de Mars. Le retour de la fête pascalle est variable comme le retour de cette lune, et cet ordre ne changera jamais, car il faut que la parole de Dieu s'accomplisse : *luna signum diei festi*.

Que le soleil, la lune marquent les temps, les jours et les années, très-bien ! me direz-

(1) ECCLI, XLIII, 7. — Voir les dix premiers versets de ce chapitre.

liuencho coume soun — es quenous servon de quaucarèn pèr acò-d'aquí ? Ato mai ! lou crese bèn. Tout l'estelan es, coume vous l'ai di, un inmènse reloge que camino sènso pauso em'uno regularita matematico. Demandas-lou i pastre, i vouiajour, i marin. Au camina dis estello counèisson l'ouro qu'es, lou rode ounte soun. Tenès, aussas la tèsto e de-vers lou Nord alucas. Vesès aquel ensigne qu'emé si sèt estello esbrihaudo lou fiermamen dóu cèu ? Li Rouman l'apelavon li Sèt Biòu, e lou Bouié, uno grandò estello que luis un pau mai bas, èro lou gardian d'aquéli Sèt Biòu. Nàutri, li Prouvençau, i'avèn douna lou noum de Grand Càrri dis amo. Aquel ensigne trelusènt se coucho jamai, e plan-plan fai sa virado pendènt vint-e-quatre ouro. Di dos darriéris estello que formon lou carrat dóu Grand Càrri, tiras sus la gauchiero uno ligno drecho e rescountrarés l'estello dóu Pole, l'estello marino o la Tremountano. A qu moumen de l'annado que l'espinchés, la veirés aquí, à la memo plaço, inmoubilo. Es un signau segur pèr li marin, quouro se devinon esmarra sus lou grand toumple ; peréu quand la veson plus, se creson perdu e se dis qu'an perdu la tremountano.

vous ; mais les étoiles, si loin de nous, peuvent-elles dans ce but nous être de quelque utilité ? Pourquoi pas ? Tout le système stellaire est, comme nous l'avons dit, une horloge immense qui fonctionne sans relâche avec une régularité mathématique. Demandez-le aux pâtres, aux voyageurs, aux marins. Ils connaissent à la marche des étoiles, l'heure qu'il est, le lieu où ils se trouvent. Tenez, relevez la tête et fixez les yeux du côté du Nord. Voyez-vous cette constellation dont les sept étoiles brillent d'un vif éclat dans le firmament ? Les Romains l'appelaient les Sept Bœufs, et le Bouvier, une grande étoile qui brille plus bas, était le gardien de ces Sept Bœufs. Nous, Provençaux, nous l'appelons le Grand Char des âmes. Cette resplendissante constellation ne se couche jamais, et lentement elle exécute son évolution durant vingt-quatre heures. Des deux dernières étoiles formant le carré du Grand Char, tirez sur la gauche une ligne droite, et vous rencontrerez l'Etoile polaire, l'Etoile marine ou la Tramontane. A quelque heure de l'année que vous l'observiez, vous la verrez là, immobile, à la même place. Elle est un signal infailible pour les marins, égarés sur le vaste abîme ; aussi lorsqu'ils cessent de l'apercevoir, ils se croient perdus, et l'on dit qu'ils ont perdu la tramontane.

Aro countunias de vira sus vosto gauchio e alucas la Cadiero que beluguejo, la Pouciniero que parpelejo e qu'i proumié pople servié à mesura l'annado ; alucas la Tiblo emé l'Uei-de-Brau, uno bello estello que rougejo. Un pau mai bas, au Miejour, vaqui lou pu bèu dis ensigne, li Tres Rèi o lou Rastèu que principalamen marcon lis ouro i pastre. Enca plus bas, sèmpe vers lou Miejour, sus la ligno di Tres Rèi, briho Jan-de-Milan, la mai beluguejanto dis estello , autramen dicho Sirius, tant en veneracioun dins l'Egito (1). E pourriéu vous nouma bèn d'àutris ensigne que nous servon ansin à counèisse lis ouro e lou tèms. Tóuti aquélis astre caminon decountùnio. Apereilamoundaut dins li relarg inmènse es un vai-e-vèn à l'infini, es un entre-crousamen perpetuau d'astre, d'astrihoun e d'estello de tout biais. D'aqui vèn que l'aspèt de la capo estelado chanjo d'istant en istant e es ansin que, pariero à-n-un reloge, marco lis ouro, marco li tèms e marco lis an, acoumplissènt la paraulo divino : « Que se fague de lumenàri dins lou fiermamen dóu cèu, e que marcon li tèms e li jour e lis an ; que lusigon dins lou fiermamen dóu cèu e iluminon la terro. » Ansin countuniara de se

(1) Vèire GUILLEMIN, *passim*; FLAMMARION, *Les Etoiles, passim*.

Continuez d'obliquer à gauche : voici l'étoilante Cassiopée, et les Pléiades scintillantes servant aux peuples primitifs à mesurer l'année ; voici le Taureau et puis Aldébaran, une magnifique étoile rouge. Un peu plus bas au Midi, voici la plus belle des constellations, les Trois Rois ou le Râteau qui entre tous indiquent les heures aux bergers. Encore plus bas, toujours vers le Midi, sur la ligne des Trois Rois, brille la plus resplendissante des étoiles, Jean de Milan, ou Sirius, en si grande vénération dans l'Egypte (1). Et je pourrais nommer une foule d'autres constellations qui nous aident ainsi à connaître les heures et le temps. Tous ces astres ne cessent de marcher. Dans ces sublimes régions, dans ces espaces immenses, c'est un interminable va-et-vient, c'est un entrecroisement perpétuel d'astres et d'étoiles de toute forme, de toute grandeur. De là vient que la voûte étoilée change d'aspect à chaque instant, et ainsi, pareille à une horloge, elle marque les heures, les temps et les années, accomplissant la parole divine : « Que des luminaires soient faits dans le firmament du ciel, et qu'ils marquent les temps, les jours et les années ; qu'ils brillent dans le firmament du ciel et illuminent la terre. » Ainsi sera-t-il, tant que durera le monde. A ces luminaires, qui mar-

(1) Voir GUILLEMIN, *passim* ; FLAMMARION, *Les étoiles, passim*.

faire, tant que mounde sara mounde. A-n-aquéli lumenàri caminant au fiermamen coume d'aguïo misteriouso, lis astrounome, li marin, li pastre, li gènt de mas couneiran long-tèms encaro lis ouro dóu jour e de la niue e tambèn li sesoun; saubran quouro marcon de plueio, de fre, de vènt; se guidaran sus éli pèr la navegacioun, pèr l'amountagnage, pèr la toundesoun, pèr li semenço, pèr lou poudage di souco, pèr lou rebroundage dis óulivié. La capo dóu cèu sara toustèms la grando mostro de l'univers.

Mai vejan, Fraire e Sorre, es que lis astre soun bon soulamen pèr servi de recreanço is astrounome, pèr èstre lou reloge di marin, di pastre e di masié? Durbès dounc lis uei e counsideras la meravihouso ourdounanço de si mouvemen. Dequ'es que li moud ansin? dequ'es que li soustèn dins l'espaci? dequ'es que mantèn en equilibre si masso viradisso? Es dos gràndi forço en quau lou divin Creaire lis a soumés: l'uno de repous que lis emporto a travès l'inmensita, l'autro d'atiramen que li remeno vers soun cèntrè. Dins tóuti li sistèmo estelen, coume dins lou nostre, segnourejo un astre maje acoumpagna d'astre mendre que ié revoulunon à l'entour. Chascun d'aquélis astrihoun, abriva pèr la forço de repous, s'envai de soun camin, fasènt si viro-viro à sa

chent dans le firmament tels que des aiguilles mystérieuses, les astronomes, les marins, les pâtres, les habitants des mas connaîtront longtemps encore les heures du jour et de la nuit ainsi que les saisons ; ils en tireront des pronostics pour la pluie, le froid, le vent ; ils se guideront sur eux pour la navigation, pour la transhumance et la tonte des troupeaux, pour les semailles, pour la taille de la vigne, pour l'émondage des oliviers. La voûte des cieux sera toujours le grand cadran de l'univers.

Mais voyons, Frères et Sœurs, les astres n'ont-ils d'autre fin que de servir de passe temps aux astronomes, que d'être l'horloge des marins, des pâtres et des habitants de la campagne ? Ouvrez donc les yeux et considérez la merveilleuse ordonnance de leurs mouvements. Qu'est-ce qui les meut de la sorte ? qu'est-ce qui les soutient dans l'espace ? qu'est-ce qui maintient leurs masses roulantes en équilibre ? Deux forces auxquelles les a soumis le divin Créateur : l'une de répulsion qui les emporte à travers l'immensité, l'autre d'attraction qui les ramène vers leur centre. Dans tous les systèmes stellaires, comme dans le nôtre, règne un astre supérieur, accompagné d'astres inférieurs qui exécutent autour de lui leurs mouvements giratoires.

modo, mai sènso escapa jamai à l'influènci de l'astre centrau. Aquest, leissant à chascun soun biais particulié e la liberta de si mouven, li mestrejo dins soun courre e, pèr sa forço d'atiramen, lis adus à la distànci vougudo, li mantèn dins si ciéucle armounious. Em'acò tóuti, tant lis astre maje que lis astre mendre, pèr lou contro-pes d'aquéli dos forço, gardon dins la capo dóu cèu la plaço marcado; van tóuti caminant dins sa draio de lumiero sènso jamai se rescountra, e « degun, coume dis la Biblo, desrènjo soun vesin (1). »

Coumprenès mounte n'en vole veni ? Ansin, se mouvènt dins aquel ordre amirable, lis astre nous canton un grand cantico, aquéu cantico à milo voues que lou rèi Dàvi enten-deguè, cantico sènso pauso, ounte s'entameno de-longo quauque nouvèu coublet; car « lou jour lou mando dire aujour, e la niue l'ensigno à la niue (2). » E, dins aquéu cantico, nous fan en tóuti la leiçoun. La fan à tóuti li pople de la terro, i nacioun civilisado, i nacioun

(1) ECLE V, 28.

(2) SAUME XVIII, 2.

Chacun de ces astres secondaires, entraîné par la force répulsive, va dans sa route, faisant ses évolutions à sa guise, mais sans jamais se soustraire à l'influence de l'astre central. Celui-ci, tout en laissant à chacun d'eux son allure particulière et la liberté de ses mouvements, les maîtrise dans leur course et, par sa force attractive, il les amène à la distance voulue, il les maintient dans leurs cercles harmonieux. Et ainsi, tous les astres, grands et petits, en vertu du contre-poids de ces deux forces, gardent dans la céleste voûte la place qui leur est assignée ; ils s'avancent dans leur lumineuse carrière, sans jamais se rencontrer, et « aucun, nous dit la Bible, ne dérange son voisin (1). »

Comprenez-vous où je veux en arriver ? Se mouvant ainsi dans cet ordre admirable, les astres nous chantent un grand cantique, ce cantique à mille voix qu'entendit le roi David, cantique qui jamais ne s'interrompt, où l'on entonne sans cesse quelque nouveau couplet ; car « le jour l'annonce au jour, et la nuit l'annonce à la nuit (2). » Et, dans ce cantique, ils nous font à tous la leçon. Ils la font à tous les peuples de la terre, aux nations civilisées,

(1) ECLÉ, v, 28.

(2) PSAUME XVIII, 2.

barbaro ; la fan à tóuti lis individu de la soucieta, au saberu coume à l'ignourènt. Dóumaci « i'ages de lengo, ges de parla ounte noun fugue ausiblo sa grando voues. Vai brusissènt pèr touto la terro, e si paraulo picon jusqu'i counfigno de l'univers (1). » Lis astre , acò's de predicaire elouquènt , dis S. Jan Bouco d'Or, qu'an pèr escoutaire tout lou gènre uman (2). E dequé dison dins soun cantico, dins sa predicanço ? Escoutas, Fraire e Sorre, la leïçoun de l'estelan.

O Segnour, dison, dempièi nosto espelido dóu caos, caminant, jamai pausadis, dins la draïo luminouso que toun det nous marquè. Caminan en nous tenènt uni, lis un mestrejant, lis autre óubeïssènt, tóuti soumés à ta voulounta. Oh! d'ounte vèn qu'aperabas li soucieta umano s'estravïon ? d'ounte vèn que mau-grat tu, vivon de-countùnio desaviado pèr li guerro e li divisioun ? Te n'en pregan, que sus la terro ta voulounta se fague coume eici dins lou cèu. *Fiat voluntas tua, sicut in cælo et in terra* (3).

(1) SAUME XVIII, 3, 4.

(2) *In Gen. Homil.* IX.

(3) MAT. VI, 10.

comme aux nations barbares ; ils la font à tous les individus de la société, au savant comme à l'ignorant. En effet « il n'est point de langue, point d'idiome dans lesquels leur grande voix ne soit comprise. Son bruit s'étend par toute la terre, et leurs paroles résonnent jusqu'aux extrémités de l'univers (1). » Les astres sont des prédicateurs éloquents, dit S. Jean Chrysostome, qui ont pour auditoire tout le genre humain(2). Et que disent-ils dans leur cantique, dans leur prédication ? Ecoutez, Frères et Sœurs, la leçon du monde sidéral.

O Seigneur, disent-ils, depuis notre naissance du chaos, nous marchons, sans jamais nous arrêter, dans la voix lumineuse que ton doigt nous marqua. Nous marchons en nous tenant unis, les uns commandant, les autres obéissant, tous soumis à ta volonté. Oh ! pourquoi donc, là-bas, les sociétés humaines sortent-elles de la voie ? Pourquoi donc, contre ton gré, vivent-elles continuellement troublées par les guerres et les divisions ? Nous t'en prions, que sur la terre ta volonté soit faite comme ici dans le ciel. *Fiat voluntas tua, sicut in cælo et in terra* (3).

(1) Psaume XVIII, 3, 4.

(2) *In Gen. Homil.* IX.

(3) MAT. VI, 10.

Que lou Papo dins ta Glèiso, lou Rèi dins l'Estat, lou Paire dins la famiho siegon coume lou soulèu, lou lumenàri maje que tóuti se souleion à si rai, soumés à soun influènci, coume lou soun eici planeto e satelite à soun astre centrau. Oh ! coume es dins lou cèu, ansin siegue sus la terro. *Sicut in cælo, et in terra.*

Que souto lou gouvèr dóu Papo, fidèu, prèire, evesque marchon ensemblamen, chascun à sa plaço, coume nautre, uni dins la memo fe. Que souto soun Rèi, li sujèt grand e pichoun, leissant de-caire lou bourbou di partit, viscon dins l'armouniò e dins la pas. Qu'à l'entour dóu Paire, la femo, lis enfant emai li serviciau se mantèngon dins l'ordre, lou respèt e l'amour. Oh ! coume es dins lou cèu, ansin siegue sus la terro. *Sicut in cælo, et in terra.*

Au Papo, au Rèi, au Paire, de dita de lèi, is autre de lis óusserva ; is un l'autourita, is autre l'óubeïssènço ; is astre maje d'escampa la lumiere, is astre mendre de la reçaupre. *Sicut in cælo, et in terra.*

E vaqui lou cantico que coumencèron de canta lis astre, au jour quatren, quand, de si proumié rai, iluminèron la terro. Diéu s'aplau-diguè de soun obro ; « veguè, nous dis Mouïse, qu'èro bono. E 'mé lou vèspre e lou matin acò

Que le Pape dans ton Eglise, le Roi dans l'Etat, le Père dans la famille soient comme le soleil, le grand luminaire aux rayons duquel tous se réchauffent, soumis à son influence, comme les planètes et les satellites le sont ici à leur astre central. Oh ! qu'il en soit sur la terre comme dans le ciel. *Sicut in cælo, et in terra.*

Que sous la direction du Pape, fidèles, prêtres, évêques marchent avec ensemble, chacun à leur place comme nous, unis dans la même foi. Que sous leur Roi, les sujets petits et grands, évitant les troubles des partis, vivent dans l'harmonie et dans la paix. Qu'auprès du Père, la femme, les enfants et les serviteurs se maintiennent dans l'ordre, le respect et l'amour. Oh ! qu'il en soit sur la terre comme dans le ciel. *Sicut in cælo, et in terra.*

Au Pape, au Roi, au Père d'édicter des lois, aux autres de les observer ; aux uns l'autorité, aux autres l'obéissance ; aux astres supérieurs de répandre la lumière, aux astres inférieurs de la recevoir. *Sicut in cælo, et in terra.*

Tel est le cantique que les astres entonnèrent au quatrième jour, lorsqu'ils répandirent sur la terre leurs premiers rayons. Dieu s'applaudit de son œuvre ; « il vit, nous dit Moïse, qu'elle était bonne. Et du soir et du matin fut fait le

faguè lou jour quatren. » Aproufichen, Fraire e Sorre, la leiçoun de l'estelan; e qu'après avé fa sus terro la voulounta de Diéu, lumenàri maje de nòstis amo, nous avèngue à tóuti de lou bela, de lou canta, dins soun eterno souleiado. Pèr Noste-Segne Jèsu-Crist. Ansin siegue.



quatrième jour. » Profitons, Frères et Sœurs, de la leçon des astres ; et qu'après avoir fait sur la terre la volonté de Dieu, grand luminaire de nos âmes , nous puissions tous l'admirer, le louer dans sa splendeur éternelle. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.



NOTES

DE LA

SIXIÈME CONFÉRENCE



1. Tout le monde enseigne aujourd'hui que la lumière, le jour, la nuit sont antérieurs au soleil, non pas peut-être à l'état de nébuleuse en voie de condensation, mais à l'état d'astre arrivé au terme de sa formation et constitué à l'état de lumineuse du monde planétaire. (MOIGNO, *Les Splendeurs de la Foi*, t. III, p. 1068.)

2. Veut-on absolument, dit le P. Félix, que les planètes, les soleils, les étoiles, aient leurs habitants capables, comme nous, de connaître, d'aimer et de glorifier le Créateur ? J'ai hâte de le proclamer, le dogme n'y répugne pas ; il ne nie, ni n'affirme rien sur cette libre hypothèse. L'économie générale du christianisme regarde la terre, rien que la terre ; elle embrasse l'humanité, rien que l'humanité, l'humanité descendue d'Adam et rachetée par le Christ. En dehors de cette grande économie du christianisme atteignant l'humanité adamique, peut-on admettre dans les globes célestes des natures intelligentes qui aient avec la nôtre quelques analogies ? Joseph de Maistre, dont l'austère orthodoxie n'est un mystère pour personne, inclinait à le croire ; de grands penseurs, dans la catholicité y inclinent avec lui (*Le Progrès* III^e Conférence.)

Pourquoi, dit à son tour le P. Monsabré, les astres ne seraient-ils pas peuplés d'êtres, moins grands que les esprits célestes, mais peut-être plus grands que nous ? Pourquoi ces êtres faits pour Dieu et contenus dans le Christ, n'auraient-ils pas été instruits, soit par les anges conducteurs de

leur monde, soit par le Christ ressuscité lui-même, du fait et de la vertu de la rédemption ? Pourquoi cette vertu de la rédemption ne les aurait-elle pas purifiées, s'ils ont failli ; pourquoi ne les aiderait-elle pas à atteindre la perfection, s'ils sont innocents ? Pourquoi ?... Il y a quelque temps, à l'entrée d'une belle nuit d'automne, debout au pied d'une croix monumentale plantée sur le sommet d'une des collines de l'Auxois, je m'adressais ces questions. Et tout à coup, abaissant mon regard, du firmament où je m'étais égaré, vers le grand crucifix de bronze que la lune et les étoiles caressaient de leurs doux rayons, je m'écriai :

Voilà le sacrifice immense, universel,
L'univers est le temple et la terre est l'autel.

(*Conférence sur la Rédemption.*)

3. Le saint roi David annonce que les cieus matériels doivent périr ; mais, expliquant sa parole, il ajoute : « Vous les changerez, Seigneur, comme un vêtement et ils seront changés (Ps. ci, 27). » C'est une destruction de forme et non de substance ; c'est un renouvellement, suivant la parole de S. Pierre : « Nous attendons de nouveaux cieus et une terre nouvelle (II Ep. III, 13.) » S. Thomas donne pour un motif de la rénovation du monde, l'amour naturel que l'homme éprouve pour ce monde. « Tout animal, dit-il, aime ce qui lui est semblable. D'où il suit que la ressemblance est la raison de l'amour ; mais l'homme a quelque ressemblance avec l'univers ; de là vient qu'on l'appelle : un petit monde... Donc, l'homme aime naturellement le monde entier, et ainsi, pour satisfaire au désir de l'homme, l'univers doit être amélioré (SOMME *Suppl.* quest. xci, art. 1). » Voyez aussi le *Breviloquium* de S. Bonaventure (Pars VII, cap. IV) dans lequel la même doctrine se trouve exposée.

4. Comment ne pas demeurer frappé d'étonnement devant un rapprochement comme celui qui va suivre ?

D'une part, voici dans le songe de Joseph, onze étoiles (l'absence de la douzième indiquant la défection de Juda) qui s'inclinent devant le patriarche, et représentent évidemment d'abord ses frères, puis les douze apôtres s'inclinant devant le Messie.

D'autre part, disons-nous, le patriarche Jacob qui, sur son lit de mort, et dans la prophétie la plus solennelle qui fut jamais, annonce les destins d'Israël, et, fixant le jour de la venue du Messie, l'entoure aussi de ses douze fils, qui représentent, par conséquent, les douze étoiles de Joseph, les douze disciples de Jésus, et, par conséquent aussi les douze signes du Zodiaque dont les douze tribus d'Israël, chose étonnante, vont désormais porter les noms et les emblèmes sur chacun de leurs drapeaux, et désigner ce que désignaient les pierres de l'ummin et les ailes des chérubins !

Ainsi comment ne pas reconnaître — l'*Homme* ou le *Verseau* de la sphère dans Ruben, qui, dans la prophétie de Jacob, « se précipite comme l'eau ; » — les *Gémeaux* dans « l'association fraternelle de Siméon et de Lévi ; » le *Lion* dans « Juda qui se repose comme le lion ; » les *Poissons* dans « Zabulon qui habitera les mers et les rivières ; » — le *Taureau* dans « Issachar qui se tient dans ses étables ; — le *Scorpion* chez « Dan qui sera comme le serpent, mordens ; — le *Capricorne* dans « Nephtali, le cerf ; — le *Cancer* dans Benjamin, qui change du soir au matin ; — les *Balances* dans « Aser, le boulanger ; — le *Sagittaire* dans « Joseph, dont l'arc est resté dans sa force ; » — la *Vierge* dans Dina, fille unique de Jacob, etc ?... (Voir Mirville t. iv. *passim*.)

5. C'est aux astres que les jours de la semaine ont emprunté leurs noms. La lune l'a donné au lundi (*dilun*), Mars au mardi (*dimars*), Mercure au mercredi (*dimècre*), Jupiter, Zeus, *Jou* au jeudi (*dijou*), Vénus au vendredi (*divèndre*), Saturne au samedi (*dissate*) ; le dimanche, jour du soleil, est devenu le jour du Seigneur, véritable lumière du monde, (Voir ERMENGAUD, *Breviari d'amor*, p. 218.)

SETENCO COUNFERÈNCI

SETENCO COUNFERÈNCI



LI PÈIS E LIS AUCEÛ

Leituro de la Genèsi

*Dieu diguè tambèn : Que lis aigo proudugon li
bestiàri rebalaire em'uno amo vivènto, e ço que
volo sus la terro sounto lou fiermamen d'ou cèu.*

*E Dieu creè li grand pèis e t'outi li bestiàri vivènt
e bouleguèu, que lis aigo avien proudu cadun pèr
soun espèci, emé tout ço que voulastrejo segound sa
raço. E Dieu veguè qu'acò'ro bon.*

SEPTIÈME CONFÉRENCE



LES POISSONS ET LES OISEAUX

Lecture de la Genèse

Dieu dit aussi : Que les eaux produisent les êtres rampants ayant une âme vivante, et tout ce qui vole sur la terre sous le firmament du ciel.

Et Dieu créa les grands poissons et tous les animaux ayant vie et mouvement, que les eaux avaient produit chacun selon son espèce ; et aussi tous les volatiles suivant leur genre. Et Dieu vit que cela était bon.



Mi BÈUS AMI DE DIÉU

E GAI TAMBOURINAIRE, (1)

I bèlli Vèspro que venès de canta ! Se
vèi proun qu'es vuei un jour de
joio. Sian au dimenche de *Lætare*,
à-n-aquéu risènt dimenche que vèn, en plen
Caremo, nous desennivouli, nous escarrabiha.
La santo liturgìo laisso de-caire si vièsti de
dòu emai si plang tristas, e canto, is acord
de l'ourgueno : « Rejouïsse-te, Jerusalèn ; e

(1) Li tambourinaire de M. de Loumbardoun-Mountezan, que se
fan un plesi de counsacra soun talènt au bon Diéu e que, chasco
annado, enluissson lou roumavage maien à N.-D. de la Gàrdi,
èron vengu faire fèsto, lou bèu dimenche de *Lætare*, dins la
glèiso de S. Laurèns. Uno troupo de 150 pichot, emé li cantairis
Sant-Janenco, fasièn rounfla li cantico prouvençau ; e l'ourgueno,
li tambourin, li galoubet accompagnavon à ravi.



MES BIEN CHERS AMIS
ET JOYEUX TAMBOURINEURS, (1)

QUELLES belles Vêpres vous venez de chanter ! On voit bien que c'est aujourd'hui un jour de joie. Nous sommes au dimanche de *Lœtare*, à ce riant dimanche qui vient, en plein carême, dissiper nos nuages et nous mettre en liesse. La sainte liturgie quitte ses vêtements de deuil, elle cesse ses tristes plaintes et chante, aux suaves

(1) Les tambourineurs de M. de Lombardon-Montezan, qui se font un plaisir de consacrer à Dieu leur talent et qui, chaque année, donnent un grand éclat au pèlerinage du mois de mai à N.-D. de la Garde, étaient venus faire fête, le dimanche de *Lœtare*, dans l'Eglise S. Laurent. Une troupe de 150 enfants, adjoints aux choristes de la paroisse, chantaient d'une voix vibrante les cantiques provençaux ; et les orgues, les tambourins, les galoubets accompagnaient délicieusement.

vàutri tóuti que l'amas, ensèmbles acampas-vous (1). » E tout just vous vaqui acampa, v'atru tóuti qu'amas Jerusalèn, valènt-à-dire la Glèiso, valènt-à-dire la Prouvènço ; v'atru, li franc Marsihés, v'atru, li felibre, mi fraire en Santo Estello ; v'atru li musicaire prouvençau qu'avès enfestouli nosto journado emé lou dous vouvoun de vòsti tambourin, emé li son galoi de vòsti galoubet. Oh ! de vèire voste g'oubi musicaù, d'ausi vòstis èr revertiguet, dirias qu'en Prouvènço sian mai au tèms que Berto fielavo.... Voudrien nous faire crèire qu'aro debano. Nàni ! Berto fielo encaro ; Berto, valènt-à-dire l'amo de la patriò, encarnado dins si felibre, pouèto e prousatour, dins sis artistico, dins sis ome d'esclaire, dins tóuti aquéli gènt de la bono, mantenèire, coume vous, de sa lengo, de sis us, de si tradicioun, — Berto, dise, d'aquéstis ouro, fielo pèr la Prouvènço un mantèu de trelus... Fugués tóuti li bèn-vengu, Fraire e Sorre, e longo-mai vous acampés, coume vuei, unissènt dins un meme vanc d'amour la Glèiso e la Prouvènço.

(1) IV^e Dim. de Caremo, *Entrouit de la Messo*.

accords de l'orgue : « Réjouis-toi, Jérusalem ; et vous tous qui l'aimez, rassemblez-vous (1). » Et précisément vous voilà tous rassemblés, vous qui aimez Jérusalem, c'est-à-dire l'Eglise, c'est-à-dire la Provence ; vous, les francs Marseillais ; vous, les félibres, mes frères en Sainte Estelle ; vous, les musiciens provençaux, qui avez donné un air de fête à notre journée, avec le doux murmure de vos tambourins, avec les sons joyeux de vos galoubets. Oh ! en voyant votre talent musical, en entendant vos airs pleins d'une si vive gaieté, on dirait qu'en Provence nous sommes revenus au temps où Berthe filait..... On voudrait nous persuader que maintenant elle dévide. Non, Berthe file encore ; Berthe, c'est-à-dire l'âme de la patrie, incarnée dans ses félibres, poètes ou prosateurs, dans ses artistes, dans ses savants, dans toutes ces personnes vaillantes, qui maintiennent, comme vous, sa langue, ses us, ses traditions, — Berthe, dis-je, en ce moment, file pour la Provence un manteau resplendissant.... Soyez tous les bienvenus, Frères et Sœurs, et longtemps puissiez-vous, comme aujourd'hui, vous assembler, unissant dans un même élan d'amour l'Eglise et la Provence.

(1) IV^e Dim. de Carême, *Introit de la Messe.*

Avès ausi la leituro de la Genèsi, n'en esperas l'esplicacioun. Siéu à vous.

Aquéli que m'an segui dempièi la coumençanço, dèvon vèire aro la gradacioun amiablo que Diéu met dins sa Creacioun. Tout se fai pau à cha pau e dins l'ordre vougu; tóuti li meno d'èstre arribon bèn à-de-rèng e se devinon chascuno à sa plaço. Aguènt crea lou cèu e la terro dins uno espèci d'embroi, lou Segne Diéu fai espeli sa lumiero; desseparo lis aigo inferiouro d'emé lis aigo superiouro, lis acampo tóuti en un rode; adorno pièi la terro de sa raubo verdo e flourido; em'acò dins l'encrou de l'azur, atuvo pèr elo aquéli lumenàri courous, aquélis astre que nous an fa tant gau, dijòu passa.

Es magnifico la terro ansin enmantelado de verduro e de flour, enfresqueirado pèr la vasto mar que l'encenturo, enlusido pèr l'atmousfèro luminouso que i'adus à bèl èime li rai de l'estelan. Mai l'anas trouva magnifico, vuei, encaro mai, estènt que sara pouplado d'èstre vivènt e bouleguiéu. L'èr e l'aigo van èstre, vuei, lou tiatre dis óuperacioun divino; es dins aquéu double mitan que veiren se mòure li proumié-na de l'animalun, valènt-à-dire li pèis e lis aucèu.

Vous avez entendu la lecture de la Genèse, vous en attendez l'explication. Me voici à vous.

Ceux qui m'ont suivi dès le début, doivent voir maintenant la gradation admirable que Dieu met dans sa Création. Tout se fait avec lenteur et dans l'ordre voulu ; tous les genres d'êtres arrivent à la suite et se trouvent chacun à leur place. Ayant créé le ciel et la terre dans une sorte de confusion, le Seigneur fait éclore sa lumière ; il sépare les eaux inférieures d'avec les eaux supérieures, il les rassemble en un seul lieu ; il orne ensuite la terre de sa robe verte et fleurie ; et, dans le sombre éther, il allume pour elle ces luminaires radieux, ces astres qui nous ont charmés, jeudi dernier.

La terre est magnifique, drapée dans son manteau de verdure et de fleurs, rafraîchie par la vaste mer qui l'entoure, embellie par l'atmosphère lumineuse qui lui octroie avec largesse les rayons du monde sidéral. Mais vous allez la trouver aujourd'hui bien plus magnifique, attendu qu'elle sera peuplée d'êtres ayant la vie et le mouvement. L'air et l'eau vont être, aujourd'hui, le théâtre des opérations divines ; c'est dans ce double milieu que nous verrons se mouvoir les premiers-nés du règne animal, c'est-à-dire les poissons et les oiseaux.

Aquélis abitant galoi de l'èr e dis oundo me van pourgi lou tèmo de nosto counferènci.

Veiren d'abord lou liò e l'ordre de soun ourigino, estudiaren pièi soun armouniouso estampaduro, enfin diren un mot dóu canta de l'auceliho.

Mai, avans, viren-nous vers la Santo Vierge, la douço Maire denoste Creatour, e touquen-ié l'aubado, coume de bon Prouvençau.

A l'ounour d'elo, dau ! dau ! tambourin, boutas-vous en trin. *Ave Maria.*

I

DIÉU diguè : « Que lis aigo proudugon li bestiàri rebalaire em'uno amo vivènto, e tout ço que volo sus la terro, souto lou fiermamen dóu cèu. » Dins aquéu verset, avès uno idèio dóu gènre d'animau qu'an espeli, au jour cinquen : li pèis, nouma « bestiàri rebalaire, » e lis aucèu, designa pèr lis espressioun « ço que volo sus la terro, souto lou fiermamen. » Noumon li pèis « bestiàri rebalaire, » fugue di en passant, pèr-ço-que n'an ges de pèd e se rebalon censa dins

Ces joyeux habitants de l'air et des ondes vont me fournir le sujet de notre conférence.

Nous verrons d'abord le lieu et l'ordre de leur origine, nous étudierons ensuite leur harmonieuse structure, enfin nous dirons un mot du chant des oiseaux.

Mais, auparavant, adressons-nous à la Sainte Vierge, douce Mère de notre Créateur, et donnons-lui l'aubade, en vrais Provençaux.

En son honneur, allons, tambourins, commencez. *Ave Maria*.

I

DIEU dit : « Que les eaux produisent les êtres rampants, ayant une âme vivante, et tout ce qui vole sur la terre, sous le firmament du ciel. » Dans ce verset, vous avez une idée du genre d'animaux qui sont nés, le cinquième jour : les poissons, nommés « êtres rampants » et les oiseaux, désignés par les expressions « ce qui vole sur la terre, sous le firmament. » Disons au passage que l'on nomme les poissons « êtres rampants », parce qu'ils sont dépourvus de pieds et qu'ils ram-

l'aigo (1). Tout ço que nado, óusservo S. Basile, e peréu S. Ambròsi, es de naturo rebaladisso (2). D'ounte vèn que lis Ebriéu metien li pèis dins la categourio di reptile (3).

Avès tambèn, dins lou versetubre-di, uno idèio dóu mitan ounte aquélis èstre vivènt se soun coungreia : es l'aigo que lis a proudu, es dins l'aigo qu'an pres neissènço. — Pèr li pèis, me dirés, acò se compren; mai pèr quant is aucèu, parèis proun estrange que Mouïse li fague naisse de l'aigo. — Lou tout es de toumba d'acord sus lou sèns di paraulo de la Biblo. Fau-ti entendre, eici, l'aigo dins sa formo liquido, talo qu'es pèr eisèmple dins la mar, e nous representa pouëticamen, emé S. Efrèn, tóuti lis aucèu « prenènt sa voulado dóu founs dis oundo salano (4)? » Fau-ti, emé S. Agustin e S. Toumas, entendre l'aigo dins sa formo vapourisado, talo qu'es dins l'èr, e dire que l'aucelun es esta tira d'aquel elemen sutiéu? Aquéli sant Dóutour fan óusserva que la partido inferiouro de l'atmosphèro, aquelo

(1) COURNÉLI DE LA PÉIRO, *Comment. in Gen.* p. 64, col. 1.

(2) S. BASILE, *Hexameron*, hom. vii. — S. AMBRÒSI, id. lib. v, cap. 1.

(3) SAUMB CHII, 26. — CXLVIII, 10.

(4) Cita pèr VIGOUROUX, *La Cosmogonie Mosaique*, p. 42.

pent, pour ainsi parler, dans l'eau (1). Tout être qui nage, suivant la remarque de S. Basile et de S. Ambroise, est d'une nature rampante (2). De là vient que les Hébreux rangeaient les poissons dans la catégorie des reptiles (3).

Vous avez également, dans le verset susdit, une idée du milieu dans lesquels ces êtres vivants ont été engendrés : c'est l'eau qui les a produits, c'est dans l'eau qu'ils ont pris naissance. — Pour les poissons, me direz-vous, cela se conçoit; mais en ce qui touche les oiseaux, il paraît assez étrange que Moïse les fasse naître de l'eau. — Le tout est de tomber d'accord sur le sens des paroles de la Bible. Faut-il entendre, ici, l'eau dans sa forme liquide, telle qu'elle existe par exemple dans la mer, et nous représenter poétiquement, avec S. Ephrem, tous les oiseaux « prenant leur essor du sein des flots salés (4)? » Faut-il avec S. Augustin et S. Thomas, entendre l'eau dans sa forme vaporisée, telle qu'elle existe dans l'air, et dire que les oiseaux ont été tirés de cet élément subtil? Ces saints Docteurs

(1) CORNEILLE DE LA PIERRE, *Comment. in Gen.* p. 64, col. 1.

(2) S. BASILE, *Hexameron*, hom. VII. — S. AMBROISE, id. lib. v, cap. 1.

(3) PSAUME CIII, 26 — CXLVIII, 10.

(4) Cité par VIGOUROUX, *La Cosmogonie Mosaïque*, p. 42.

ounte se mòu lou voulatun, estènt clafido dis emanacioun e vapour gabinouso de la terro, pòu emé justo resoun reçaupre lou noum d'aigo (1). Aquelo darriero interpretacioun es counformo, coume la proumiero, emé lou sèns literau ; e d'un biais o de l'autre, — apelle-se liquido o vapourisado, marino o bèn aerenco — es toujours l'aigo que se trovo d'èstre la maire autant bèn dis espèci aucelino coume dis espèci peissounenco : « Que lis aigo proudugon, *producant aquæ*. »

Vai sènsò dire que l'elemen eiguèstre, pèr coungreia de vivènt, se devinavo dins li mémi coundicioun que la terro, quand de soun sen jité d'erbo verdejanto. Inerte, inanima, coume touto matèri, noun poudié d'esperéu e tout soulet enfanta la vido. Pèr acò faire, avié besoun d'un moutour, e aquéu moutour fuguè Diéu « que ié donnè, nous dis lou Dóutour Angeli, la vertu, la prouprieta de proudurre de vivènt (2). » Dóu resto, ausès coume Mouïse nous parlo claramen de l'acioun de Diéu. Quand a'gu di : « Que lis aigo

(1) S. AGUSTIN, *De Gen, imperf. lib. cap. xiv.* — *De Gen. ad litt.* lib. III, cap. VII. — *De Gen. contr. Manichæos*, lib. I, cap. XV. — S. TOUMAS, *Sum theol.* p. I, q. LXXI, *ad. tert.* — Cournéli de la Pèiro, *Op. cit.* p. 63, col. 1.

(2) *Loc. cit. ad primum*,

font observer que la région inférieure de l'air, celle au sein de laquelle se meuvent les êtres ailés, étant saturée des émanations et vapeurs humides de la terre, peut justement recevoir le nom d'eau (1). Cette dernière interprétation est conforme, comme la première, au sens littéral; et d'une façon ou d'une autre — qu'on l'appelle liquide ou vaporisée, marine ou aérienne — c'est toujours l'eau qui est la mère de toutes les espèces d'oiseaux et de poissons : « Que les eaux produisent, *producant aquæ.* »

Il va sans dire que, pour engendrer des vivants, l'élément humide se trouvait dans les mêmes conditions que la terre lorsqu'elle fit germer de son sein l'herbe verdoyante. Inerte, inanimé, comme toute matière, il ne pouvait de lui-même et tout seul enfanter la vie. Pour en arriver là, il avait besoin d'un moteur, et ce moteur fut Dieu « qui lui donna, au dire du Docteur Angélique, la vertu, la propriété de produire des vivants (2). » Du reste, écoutez avec quelle clarté Moïse nous parle de l'action de Dieu. Ayant dit :

(1) S. AUGUSTIN, *De Gen. imperf. lib.* cap. xiv. *De Gen. ad litt.* lib. iii, cap. vii. — *De Gen. contr. Manichæos*, lib. ii, cap. xv. — S. THOMAS, *Sum. theol.* p. i, q. lxxi, *ad tert.* — CORN. DE LA P. *Op. cit.* p. 63, col. i.

(1) *Loc. cit. ad. primum.*

proudugon li bestiàri rebalaire e ço que volo sus la terro, » ajusto : « E Diéu creè tóuti li bestiàri vivènt e bouleguiéu que lis aigo avien proudu. » Vesès aqui Diéu e lis aigo que prouduson ensèn, Diéu coume encauso proumiero, lis aigo coume encauso segoundo, Diéu coume moutour, lis aigo coume estrumen. Touto la vertu coungreiarrello qu'an lis aigo ié vèn de Diéu ; ié vèn de soun divin Esperit « que vanego sus éli, » que li couvo, coume l'avèn vist, que lis escaufo, que li mðu. Aquelo vertu es uno forço entimo — la forço vitalo, dirien li sabènt — qu'endourmido dempièi la coumençanço, se reviho à l'ouro vougudo, e souto l'empencho divino, s'emparo de la matèri eiguèstro, l'animo, la vivifico, n'en desbuio e n'en fai sourti à-de-rèng, dins si divers embrancamen, tóuti li meno de pèis e d'aucèu. « E Diéu, dis Mouïse, creè li grand pèis e tóuti li bestiàri vivènt e bouleguiéu, que lis aigo avien proudu cadun pèr soun espèci, emé tout ço que voulastrejo segound sa raço. »

Aro noun vous estounés qu'en aguènt tóuti la memo ourigino, en estènt censa de la memo parentèlo, lou pèis e l'aucelun se ressèmbлон. Se ressèmbлон tambèn li mitan ounte vivon, coume lou venèn de vèire ;

« Que les eaux produisent les êtres rampants et ce qui vole sur la terre, » il ajoute : « Et Dieu créa tous les animaux ayant vie et mouvement, que les eaux avaient produits. » Vous voyez là Dieu et les eaux qui produisent de concert, Dieu comme cause première, les eaux comme cause seconde, Dieu comme moteur, les eaux comme instrument. Toute la vertu génératrice des eaux leur vient de Dieu ; elle leur vient de son divin Esprit « qui plane sur elles, » qui les couve, comme nous l'avons vu, qui les échauffe, qui les meut. Cette vertu est une force intime — la force vitale, diraient les savants — qui, endormie dès le commencement, se réveille à l'heure opportune, et, sous l'impulsion divine, s'empare de la matière aqueuse, l'anime, la vivifie, en déroule et en fait sortir avec ordre, dans leurs divers embranchements, toutes les espèces de poissons et d'oiseaux. « Et Dieu, dit Moïse, créa les grands poissons et tous les animaux ayant vie et mouvement, que les eaux avaient produits, chacun selon son espèce ; et aussi tous les volatiles suivant leur genre. »

Maintenant ne vous étonnez pas qu'ayant tous la même origine, étant pour ainsi dire de la même parenté, le poisson et l'oiseau aient des traits de ressemblance. Les milieux dans lesquels ils vivent se ressemblent aussi,

l'èr e l'aigo soun, tant l'un que l'autre, linde, clarinèu; soun umide, lóugié, mouvedis; l'èr eisadamen se chanjo en aigo e l'aigo en èr. Dins aquéli mitan, pèis e aucèu se ié movon emé d'alo, lis un en nadant, lis autre en voulant: ço qu'es au founs la memo causo. D'ounte vèn aquéu dire d'un coumentaire que li pèis soun lis aucèu de l'aigo, e lis aucèu soun li pèis de l'èr. De-mai, tant lis un que lis autre, se reprouduson d'ou meme biais, valènt-à-dire pèr d'iou. Enfin la sciènci a coustata que li gloubihoun de soun sang se devinon li meme (1). Mai de tóuti aquéli ressemblanço noun anés, emé li partisan de la tremudacioun dis espèci, tira la counclusioun que li pèis o li reptile « an proubablamen douna neissènço is aucèu (2); » o qu'après uno tiero de remudo-remudo, uno reineto es devengudo un pèis-espaso, uno mouissalo s'es capitado un courpatas. Revendren sus aquéu sujèt; mai leissas-me vous dire, pèr vuei, que l'espèci es quicon de claramen determina. Diéu fai proudurre is aigo « tóuti li bestiàri vivènt e bouleguiéu, cadun pèr soun espèci,

(1) S. AMBRÒSI, *op. cit.* lib. v, cap. xiv. — COURNÈLI DE LA P. *loc. cit.* — BOUGAUD, *Le Christianisme et les Temps présents*, t. III, 2^{me} part. chap. III, p. 192.

(2) M. BOULE, *Revue Scientifique: Revue rose*, n° 9, 28 fév. 1891, p. 262, 264.

comme nous venons de le voir ; l'air et l'eau sont l'un et l'autre limpides, diaphanes, ils sont humides, légers, mobiles ; l'air se change aisément en eau et l'eau en air. Dans ces milieux, poissons et oiseaux se meuvent au moyen d'ailes, les uns en nageant, les autres en volant : ce qui dans le fond revient au même. De là cette parole d'un commentateur : que les poissons sont les oiseaux de l'onde, et les oiseaux sont les poissons de l'air. De plus, les uns et les autres se reproduisent de la même façon, c'est-à-dire par des œufs. Enfin la science a constaté que les globules de leur sang sont les mêmes (1). Mais de tous ces traits de ressemblance, n'allez pas conclure, avec les transformistes, que les poissons ou les reptiles « ont probablement donné naissance aux oiseaux (2) » ou qu'après une suite de métamorphoses, une rainette est devenue espadon, un moustique s'est converti en corbeau. Nous reviendrons sur ce sujet ; mais laissez-moi vous dire, pour aujourd'hui, que l'espèce est quelque chose de clairement déterminé. Dieu donne aux eaux de produire

(1) S. AMBROISE, *op. cit.* lib. v, cap. xiv. — CORN. DE LA PIERRE, *loc. cit.* — BOUGAUD, *Le Christianisme et les Temps présents*, t. III, 2^{me} part. chap. III, p. 192.

(2) M. BOULE, *Revue scientifique: Revue rose*, n° 9, 28 fév. 1891, p. 262, 264.

emé tout ço que voulastrejo segound sa raço. » L'espèci, acò's permanent, noun pòu se tremuda en uno outro espèci. E longo-mai sara verai de dire que, coume un pin fai un pin, un aucèu fai un aucèu, e un pèis fai un pèis.

Aquéli gai barrulaire de l'èr emai dis aigo, Mouïse li fai parèisse li proumié, tout-d'un-tèms après li vegetau — noutas acò — e tout-d'un-tèms avans lis animau terrèstre. Quand parlas di causo ! eici, la sciènci es fourçado de dire coume la Biblo. A proun boulega, proun revira tóuti li terren que coumpauson noste globe, pèr capita Mouïse en défaut : à tóuti li pas que fasié, à tóuti li cop de piccolo que mandavo, elo vesié trelusi que mai la verita de soun divin recit. En dessus di jas carbounié, qu'acò's d'inmènsi cementèri ounte se soun enterrado, coume l'avèn vist, li fourèst primitivo, s'estajon li cauquié dóu Jura. Or, dequ'an trouva li sabènt dins aquéli divers estage ? Es-ti de mort-peleto de chivau, de chin, de lioun ? Nàni, pas un animau terrèstre i'a leissa soulamen sa piado. Ço que i'an trouva, es de cadabre entié de pèis, de reptile e àutri bestiàri marin, à coustat d'oussaio e de plumo d'aucèu ; ço que i'an trouva, en

« tous les êtres ayant vie et mouvement, chacun selon son espèce, et aussi tous les volatiles suivant leur genre. » L'espèce est permanente, elle ne peut se transformer en une autre espèce ; et il sera perpétuellement vrai de dire que, si un pin produit un pin, un oiseau engendre un oiseau, et un poisson engendre un poisson.

Ces joyeux voyageurs de l'air et des eaux, d'après Moïse, paraissent les premiers, immédiatement après les végétaux — remarquez-le — et immédiatement avant les animaux terrestres. Voyez la coïncidence ! ici la science est obligée de tenir le même langage que la Bible. Elle a eu beau remuer, beau retourner tous les terrains qui composent notre globe, pour trouver Moïse en faute : à chaque pas qu'elle faisait, à chaque coup de pioche qu'elle donnait, elle voyait briller d'un éclat toujours croissant la vérité de son divin récit. Au dessus des gîtes houillers, immenses nécropoles où se sont ensevelies, comme nous l'avons vu, les forêts primitives, sont disposés en étages les calcaires du Jura. Or, qu'ont trouvé les savants dans ces divers étages ? Des squelettes de chevaux, de chiens, de lions ? Non, aucun animal terrestre n'y a laissé même la trace de ses pas. Ce qu'ils y ont trouvé, ce sont des cadavres entiers de poissons, de reptiles et

un mot, es rèn que lis animau menciouna pèr Mouïse, vivènt dins l'aigo o dins l'èr (1).

Or, coume se Diéu avié vougu lou faire vèire mai clar, aquélis animau an de proupourcioun grandarasso, couloussalo, espetaclouso, que n'en sias atupi. Veici, jasènt dins li mémi terren, à coustat de gràndi voulatiho e d'au-celas cambaru, veici de gigànti tartugo de mar, d'enòrmis alabreno, d'animalas de la famiho di boudroi. Veici lou *Pèis-Lesert*, uno orro rassado d'aigo de quaranto à cinquanto pan de long, aguènt li carbo dóu pèis, li pauto de la baleno, la tufo dóu croucoudile, em'uno maisso esfraiouso garnido de cènt quatre-vint dentasso que vous embrenigavon coume uno nose la duro carabesso di tartugo. Veici la *Lesertouso*, un estrange bestiàri noun mens gros que lou Pèis-Lesert, estirant soun coui d'uno loun gour desmesurado, nadant coume lou ciéune e fasènt coume éu lou cabusset dins li toumple espanta. Veici la *Leserto-Penado*, un dragas vouladis, aguènt lis arpo croucudo coume lou tigre, aludo

(1) LEGENDRE, *La Foi pour tous*, p. 22-23. — N. BOUBÉE, *Manuel de Géologie*, p. 61. — BOUGAUD, *loc. cit.*

autres animaux marins, à côté d'ossements et de plumes d'oiseaux ; ce qu'ils ont trouvé, en un mot, ce sont les seuls êtres que Moïse mentionne, vivant dans l'eau ou dans l'air (1).

Or, comme si Dieu avait voulu le montrer plus clairement, ces animaux ont des proportions grandioses, colossales, prodigieuses, stupéfiantes. Voici, gisant dans les mêmes terrains, à côté de grands volatiles et de puissants échassiers, voici de gigantesques tortues marines, d'énormes salamandres, des monstres de la famille des grenouilles de mer. Voici l'*Ichthyosaure*, un horrible lézard aquatique de dix à douze mètres de longueur, ayant les vertèbres du poisson, les pieds de la baleine, le museau du crocodile, et une effroyable machoire garnie de cent quatre-vingt fortes dents qui devaient broyer comme une noix la dure carapace des tortues. Voici le *Phésiosaure*, un étrange animal non moins gros que l'*Ichthyosaure*, ayant un cou élancé démesurément long, nageant comme le cygne et faisant comme lui le plongeon dans les abîmes étonnés. Voici le *Ptérodactyle*, un dragon volant, muni de griffes crochues comme le tigre, ailées comme la chauve-

(1) LEGENDRE, *La Foi pour tous*, p. 22-23. — N. BOUBÉE, *Manuel de Géologie*, p. 61. — Voir la note 1, à la fin de cette conférence.

coume la rato-penado, em'un long mourre croucoudilen (1).

Fau dire pamens que la vido animalo debutè, coume la vido vegetalò, pèr d'èstre inferior, d'uno ourganisacioun simplò, elementari, e principalamen pèr de bestiari marin. Èro li zououfito, animau peissounen retrasent à la planto, que bruiavon en poulipe, en espoungo, en coucoubre, en estello-demar; èro li moulusque, emé si famiho mouligasso de sùpi, d'ùstri, de muscle, de vióulet; èro li croustaciéu, raço arpudo e cueirassado ounte brassejavon à boudre favouio, chambre, langousto e ligoubbau. Mai pièi la vido sèmblo desbounda subran. Em'acò d'animau d'uno estampaduro mai coumplicado, li vertebra, fan soun aparicioun : soun representa pèr aquélis aucèu gigant, e subre-tout pèr aquélis espèci de peissounas que vène de vous dire, bestiari estrange revertant lou lesert. S'endevèn meme uno epoco, apelado pèr li geoulogue l'age di reptile, ounte lis èstre rebalaire, li grand cetaciéu sèmblon doumina sus tout lou

(1) CUVIER, *Histoire des ossements fossiles*, t. v. — MILNE EDWARDS, *Zoologie*, p. 407-409. — BUCKLAND, *Géologie*, t. 1, p. 196. — FIGUIER, *La Terre avant le Déluge*, p. 140-56, 178 et *passim*.

souris, ayant un long museau dans le genre du crocodile(1).

Il faut dire pourtant que la vie animale débuta, comme la vie végétale, par des êtres inférieurs, d'une organisation simple, élémentaire, et surtout par des animaux marins. C'étaient les zoophytes, êtres voisins du poisson et de la plante, avec leur efflorescence de polypes, d'éponges, d'holoturies et d'astéries ; c'étaient les mollusques avec leurs familles charnues de sèches, d'huitres, de moules et d'ascidies ; c'étaient les crustacés, race munie de bras et de cuirasses, au sein de laquelle s'agitaient en foule crabes, écrevisses, langoustes et homards. Mais ensuite la vie semble déborder soudain. Et voici que des animaux d'une organisation plus compliquée, les vertébrés, font leur apparition : ils sont représentés par ces oiseaux géants et surtout par ces espèces de poissons énormes dont je viens de vous parler, bêtes étranges ressemblant au lézard. Il se rencontre même une époque, appelée par les géologues l'âge des reptiles, durant laquelle les êtres rampants, les grands cétacés semblent domi-

(1) CUVIER, *Histoire des ossements fossiles*, t. v. — MILNE EDWARDS, *Zoologie*, p. 407-409. — BUCKLAND, *Géologie*, t. 1, p. 196. — FIGUIER, *La Terre avant le Déluge*, p. 140-56, 178 et passim.

globe terrèstre (1). E remarças que Mouïse sèmblo ensista sus aquelo idèio. « Diéu, dis, creè li grand pèis. » Tout lou restant es endica simplamen d'un tra de plumo : « tóuti li bestiàri vivènt e bouleguiéu que lis aigo avien proudu, emé tout ço que voulastrejo sus la terro. »

Pamens l'ouro venguè que tóuti lis espèci nascudo dis aigo expandiguèron sa vido, si formo, si coulour, soun gentun, souto la capo dóu cèu. Diéu avié parla ; e lis aigo, óubeïs-sènto, coungreièron à cha milo de bestiàri vivènt e bouleguiéu. Es brèvo la paraulo de Diéu, fai óusserva S. Jan Bouco d'Or, es uno, mai li meno d'èstre soun diverso e variado (2). An pouscu, se voulès, naisse à-de-rèng, tout plan-plan ; mai à-n-un moumen douna, vès-lèi, soun tóuti aqui, souto lis uei de soun Creatour. Em'acò tóuti li pèis, desempièi la baleno e lou requin fin-qu'au siéuclet, fin-qu'à l'espigno-bè, — tout ço que viéu e boulego dins l'aigo, l'escarpo, la daurado, l'anguielo, l'alausò, la rascasso, lou sarg, la dourmihousò, la clavelado, lou roucau, — touto la peissaio,

(1) J. A. PETIT, *La sainte Bible avec commentaire*, t. 1, p. 46-47. — MOIGNO, *Les Splendeurs de la Foi*, t. II, p. 319. — CUVIER, *Discours sur les révolutions du globe*, p. 305. — E. MARGOLLÉ, *Les Phénomènes de la mer*, p. 43. — FIGUIER, *loc. cit.*

(2) In Cap. I Genes. homil. VII.

ner sur tout le globe terrestre (1). Remarquez que Moïse semble insister sur cette idée : « Dieu, dit-il, créa les grands poissons. » Tout le reste est indiqué d'un simple trait de plume : « tous les animaux ayant vie et mouvement que les eaux avaient produit et tout ce qui vole sur la terre. »

L'heure vint pourtant où toutes les espèces sorties des eaux déployèrent leur vie, leurs formes, leurs couleurs, leur beauté sous la voûte des cieux. Dieu avait parlé ; et les eaux, obéissantes, enfantèrent par milliers des êtres ayant la vie et le mouvement. « La parole de Dieu est brève, remarque S. Jean Chrysostome, elle est une, mais les espèces d'êtres sont diverses et variées (2). » Elles ont pu, si bon vous semble, naître successivement et avec lenteur ; mais à un moment donné, les voici ! elles sont toutes en présence et sous les yeux de leur Créateur. Et tous les poissons, depuis la baleine et le requin jusqu'à l'athérine et l'épinoche, — tout ce qui vit et se meut dans l'eau, la carpe, la dorade, l'anguille, l'alose, le crapaud de mer, le sarge, la torpille, la

(1) J. A. PETIT, *La sainte Bible avec commentaire*, t. 1, p. 46-47. — MOIGNO, *Les Splendeurs de la Foi*, t. II, p. 319. — CUVIER, *Discours sur les révolutions du globe*, p. 305. — E. MARGOLLÉ, *Les Phénomènes de la mer*, p. 43. — FIGUIER, *loc. cit.* — Voir la note 2, à la fin de cette conférence.

(2) *In cap.*, 1 *Genes. homil.*, VII.

póupre, oursin, gòbi, rouget, troucho, auriòu, sarran e fielassoun, nadon, arpatejon, fuson, souton, boumbisson dins la mar, dins li flùvi, dins li lau. Enterin, tóuti lis aucèu, desempièi l'aiglo e lou becaru, fin-qu'au cici tant mistoulin, — touto l'aucelaio eiguèstro, lou galejoun, lou fumet, la fôuco, l'arnié, la galinastro, lou gabian, — touto l'auceliho cantarello, la calandro, lou sarraïé, la cardelino, lou roussignòu, la tourtouro, lou rigau, — tout ce que volo sus la terro, cigalo, tavan, mouissalo, abiho, parpaïoun, aletejon dins l'èr, revoulunon dins li rai dóu soulèu, van e vènon de flour en flour, vounvounejon, piéuton, quilon, canton, gemisson, cascadelejon, roussignoulejon de-long di riéu, sus li roumias, dins li mountagno, au founs di bos.

Oh ! Fraire e Sorre, i'a de que toumba, pas vrai, en amiracioun davans lou Bon Diéu, en vesènt tant e tant d'espèci de pèis e d'aucèu. Pèr n'en dire lis innoumbràbli varieta n'en vendrias pas mai à bout, nous óusservo S. Basile, que se voulias coumta lis erso de la mar o n'en mesura lis aigo dins lou clot de

raie bouclée, le labre, — toute la multitude, poulpes, oursins, goujons, rougets, truites, maquereaux, holocentres et myres, de nager, d'agiter leurs tentacules, et de glisser, et de plonger, et de bondir dans la mer, dans les fleuves, dans les lacs. En même temps, tous les oiseaux, depuis l'aigle et le flamand jusqu'au pitpit si fluet, — tous les volatiles aquatiques, le héron, la mouette, la macreuse, l'alcyon, la poulette, le goëland, — tous les chanteurs ailés, l'alouette, la mésange, le chardonneret, le rossignol, la tourterelle, le rouge-gorge, — tout ce qui vole sur la terre, cigales, bourdons, moustiques, abeilles, papillons, battent de l'aile dans les airs, tourbillonnent dans les rayons du soleil, vont et viennent de fleurs en fleurs, bourdonnent, pépient, crient, chantent, gémissent, gazouillent, rossignent le long des ruisseaux, sur les buissons, dans les montagnes au fond des bois.

Oh ! Frères et Sœurs, n'y a-t-il pas de quoi tomber ravi d'admiration devant Dieu, à la vue de cette multitude d'espèces de poissons et d'oiseaux. Si vous vouliez en dire les innombrables variétés, vous n'en viendriez pas plus à bout, remarque S. Basile, que de compter les flots de la mer ou d'en mesurer

la man (1). Mai dequé dirias dounc, s'avian lou tèms d'estudia en detai aquélis èstre pichounet, infinidamen pichounet, que vivon dins l'aigo e dins l'èr ? En aquéu jour cinquen, faguèron, éli tambèn, soun espelido. La Genèsi dis : « tóuti li bestiàri vivènt e bouleguieu, tout ço que voulastrejo. » En efèt, li bestiouletto que vous dise tènnon, lis uno de la naturo dóu pèis, lisautro d'aquelo de l'aucèu ; li proumiero nadon, li segoundo volon.

Prenès uno gouto d'aigo, e'mé lou microuscòpi espinchas. O meraviho ! es un oucean que se ié mòu touto uno ribambello d'animalet. N'en vesès de tóuti li biais. E soun pichounet, pichounet, talamen pichounet qu'aquelo gouto n'en countèn jusquo sèt à vue milo ; talamen pichounet, vous tourne à dire, que de milioun tendrien eisa dins la paumo de la man, e de milo passarien tóuti en front pèr lou trau d'uno agüio. Es la memo causo dins l'atmosphèro : prenès uno moulecule d'èr, un d'aquéli grun de pússo tèuno, fino, lóugeireto, que farandoulejon en un rai de soulèu, e ié veirés que-noun-sai de creatureto microuscoupico, que contro éli un mouissau es un gigant espetaclous.

(1) *Op. cit.*, *homil.*, VII.

les eaux dans le creux de votre main (1). Mais que diriez-vous donc, si nous avions le temps d'étudier en détail ces êtres minuscules, ces infiniment petits qui vivent dans l'eau et dans l'air ? Au cinquième jour, ils firent, eux aussi, leur apparition. La Genèse dit : « tous les êtres ayant vie et mouvement, tous les volatiles. » En effet, les petits animaux dont je parle tiennent, les uns de la nature du poisson, les autres de celle de l'oiseau ; les premiers nagent, les seconds volent.

Prenez une goutte d'eau et observez-la au microscope. O merveille ! c'est un océan au sein duquel s'agite une multitude d'animalcules. Vous en voyez de toutes les formes. Et ils sont petits, petits, tellement petits que cette goutte en contient jusqu'à sept à huit mille ; tellement petits, je vous le répète, que des millions tiendraient aisément dans le creux de la main, et des milliers passeraient tous de front par le trou d'une aiguille. Il en est de même dans l'atmosphère : prenez une molécule d'air, un de ces grains de poussière ténue, fine, légère qui exécutent leurs rondes en un rayon de soleil, et vous y verrez un nombre incalculable de ces petites créatures microscopiques, auprès desquelles un mous-

(1) *Op. cit. homil. vii.*

Pichouneto que pichouneto, a tout ce que ié fau aquelo animandiho : a d'uei pèr ié vèire e de pòmoun pèr alena, a de nèt pèr si mouvemen, a de veno pèr la circulacioun dóu sang (1). E, se vous plais, tout acò 's agensa dins la perfecioun. Lou divin Oubrié, de sa man vigourouso e delicato, a 'stampa coume se dèu tóuti si creaturo. A ges de peno dins li mai grando, dis S. Ambròsi, ni de fasti dins li mai pichouneto ; *non laborat in maximis Deus, non fastidit in minimis* (2).

Mai anan vèire acò miés en detai, dins nosto segoundo partido, en estudiant l'estampaduro dóu pèis e de l'aucelun.

II

DIÉU, dins sa sagesso, proupourciouno sèmpe lis èstre au mitan ounte vivon emai à la vido que menon. Eisaminas li pèis

(1) PIOGER, Dieu dans ses œuvres : *Le Monde des infiniment petits*, p. 43, 46, 47. — DE SAINT-ELLIER, *L'Ordre du Monde physique*, p. 205-210. — MILNE EDWARDS, *op. cit.* p. 256.

(2) *Op. cit.* lib. v, cap. II.

tique est un énorme géant. Malgré leur extrême petitesse, ces êtres animés sont pourvus de tout ce qui leur est nécessaire : ils ont des yeux pour la vue, des poumons pour la respiration, des nerfs pour le mouvement, des veines pour la circulation du sang (1). Et tous ces organes, s'il vous plaît, sont d'une structure parfaite. Le divin Ouvrier, de sa main vigoureuse et délicate, a convenablement façonné chacune de ses créatures. Il ne se fatigue point dans les plus grandes, dit S. Ambroise, ne se rebute point dans les plus petites ; *non laborat in maximis Deus, non fastidit in minimis* (2).

Mais nous allons voir cette question plus en détail dans notre seconde partie, en étudiant la structure des poissons et des oiseaux.

II

DIEU, dans sa sagesse proportionne toujours les êtres au milieu dans lequel ils vivent et au genre de vie qu'ils mènent. Examinez

(1) PROGER, Dieu dans ses œuvres : *Le monde des infiniment petits*, p. 43, 46, 47. — DE SAINT-ELLIER, *L'Ordre du Monde physique*, p. 205-210. — MILNE EDWARDS, *op. cit.* p. 256.

(2) *Op. cit.* lib. v, cap. II.

e lis aucèu, e veirés coume soun estampaduro s'endevènà ravi d'abord emé lou mitan ounte vivon.

Li proumié vivon dins l'aigo, li segound vivon dins l'èr. Or, dins aquélis elemen difèrènt, an besoun, tant lis un que lis autre, de respira e de ié vèire.

Pèr la respiracioun, Diéu lis a prouvesi d'uno eisino especialo. I pèis, en guiso de pòmoun, i'a douna de gaugno. D'abitudò, aquéli gaugno se capiton di dous coustat de la tèsto. En deforo, fan l'efèt de curbecèu, de pichòti porto, de soupapo que se duerbon e se sarron à voulounta. En dedins, souto li curbecèu, vesès uno teletò fino que se despartis en nervuro, e que se plego e se desplego coume un ventau. En dessouto de la teletò, avès l'aparèi proupramen di de la respiracioun, dins uno chambreto que coumunicò emé la bouco. Alucas-lèi bèn aquéli gaugno : se coumpauson de lamo primeletò agensado coume li barbo d'uno plumo, travessado en tóuti li biais de fin ramelet, de veneto, ounte lou sang dóu cor vanego, ounte se renouvellò e se reviscoulo (1).

(1) Pèr touto aquelo questioun, vèire MILNE EDWARDS e DE SAINT-ELLIER, *op. cit.* — PIZZETA, *Les secrets de la plage*.

les poissons et les oiseaux et vous verrez combien leur structure se trouve admirablement combinée d'abord pour le milieu dans lequel ils vivent.

Les premiers vivent dans l'eau et les seconds dans l'air. Or, dans ces divers éléments, ils ont besoin, les uns et les autres, de respirer et d'y voir.

Pour la respiration, Dieu les a pourvus d'un appareil spécial. Il a donné aux poissons des branchies, en guise de poumons. Ordinairement ces branchies sont situées des deux côtés de la tête. A l'extérieur, elles ressemblent à des couvercles, à de petites portes, à des soupapes qui s'ouvrent et se ferment à volonté. A l'intérieur, sous les opercules, vous voyez une fine membrane qui se divise en nervures, et qui se plie, se déplie comme un éventail. Sous la membrane, se trouve l'appareil proprement dit de la respiration, dans une cellule qui communique avec la bouche. Examinez-bien ces branchies : elles se composent de lamelles minces, disposées comme les barbes d'une plume, traversées en tous sens par de petits rameaux, des artérioles, dans lesquelles le sang du cœur circule, se renouvelle et se vivifie (1).

(1) Pour toute cette question, voir MILNE EDWARDS et DE SAINT-ELLIER, *op. cit.* — PIZZETA, *Les secrets de la plage*.

Quand óusservas lou pèis, lou vesès durbi, quouro aro, quouro pièi, la bouco e li gaugno. Efetivamen, pèr pousqué prene alen, aquéu bestiàri avalo l'aigo pèr la bouco, n'en poumpo l'èr umide que bagno li noumbrous ramelet de la chambreto, em'acò pièi la rejito pèr li curbecèu o li porto di gaugno. Vesès coume acò's à souvèt pèr que respire? Ço que l'èr es pèr nautre, dis S. Ambròsi, l'aigo l'es pèr lou pèis (1). Foro d'aquel elemen, li lamo e peréu li ramelet se frounsisson, se colon lis un is autre, laisson plus passa'n péu d'èr, lou sang s'arrèsto de vanega, e lou pauret mor, pecairel d'estoufamen. Tal es, Fraire e Sorre, lou mecanisme de la respiracioun peissounenco.

La respiracioun dis aucèu es amirablo encaro mai. Li naturalisto nous dison qu'es doublo. Veici perqué. Saubrés que si pòumoun an forço d'espandimen e coumunion emé de cavita que van dins tout lou cors; n'en trovon, vous dirai, jusquo dins lis os, qu'en plaço d'èstre plen de mesoulo, coume li nostre, soun vueje e caunu. D'aquéu biais, l'èr penètro pertout dins tóuti li mèmbe de l'aucelun, mai encaro que dins lou cors dóu

(1) *Op. cit.* lib. x, cap. iv.

Lorsque vous observez le poisson, vous le voyez ouvrir alternativement la bouche et les branchies. En effet, pour pouvoir respirer, cet animal avale l'eau par la bouche, il en exprime l'air humide qui vient baigner les nombreux rameaux de la chambrette ; il la rejette ensuite par les opercules ou portes des branchies. Voyez-vous comme tout est bien disposé pour qu'il respire ? Ce que l'air est pour nous, dit S. Ambroise, l'eau l'est au poisson (1). Hors de cet élément, les lamelles et les rameaux se plissent, ils se collent les uns aux autres, ils ne laissent plus passer un souffle d'air, le sang s'arrête et l'infortuné périt asphyxié. Tel est, Frères et Sœurs, le mécanisme de la respiration chez ces animaux.

La respiration des oiseaux est encore plus admirable. Les naturalistes nous disent qu'elle est double. Voici pourquoi. Leurs poumons, sachez-le, ont un grand développement et communiquent avec des cavités répandues dans tout le corps ; on en trouve jusque dans les os qui, au lieu d'être remplis de moëlle, comme les nôtres, sont vides et creux. De cette sorte, l'air pénètre en tous sens dans les membres de l'oiseau avec plus d'abondance

(1) *Op. cit.* lib. v, cap. iv.

pèis e mai rapidamen. Acò vous esplico sa calour, sa voïo, soun estrambord, sa gaieta sènso pariero.

Mai aqui, bònis amo, n'avès qu'un coustat de la questioun. Li pèis e lis aucèu n'oun soulamen an besoun de respira, fau tambèn que ié vegon, e de liuen. Diéu, dins sa bounta, lis a prouvesi coume se dèu.

D'abord li pèis. En un mitan espés coume l'aigo, s'avien la visto courto, pourrien gaire, aquésti, bousca sa nourrituro o toumbarien eisa souto la dènt de sis enemî; pièi, en estènt que nadon, la majo part, emé vitesso, riscarien de s'entre-tuerta o de s'embrega contro quauque roucas, o bèn ié sarié forço fourçado d'ana mai plan e'mé sai pas quant de precaucioun. Bèn vai que dins éli lou sèn de la visto es lou mai perfèt. Lou Divin Oculisto i'a douna d'uei fa dins l'amiracioun: lou cristalin es forço rebatènt e, redoun coume es, councèntro dins la vediho li rai de la lumiero. Acò fai que, ié vesènt de liuen, fiscon sus sa predo proumte coume uno flècho o fuson coume l'uiau davans sis enemî.

La visto dis aucèu noun es inferiouro — se n'en manco — à-n-aquelo di pèis. Es meme,

et de rapidité que dans le corps du poisson. C'est ce qui vous explique leur chaleur, leur entrain, leur élan et leur gaieté sans pareille.

Vous n'avez là, mes bien chers Frères, qu'un côté de la question. Les poissons et les oiseaux ont besoin non seulement de respirer, mais encore d'y voir, et de loin. Dieu, dans sa bonté, les a convenablement doués.

D'abord les poissons. En un milieu dense, tel que l'eau, ceux-ci ne pourraient guère facilement chercher leur nourriture, s'ils étaient courts de vue, ou bien ils s'exposeraient à tomber sous la dent de leurs ennemis; puis vu la vitesse avec laquelle ils nagent, pour la plupart, ils risqueraient de s'entrechoquer ou de se briser contre quelque récif, ou encore seraient-ils forcés d'aller plus lentement et avec des précautions infinies. Mais heureusement que chez eux le sens de la vue est le plus parfait. Le divin Oculiste leur a donné des yeux admirablement construits: le cristallin est très-réfringent et, vu sa forme sphérique, il concentre dans la rétine les rayons lumineux. D'où il suit qu'y voyant de loin, ils se précipitent sur leur proie, rapides comme une flèche, ou fuient comme l'éclair devant leurs ennemis.

La vue des oiseaux n'est pas inférieure assurément à celle des poissons. Elle est

vous dirai, vivo, penetranto d'uno maniero estraourdinàri, gràci à la doublo parpello de sis uei que se gounflo o s'aplatis, se tapo o se destapo, s'estrechis o s'alargis, e ié douno à l'istant tóuti li formo necessàri pèr ié vèire à de gràndi distànci. Ansin, à de kiloumètre liuen, lou chauchopoulo vèi lou lesert o lou gârri que vai aganta; de la cimo di téulisso, lou passeroun recounèis la graniho qu'es au sòu. E la clusso, tenès, escoutas-la coume sono si pichot pouletoun, coume lis escound souto sis alo en gemissènt, en alucant inquieto peramount dins l'èr ! Vous-autre, avès bello à regarda peramount, vesès rèn de rèn; mai elo a vist pouncheja quaucarèn de negre : es uno tartarasso, es uno rùssi, es un ratié que passo...

E vaqui coume Diéu es amirable dins sis obro ! Vaqui coume proupourciouno la creacioun dis èstre au mitan ounte vivon. Pèis e aucèu respiron, ié veson, lis un dins l'aigo, lis autre dins l'èr.

Mai remarcas e benesissès encaro mai la bounta de Diéu : ié douno la formo aproupriado noun soulamen au mitan ounte vivon, mai encaro à la vido que menon.

Li pèis, éli, soun de nadaire. Pèr pousqué coupa l'aigo, la travessa, se ié mòure dins

même, je puis dire, vive, pénétrante à un degré extraordinaire, grâce à la double paupière de leurs yeux qui se gonfle ou s'aplatit, se ferme ou se rouvre, se rétrécit ou se dilate, et lui donne à l'instant toutes les formes voulues pour y voir à de grandes distances. Ainsi de plusieurs kilomètres, le milan voit le lézard ou le rat dont il va se saisir ; du haut destoits, le moineau reconnaît le grain qui est à terre. Et la poule, voyez-la, écoutez-la, comme elle appelle ses petits poussins, comme elle les cache sous ses ailes, interrogeant d'un regard inquiet les hauteurs de l'atmosphère. Vous avez beau, vous, lever les yeux au ciel, vous ne voyez absolument rien ; mais, elle a vu elle, un point noir : c'est un engoulevent, c'est une buse, c'est un épervier qui passe.

Et voilà comment Dieu est admirable en ses œuvres. Voilà comment il proportionne la création des êtres au milieu dans lequel ils vivent. Poissons et oiseaux respirent, ils y voient, les uns dans l'eau, les autres dans l'air.

Mais considérez et bénissez davantage la bonté de Dieu. Il leur donne une forme appropriée non seulement au milieu dans lequel ils vivent, mais encore à leur genre d'existence.

Les poissons mènent la vie de nageurs. Afin qu'ils puissent couper l'eau, la traverser,

tóuti li biais, lou Bon Diéu lis a douta d'uno estampaduro bèn en raport. Ousservas lou cors dóu pèis : es d'ourdinàri d'uno formo óuvalo e aloungado ; se devino aplati sus li coustat, finis en avans pèr uno tèsto moutudo ; sa pèu lisco e resquihouso es encuirassado d'escaumo, es enviscado de pertout d'un òli que ié sièr coume lou quitran i bastimen. Enfin de chasque coustat de soun cors, a d'alo estacado à la cadeno, que soun de bòn remò ; e sa co ié sièr de timoun : autant de causo que l'ajudon nada e que n'en fan uno espèci de navire vivènt. De-mai — regardas un pau l'endevenènço ! — pèr pousqué mounta au dessus de l'aigo o davala dins li founsour, la plus-part soun prouvesi d'uno boufigo pleno d'èr qu'es en coumunicacioun emé l'estouma. Lou pèis gounflo aquelo boufigo, coume vòu. Quouro la gounflo, éu vèn mai lóugié que l'aigo, e alor remounto à la cimo ; quouro la desgounflo, vèn mai lourd e alor davalo au founs, coume li batèu sout-marin e li tourpiho que fan à l'ouro d'uei.

Oh! mai lou poulit navire! Espinchas coume Diéu l'a bèn pinta. Vaqui la bavouso emé sa raubo d'un verd clarinèu mescla de jaune, picouta de brun. Vaqui lou boularot qu'es d'un brun óulivastre coupa de veto claro. Vès-eici

s'y mouvoir en tous sens, Dieu les a pourvus d'une organisation ad hoc. Examinez le corps du poisson : il est ordinairement d'une forme ovale et allongée ; il est aplati sur les côtés, il se termine en avant par une tête obtuse ; sa peau lisse et glissante est cuirassée d'écailles, enduite partout d'une huile qui lui est ce qu'est le goudron aux bâtiments. Enfin, de chaque côté de son corps, il a des nageoires, attachées à la colonne vertébrale, qui sont de bonnes rames ; et sa queue lui sert de gouvernail : tous ces détails lui facilitent la natation et en font une sorte de navire vivant. De plus — voyez l'harmonieuse organisation ! — pour monter à la surface de l'eau ou descendre dans les profondeurs, la plupart sont pourvus d'une vessie pleine d'air qui communique avec l'estomac. Le poisson dilate ou comprime cette vessie à volonté. S'il la dilate, il devient plus léger que l'eau, et il remonte au sommet ; s'il la comprime, il devient plus lourd et en ce cas il descend au fond, comme les bateaux sous-marins ou les torpilles que l'on construit aujourd'hui.

Oh ! mais, le joli navire ! Voyez comme Dieu a bien su le peindre. Voici la blennie avec sa robe d'un vert clair, varié de jaune et pointillé de brun. Voici le boulereau dont la couleur est d'un brun olivâtre, coupé de bandes

lou pèis-d'argènt, verdau en dessus, blanquinous en dessouto, em'uno bello bando argentino que ié coustejo li flanc : es aquelo broudarié argentado, retrasènt à-n-uno estolo, que i'a fa douna pèr li Prouvençau lou noum decapelan. Oh! quinto varieta de coulour! N'en vaqui que passon e qu'an d'estello sus l'esquino. Veici la molo que s'amago de rai : la prendrias pèr uno luno que dins l'aigo se miraio. E aquest, qu'es d'un rouge escarlatin: ié dison lou soulèu, porto dóumaci uno courouno de douge rai ! Vès, regardas fusa l'arendoulo, coume luis ! soun esquino es rouginello, sa tèsto viôuleto, sa co es d'un blu celèste, sis alo an lou verd de l'óulivo, soun semenado de taco redouno d'un blu safir ; enfin l'uei es d'un rouge coulour de sang. Es-ti poussible de vèire en un soulet èstre uno mescladisso tant bello de coulour e de lusour?... E aquélis arencado qu'au clar de luno s'avançon pèr troupo, sarrado, esquichado, à la cimo de l'aigo ! Dirias un tapis d'argènt tout abeluga de pèiro precieuse. De fes que i'a la mar es coulour de rouvi o de la: toutacò 's de miliasso d'animalet, d'aquélis infinidamen pichot que n'avèn parla i'a 'n moumen ; es de luseto microuscoupico , peissounet autant perfèt

claires. Voici l'argentine, verdâtre en dessus, blanche en dessous, avec une belle bande argentée le long des flancs : c'est cette broderie d'argent, ressemblant à une étoile, qui lui a fait donner par les Provençaux le nom de prêtre. Oh ! quelle variété de couleurs ! Voyez ces poissons qui passent avec des étoiles sur le dos. Voyez cette lune enveloppée de rayons : vous la prendriez en effet pour l'astre de la nuit qui se mire dans l'eau. Et celui-ci d'un rouge écarlate : il s'appelle le soleil et porte une couronne de douze rayons. Oh ! voyez glisser l'hirondelle de mer : quels brillants reflets ! Son dos est d'un beau rouge, sa tête est violette, sa queue d'un bleu céleste ; ses nageoires ont la teinte verte de l'olive, elles sont parsemées de taches rondes d'un bleu saphir ; enfin l'œil est d'un rouge de sang. Est-il possible de voir, en un seul être, un si beau mélange de couleurs et de reflets ? Et ces harengs qui s'avancent, au clair de lune, en bandes serrées, pressées, à fleur d'eau ! On dirait un tapis d'argent, tout étincelant de pierres précieuses. Parfois la mer offre des phosphorescences rouges ou laiteuses : ce sont là des myriades d'animalcules, de ces infiniment petits, dont je parlais tantôt ; ce sont des vers-luisants · microscop-

de formo que li baleno e li grand làmi (1). E n'es ansin de tóuti li pèis : gros e menu, an tout ço que i'es necite pèr viéure. Tambèn vès-lèi ! coume soun countènt ! De-longo en mouvemen, an ni repaus ni pauso ; boum-bisson, avançon, reculon, mounton, davalon, virouiejon, revoulunon ; e soun agileta, sa gaieta soun tant grando, qu'an passa en prouvèrbi, e se dis : lèst coume un pèis, gai coume un pèis.

Aro counsideras lis aucèu. Se li pèis soun de nadaire, éli soun pèr la plus-part de voulaire. Diéu i'a douna dins aquelo estiganço tout ço que falié. Sa man abilo lis a vesti de plumo qu'emé si barbo fino, soun duvet sedous, fan un abihage souldide e tout ensèn caud e lóugeiret, cubert d'un vernis que l'aigo noun lou pòu travessa ; es bèn ço que ié fau pèr vanega dins li plano de l'èr. Mai acò n'es rèn. Regardas-me aquélis alo : es de veritåbli remo que l'aucèu manejo em'uno souplesso, em'uno agillesso, em'uno vitesso meravihouso. Pèr que poscon eisadamen coupa l'èr e sousteni l'auceliho, aquélis alo soun longo,

(1) PIOGER, *op. cit.* chap. x, p. 125-28. — E. MARGOLLÉ, *Les Phénomènes de la mer*, chap. x, p. 141-46. PIZZETTA, *Les secrets de la plage*, p. 201-202.

piques, humbles poissons aussi parfaits de forme que les grands cétagés (1). Et il en est ainsi de tous les poissons : gros et petits, ils possèdent tout ce qui est nécessaire à leur genre de vie. Aussi voyez leur joie ! Sans cesse en mouvement, ils ne prennent aucun repos : ils bondissent, ils avancent, ils reculent, ils montent, ils descendent, ils se tournent en tous sens ; et leur agilité, leur gaieté sont si grandes qu'elles ont passé en proverbe : agile comme un poisson, gai comme un poisson.

Considérez maintenant les oiseaux. Si les poissons nagent, la plupart des oiseaux volent, et Dieu les a organisés en conséquence. Sa main habile les a vêtus de plumes dont les barbes fines, le duvet soyeux forment un habillement solide, à la fois chaud et léger, couvert d'un vernis qui le rend imperméable ; c'est bien ce qu'il leur faut pour se mouvoir dans les régions aériennes. Mais ce n'est là qu'un détail. Examinez ces ailes : ce sont de véritables rames que l'oiseau manie avec une souplesse, avec une agilité, avec une rapidité prodigieuses. Pour qu'elles puissent aisément fendre l'air et soutenir le volatile, ces ailes

(1) PIOGER, *op. cit.* chap. x, p. 125-28. — E. MARGOLLÉ, *Les Phénomènes de la mer*, ch. x, p. 141-46. — PIZZETTA, *Les Secrets de la plage*, p. 201-202. — Voir la note 3, à la fin de cette conférence.

largo, e pièi se trovon estacado soulidamen à dous parèu de ressort autant souple que vigourous. Enfin la post de l'estouma, que retrais à la quiho d'un veissèu, acabo l'estampaduro d'aquélis èstre tant gentiéu, tant galant (1). Ansin dins la formo dis aucèu, coume dins aquelo di pèis tout es agensa coume dèu èstre pèr lou gènre de vido que menon.

Mai amiras, Fraire e Sorre, emé quinte lùssi lou Bon Diéu lis a endimenchà. Veici passa lou ciéune e la couloumbo emé sa raubo blanco coume l'ile. Veici lou perdigau emé soun vièsti d'un rougefèr! Veici la francouletto emé soun mantèu rous, soun courset picouta de blanc, soun couleiret coulour de l'arange. Quinto diversita, quinto richesso de plumage dins l'arnié, lou canàri, lou puput, lou verdun, lou pimparrin! Vès aquéu becaru, coume es bèu emé sis alo roso! Vès aquelo cardelino, qu'es galantouno emé sis aletto negro e jauno e sa testeto rouginello! Quau depintara l'abihage dóu jaiet emé sis alo esmargaiado de bluïour nuançado à la belesso, emé soun capelut fa de plumeto negro, blanco, bluio? Quau pourra retraire lou riche coustume dóu feisan emé li lònghi plumo de sa co, emé

(1) Vèire S. AMBRÒSI, *op. cit.* lib. v, cap. xiv.

sont longues, larges, et se rattachent solidement à une double paire de ressorts aussi souples que vigoureux. Enfin le sternum, qui ressemble à la quille d'un navire, complète la structure de ces êtres gracieux et charmants (1). Ainsi dans la forme des oiseaux, comme dans celle des poissons tout est bien adapté à leur genre de vie.

Mais admirez, Frères et Sœurs, avec quel luxe Dieu les a parés. Voici le cygne et la colombe qui passent avec leur robe blanche comme le lys. Voici la perdrix avec son vêtement d'un rouge sombre ! Voici le francolin avec son manteau roux, son gilet pointillé de blanc, sa collerette orangée. Quelle diversité, quelle richesse de plumage dans le martin-pêcheur, le canari, la huppe, le verdier, la mésange bleue ! Voyez ce flamand, comme il est beau avec ses ailes roses ! Voyez ce chardonneret, qu'il est gracieux avec ses petites ailes noires et jaunes, et sa jolie tête rouge ! Qui décrira l'habillement du geai avec ses ailes émaillées de couleurs bleues admirablement nuancées, avec son aigrette composée de fines plumes noires, blanches et bleues ? Qui pourra

(1) Voir S. AMBROISE, *op. cit.* lib. v, cap. xiv.

soun penacho d'un verd daurin, emé li coulour vivo de soun coui e de soun esquino, que li dirias fa de pampaïeto d'or ?

Mai lou rèi dis aucèu pèr l'eleganço e la bèuta, vès-lou que passo ! Es lou pavoun. O pintre, esclapas vòsti pincèu ! jamai rendrés la finesso de sa formo ufanouso, ni lou lùssi de sa vestiduro princiero. Que de gràci dins aquéu diadèmo de tres plumo que sus sa tèsto diamantejo ! Quinto delicadesso dins aquéu coui plegadis e lóugeiret ! lou dirias fa d'uno estofo de sedo verde. De se vèire tant bèu, fernis di plumo e fai la rodo. Alucas aquéu ventau esbarlugant : tout ço que flatejo nòstis uei dins lou coulourun tènre e fres di pu bèlli flour, tout ço que lis esbrihaudo dins lou belugamen di pèiro preciouso, tout ço que lis espanto dins la cèrouso majesta de l'arc di sèt coulour, tout acò d'aqui, coume l'óusservo un naturalisto, l'avès reüni sus aquel aucèu sènso parié (1). E quènti coulour ! Soun mesclado, assourtido, nuançado, foududo em'un biais infini !... Ah ! princesso, barouno, gràndi damo, escoundès-vous lèu ! Diéu a vesti lou pavoun coume pas uno de

(1) BUFFON, *Œuvres complètes*, t. iv, p. 182.

dépeindre le riche costume du faisan avec les longues plumes de sa queue, avec son panache d'un vert doré, avec les couleurs vives de son cou et de son dos que l'on dirait formés de paillettes d'or ?

Mais le roi des oiseaux pour l'élégance et la beauté, le voici qui passe ! C'est le paon. O peintres, brisez vos pinceaux ! vous ne rendrez jamais la finesse de sa forme splendide, ni le luxe de sa toilette princière. Que de grâce dans ce diadème de trois plumes qui brille sur sa tête de reflets diamantins ! Quelle délicatesse dans ce cou souple et léger ! vous le diriez fait d'une étoffe de soie verte. En se voyant si beau, ses plumes frémissent et le voilà qui fait la roue. Observez cet éventail resplendissant : tout ce qui flatte nos yeux dans le coloris tendre et frais des plus belles fleurs, tout ce qui les éblouit dans les reflets pétillants des pierreries, tout ce qui les étonne dans l'éclat majestueux de l'arc-en-ciel, tout cela, remarque un naturaliste, vous l'avez réuni sur cet oiseau incomparable⁽¹⁾. Et quelles couleurs ! elles sont mélangées, assorties, nuancées, fondues avec un art infini !... Ah ! princesses, baronnes, grandes dames, cachez-vous vite. Dieu a vêtu le paon

(1) BUFFON, *Œuvres complètes*, t. IV, p. 182.

vous-autro. Avès de que faire tant li fièro ! Dequ'es vosto bèuta ? uno bèuta d'emprunt. Pèr vous faire bello, demandas i bèsti lou teissut de vòstis estofo ; es uno toro que vous douno la sedo, e prenès is aucèu de l'èr li plumo de touto coulour qu'arrougantejon sus vòsti capèu. Estrassas-vous, dentello e supèrbi teissut de la vanita femenino ! Dequé sias coumpara soulamen à l'alo de la cigalo, à l'alo dóu mouissau, à l'alo dóu parpaioun ? Vòsti broudarié me fan pieta, quand estúdie à travès la luneto dóu microuscòpi la tramo d'aquéli aletto incoumparablo.

Un jour, tenès, i'ousservère uno alo de mousco. Pode vous dire, osco seguro ! que me nequè. Aquelo alo èro uno sedo lusejanto, unogazo fino, uno dentello claro emé de raio, de dessin, de broudarié, coume degun n'en fara jamai. Poudès courre dins li magasin de nouvèuta, trovarés ges d'estofo autant finamen teissudo, autant richamen assourtido. Es que Diéu es artisto jusquo dins li minucio ! douno i pèis, is aucèu, à tout lou bestialun, noun soulamen l'ourganisacioun que i'es necito pèr soun gènre de vido, mai encaro l'eleganço e la bèuta. Tóuti li modo de Paris e de Marsiho auran jamai aquelo

comme aucune d'entre vous. Vous avez bien sujet de vous enorgueillir ! Qu'est-ce que votre beauté ? une beauté d'emprunt. Pour vous attifer, vous demandez aux bêtes le tissu de vos étoffes ; c'est une chenille qui vous donne la soie, et vous prenez aux oiseaux du ciel les plumes de toutes couleurs qui se dressent insolemment sur vos chapeaux. Déchirez-vous, dentelles et superbes tissus de la vanité féminine ! Qu'êtes-vous comparés seulement à l'aile de la cigale, à l'aile du moustique, à l'aile du papillon ? Vos broderies me font pitié, lorsque j'étudie à travers la lunette du microscope la trame de ces ailes incomparables.

Ecoutez. Un jour j'examinai avec cet instrument une aile de mouche. Certes, je puis vous assurer que je fus ébahi. Cette aile était une soie miroitante, une gaze fine, une dentelle claire ornée de raies, de dessins, de broderies, comme personne n'en fera jamais. Vous pouvez parcourir les magasins de nouveautés, vous ne trouverez aucune étoffe aussi finement tissée, aussi richement assortie. Dieu, voyez-vous, est artiste jusque dans les moindres détails ! il donne aux poissons, aux oiseaux, à toutes les espèces animales, non seulement l'organisation nécessaire à leur genre de vie, mais encore l'élégance et la beauté. Toutes

coupo signoulado, aquéu cop de cisèu irreproachable que remarcan dins la teletto de la mai enfimo creaturo. Ah ! se la divino man atrenco tant galantamen de pàuri bestiàri, dequé fara dounc pèr nous-àutri, Fraire e Sorre, quand sara l'ouro de nous endimencha pèr li noço dóu paradis ? Oh ! la bello raubo de glòri qu'auren amoundaut ! Anés pas crèire, dins acò, que la trouven touto facho, sènso que i'aguen mes la man. Eiçabas, lou Bon Diéu nous ajudo à la tèisse ; em'èu ié travaian de mita, en fasènt de bònis obro, en praticant d'ate de vertu.

O vous, nòbli damo e damisello dóu grand mounde, que vous pimpas emé tant de goust e de gàubi, pensas dounc à vosto amo, travaiaes à sa raubo de glòri, pèr parèisse coume se dèu au grand dimenche de l'eternita. Ensouvenès-vous n'en, chasco fes que vosto man alarganto vuejo l'óumorno dins lou sen de la pauriho, es uno aguiado de fiéu d'or que metès à-n-aquelo raubo. Chasco fes que luchas contro vòsti passioun, que fourmas un ate d'umileta, de douçour, de moudestio, de carita, es uno franjo de sedo o de pourpro que n'en adournas aquelo raubo ; es uno vióuleto, un ile, uno roso que d'en-tant-lèu ié fasès

les modes de Paris et de Marseille n'auront jamais cette coupe exquise, cet irréprochable coup de ciseau, que nous remarquons dans la toilette de la plus infime des créatures. Ah ! si la divine main pare si gracieusement de pauvres animaux, que fera-t-elle donc pour nous, Frères et Sœurs, quand viendra l'heure de nous endimancher pour les noces du paradis ? Oh ! quelle belle robe de gloire nous porterons, là-haut ! Ne croyez pas cependant que nous la trouvions toute faite, sans que nous y ayons mis la main. Ici-bas, Dieu nous aide à la tisser ; nous y travaillons de moitié avec lui, en faisant de bonnes œuvres, en pratiquant des actes de vertu.

O vous, nobles dames et demoiselles du grand monde qui vous attifez avec un goût et un art parfaits, pensez donc à votre âme, travaillez à sa robe de gloire, afin de paraître convenablement au grand dimanche de l'éternité. Qu'il vous en souviennne, chaque fois que votre main généreuse verse l'aumône dans le sein du pauvre, c'est une aiguillée de fil d'or que vous mettez à cette robe. Chaque fois que vous luttez contre vos passions, que vous pratiquez un acte d'humilité, de douceur, de modestie, de charité, c'est une frange de soie ou de pourpre dont vous ornez cette robe ; c'est une violette, un lys, une rose que

espeli. Chasco fes qu'emé resignacioun e courage soufrissès e plouras, voste plourun, vòsti soufrènço, acò's autant de perlo, de pampaïeto, de diamant que la fan trelusi. Oh ! pensés plus tant à la bèuta dóu cors e un pau mai à la bèuta de l'amo. Tóuti li fanfarlucho de la modo un jour auran passa pèr de bon, e vous restara plus ges d'àutris ournamen, plus ges d'àutri beloio que vòsti vertu.

III

ACABEN nosto counferènci, en disènt un mot dóu cant dis aucèu.

A la coumençanço dóu jour cinquen, fau l'avoua, emai la terro fuguèsse belasso e grando e majestouso, ié mancavo quaucarèn. Quand lou soulèu se levavo e quouro trecoulavo, degun pèr lou saluda. Souleto, l'aureto dóu matin o dóu vèspre, quouro gaïo, quouro doulentino, viólounejavu si moutet dins la ramo di fourèst soulitàri; soulet li riéu cascaïavon entre si ribo tepouso, e li flùvi bramavon sa languitudo emé l'acoumpagna-

vous y faites aussitôt épanouir. Chaque fois qu'avec résignation et courage vous souffrez et vous pleurez, vos larmes, vos souffrances sont autant de perles sur cette robe, autant de paillettes d'or et de diamants qui la font resplendir. Oh ! pensez moins à la beauté du corps et un peu plus à la beauté de l'âme. Un jour, les colifichets de la mode auront passé tout-à-fait, et il ne vous restera plus d'autres ornements, d'autres parures que vos vertus.

III

TERMINONS notre conférence par un mot sur le chant des oiseaux.

Au commencement du cinquième jour, avouons-le, malgré sa beauté, sa grandeur, sa majesté, quelque chose manquait à la terre. Lorsque le soleil se levait et lorsqu'il disparaissait à l'horizon, personne pour le saluer. Seule, la brise du matin ou du soir, tantôt gaie, tantôt dolente, fredonnait ses motets dans le feuillage des forêts solitaires ; seuls les ruisseaux babillaient dans leurs bords couverts de gazon, et les fleuves faisaient

men grèu e sourd de la mar fèro. Ges de creaturo vivènto que venguèsse canta sa joio o ploura sa doulour, pas soulamen uno bouscarleto que bresihèsse dins li roumese, uno sautarello que crenihèsse dins lou baucas, uno abiho, un mousquihoun que vounvounèsson dins li flour gounflo de mèu e de parfum. Èro un inmènse amiradou de terro, de verduro e d'aigo, un espetaclas de soulitudo d'uno bèuta estranjo à vous desparaula.

Mai lis energìo estremado pèr Diéu dins la terro, dins l'aigo, dins l'èr, e amagestrado pèr soun divin Esperit, alestissien deja e pau à cha pau amaduravon lis espèci aucelino, peissounenco e bestialenco. Bessai aurian pouscu dire qu'avans l'aubo d'aquéu jour, lou couquihun, la mouluscaio, quàuqui peissounet, quàuqui voulatiho avien inagura lou règne animau. La sciènci l'afourtis sènso bescountour e l'on pòu respondre, après tout, que noun es contràri au raconte de la Genèsi. « Diéu creè, elo nous dis, tóuti li bestiàri vivènt e bouleguiéu *que lis aigo avien proudu.* » Espressioun remarcablo ounte poudèn vèire que la narracioun mousaïco

entendre leurs mélancoliques mugissements, que la sauvage mer accompagnait de sa voix grave et sourde. Aucune créature vivante qui vînt chanter sa joie ou pleurer sa douleur, pas même une petite fauvette qui gazouillât dans les buissons, une sauterelle qui fît vibrer sa note stridente au sein des hautes herbes, une abeille, un moucheron qui bourdonnassent dans les fleurs débordantes de miel et de parfum. C'était un immense panorama de terre, de verdure et d'eau, une solitude d'un aspect grandiose, d'une beauté étrange à vous rendre interdits.

Mais les énergies renfermées par Dieu dans la terre, dans l'eau, dans l'air, et activées par son divin Esprit, ébauchaient déjà et amenaient graduellement à maturité les espèces d'oiseaux, de poissons et d'animaux. Peut-être aurions-nous pu dire qu'avant l'aurore de ce jour, la famille des coquillages et des mollusques, quelques menus poissons, quelques volatiles avaient inauguré le règne animal. La science l'affirme sans détour et l'on peut répondre, en somme, que cette opinion n'est point contraire au récit de la Genèse. « Dieu créa, nous dit-elle, tous les êtres ayant vie et mouvement *que les eaux avaient produits*. » Expression remarquable dans laquelle on peut voir la concordance de la narration mosaïque, du

s'endevèn, dóu mens dins li gràndi ligno, emé li dire de la sciènci (1).

Que que n'en siegue, à l'ouero vougudo pèr Diéu, tout lou voulatun, meno pèr meno, apareiguè sus la fàci de la terro. Em'acò, dins l'espessour di gràndi fourèst vierge, sus li planto clafido de flour, sus lis aubre fruchau lusènt de jouinesso e de gaiardige, de-long di riéu e di palun, au toumbant di cascado, en ribo de la mar, veici qu'un bèu jour restoun-tiguè aquelo gaio cantadisso, que vous n'ai di un mot, cantadisso melicouso qu'empliguè de douçour touto la creacioun e s'enaurè, vibranto coume uno acioun de gràci, jusqu'au Paire celèste. Èro li proumié cantaire que pareissien sus la terro. D'ausi soun canta poulidet, lou Paire se rejouïguè mai-que-mai; « veguè, nous dis Mouïse, qu'acò 'ro bon. » Dóumaci li bràvis aucelet emé si piéu-piéu, emé si quilet, emé si plagnun, emé tóuti si fin bresihage e tóuti si meloudïo variado, soun coume un resson de soun Verbe, font de touto paraulo, de touto voues, de touto armounïo. Meme touto bestiolo cantarello represento

(1) PETIT, *op. cit.* p. 46-47. — BOUGAUD, *op. cit.*, 2^{me} part. chap. III, n° V, p. 185. — FIGUIER, *op. cit.* p. 52 e seguènto. — MARGOLLÉ, BROTHIER, *op. cit. passim.* — Vèire S. AGUSTIN, sus li divers sèns de l'Escrituro, *Confessionum libri tredecim*, lib. XII, cap. xxxi.

moins dans les grandes lignes, avec les données de la science (1).

Quoiqu'il en soit, à l'heure voulue par Dieu, toutes les espèces de volatiles apparurent sur la face du globe. Et, dans l'épaisseur des grandes forêts vierges, sur les plantes couvertes de fleurs, sur les arbres fruitiers luxuriants de jeunesse et de vie, le long des ruisseaux et des marais, au bord des cascades, sur les rivages de la mer, voici qu'un jour retentit ce joyeux concert, dont je vous ai dit un mot, concert dont la suave mélodie emplît de douceur toute la création et s'éleva, vibrante comme une action de grâces, jusqu'au Père céleste. C'étaient les premiers chanteurs qui paraissaient sur la terre. Le Père entendit leur gracieux cantique, et grande fut sa joie ; « il vit, nous dit Moïse, que cela était bon. » C'est que les gentils oisillons avec leurs petits cris, leurs notes aiguës, leurs gémissements, et tous leurs fins gazouillements et toutes leurs mélodies variées, sont comme un écho de son Verbe, source de toute parole, de toute voix, de toute harmonie. Même tout être chantant représente le Verbe beaucoup

(1) PETIT, *op. cit.*, p. 46-47. — BOUGAUD, *op. cit.*, 2^{me} part. ch. III, n° v, p. 185. — FIGUIER, *op. cit.*, p. 52 et suivantes. — MARGOLLÉ, BROTHIER, *op. cit.*, *passim*. — Voir la note 4, à la fin de cette conférence.

lou Verbe forço miés que lou bestiari mut. Vaqui perqué, d'après l'idèio ouriginalo de S. Cerile, lou divin Paire afeciouno lis aucèu cantaire, e sus tóuti lis autre ié douno la preferènci (1).

Oh! Fraire e Sorre, sian bèn nous-autre, coume noste Paire d'eilamont, e lou trouvan poulit, e nous agrado mai-que-mai lou cant de l'auceliho. Ausès la cardelino : coume soun bresihage es dous, finet, delicat ! E la bouscarlo, e la dindouletto, e lou quinsoun e lou chichibu : vous brodon d'aquéli redoulet galoi, vous trason d'aquéli noto sutilo, d'aquéli quilet tendre, amoureux, ounte sentès ferni uno amo..... L'ausès, la calandro, quand s'enauro dins l'èr, à l'aubo dóu jour ? Oh ! coume es clarinello sa musiqueto ! es un cascai de perlo armouniouso qu'elo jito d'amoundaut à la rapiho. Noun es desagradiéu nimai, coume dis S. Ambròsi, lou vounvoun de l'abiho, e tambèn lou sègo-sègo de la cigalo, quouro fai brusi si mirau dins lis óuliveiredo, à l'ardiero di ribas (2).

Mai que dire dóu roussignòu ? Aquéu es bèn lou rèi di cantaire. La cansoun de

(1) PATROL. GR. t. x, *Homil. Pasch.* xvii, p. 770.

(2) *Op. cit.* lib. v, cap. xxii,

mieux que l'être muet. Voilà pourquoi, d'après la pensée originale de S. Cyrille, Dieu le Père aime avec tendresse les oiseaux qui chantent, il les préfère même à tous les autres (1).

Oh ! Frères et Sœurs, nous éprouvons bien les mêmes sentiments que notre Père des cieux : le chant des petits oiseaux nous paraît plein de grâce et de charme. Ecoutez le chardonneret : comme son gazouillis est doux, léger, délicat ! Et la fauvette, et l'hirondelle, et le pinson, et l'ortolan : ils brodent de ces joyeuses roulades, ils lancent de ces notes subtiles, de ces cris tendres, amoureux, dans lesquels vous sentez vibrer une âme..... Entendez-vous l'alouette, lorsqu'au point du jour elle s'élève dans les airs ? Oh ! quelle limpidité dans sa mélodie ! c'est un cliquetis de perles harmonieuses qu'elle jette du ciel à l'aventure. Le bourdonnement de l'abeille ne manque pas non plus de charme, suivant S. Ambroise, ni également la stridulation de la cigale, lorsqu'elle fait résonner ses chante-relles dans les champs d'oliviers, le long des coteaux brûlés par le soleil (2).

Mais que dire du rossignol ? Voilà bien le roi des chanteurs. La chanson de tous les oiseaux,

(1) PATROL. GR. t. x. *Homil. Pasch.* xvii, p. 770.

(2) *Op. cit.* lib. v, cap. xxii.

tóuti lis aucèu , d'après la pensado de Bufoun, noun es qu'un coublet de la siéuno (1). Ausès-lou. Dins l'esta-siau de la niue claro, cantarelejo plan, plan, plan ; es de piéu-piéu crentouset , de moutet souto voues , de flahutado lóugeireto, de cascai cristalin que desboundon en siéule melicous, e, pietadous, s'envan en mourimen. Zóu ! tout-d'un-cop se taiso... Sias aquí en uno que fasès escouto. Em'acò, zóu ! l'ausès que coumenço mai tout chinchérin. Sa vouluptouso voues vous gatiho l'ausido, vous intro dins lou lèu, vous regalo, vous chalo. Es un quaucarèn de suau, d'aeren, d'inmateriau, d'angeli, de divin. Lou vènt, sèmblo que s'arrèsto d'alena ; lis estello, dirias que fan pauso pèr ausi si roussignoulado encantarello. E zóu toujours ! Em'un biais naïve, innoucentoun, vès-lou que se descoun-solo, pecaire ! e souspiro d'amour. De soun gargaïoulet de velout te vous tiro de son esquist, te vous li fielo artistamen coume pas ges de musicaire ; es de sourd brusimen d'arquet, de cop de langueto sutiéu, de fugo meloudiouso, vibranto, apassiounado, d'uno douçour embriaganto, es un trignoulet argentin, es uno subito tambourinado, es de fusado d'armouniò qu'esclaton vivo, claro, belu-

(1) *Op. cit.* tom. IV. p. 515.

d'après la pensée de Buffon, n'est qu'un couplet de la sienne (1). Ecoutez-le. Dans le calme de la nuit claire, il prélude tout doucement : ce sont des notes timides, des motets à demi-voix, des sons légèrement flûtés, des gazouillements cristallins qui éclatent en cris de joie pleins d'harmonie et qui finissent en mourant, sur un ton plaintif. Soudain le voilà qui se tait... Vous restez là, ébahis, attentifs. Et soudain vous l'entendez recommencer tout doux. Sa voix voluptueuse vous chatouille agréablement l'oreille, elle vous pénètre jusqu'au cœur, elle vous délecte, elle vous ravit. Il y a en elle quelque chose de suave, d'aérien, d'immatériel, d'angélique, de divin. Le vent semble retenir son haleine, et les étoiles s'arrêtent, dirait-on, pour entendre ses ravissantes roulades. Et en avant toujours ! Le voilà l'intéressant oisillon qui se lamente et qui soupire d'amour avec des accents naïfs, pleins de candeur. De sa gorge veloutée il tire des sons exquis, il les file artistement mieux qu'aucun musicien ; ce sont de sourds frémissements d'archet, des coups de languette subtils, des fugues mélodieuses, vibrantes, passionnées, d'une enivrante douceur, c'est un carrillon aux sons argentins, ce sont des rou-

(1) *Op. cit.* tom. iv, p. 515.

guejanto d'estrambord. E roussignolo que roussignoularas ! vous mounto, vous davalò à la precipitado tóuti li gamo de l'amour, de la joio, de la doulour, vous fai vibra tóuti li sentimen que boulegon l'amo umano. Ah ! se lou Paire celèste afeciouno tant lis aucèu acantari, estènt que retrason soun Verbe, segur que dèu t'ama entre tóuti lis autre, o divin roussignòu !

Li Sant, Fraire e Sorre, coumprenien aquéu simboulisme de la naturo. Un Francés d'Assise, uno Eisabèu d'Oungriò, e touto aquelo foulo mistico de mounge e de couventialo de l'Age-Mejan se regalavon en coumpagno dis auceloun ; em' aquéli creaturo innoucènto, aprenien à miés counèisse, à miés ama lou Bon Diéu (1). Au siècle d'aro, sian enfanga talamen dins la matèri, talamen desavia pèr lou tarabast de la vido journadiero, que fasèn plus atencioun au cantadis d'aquéli gènti bestiouleto nimai i conclusioun mouralo que pourrian n'en tira pèr nosto santificacioun. Aquéu cantadis de-countùnio es pamens pèr nous-autre un grand ensignamen ; d'après la pensado de S. Maime

(1) Vèire MONTALEMBERT, *Les Moines d'Occident*, liv. VIII, chap. II. — *Les Petits Bollandistes*, 4 Octobre.

lements de tambourin inattendus, ce sont des fusées d'harmonie qui éclatent vives, claires, brillantes d'enthousiasme. Et, rossignolant à pleine voix, il monte, il descend avec précipitation toutes les gammes de l'amour, de la joie, de la douleur, il fait vibrer tous les sentiments qui émeuvent l'âme humaine. Ah ! si le Père céleste aime tendrement les oiseaux chanteurs, à cause de leur ressemblance avec son Verbe, il doit t'aimer assurément par dessus tous les autres, ô divin rossignol.

Les Saints, Frères et Sœurs, comprenaient ce symbolisme de la nature. Un François d'Assise, une Elizabeth de Hongrie, et toute cette mystique phalange de moines et de religieuses du Moyen-Age se réjouissaient dans la société des oiseaux ; ils apprenaient, avec ces innocentes créatures, à mieux connaître, à mieux aimer le Bon Dieu (1). En notre siècle, nous sommes tellement plongés dans la matière, tellement désorientés par les tracas de la vie quotidienne, que nous restons insensibles au concert de ces êtres charmants, et aux conclusions morales que nous pourrions en tirer pour notre sanctification. Et cependant ce concert perpétuel est un grand enseigne-

(1) Voir MONTALEMBERT, *Les Moines d'Occident*, livre VIII, chap. II. — *Les Petits Bollandistes*, 4 octobre.

de Turin, lis aucèu, dins si cant, nous fan la leiçoun, e nous aprenon en tóuti lou grand devé de la preguiero.

« Es que lis aucelounet, éu nous dis, noun li vesès, au pouncheja de l'aubo, musiqueja, sus la bressolo de si nis, de cansouneto variado ? Acò bèu, lou fan em'intencioun, davans que de prene lou vanc : volon, dirias, estènt que la paraulo ié manco, regala lou Creatour de la melico de si cant. Chascun d'éli, fauto de parladuro, lou lauso pèr si redoulet ; e, pas proun de l'avé douçamen cansouneja, pèr ié faire soun gramaci encaro mai devoutamen, chascun lou cansounejo tourna-mai, tre que lou jour s'es amoussa. E dequé soun aquéli cantinello eisecutado à l'ouro dicho e 'mé tant de regularita, senoun l'espressioun d'un gramaci que desboundo ? O, l'aucèu innoucenc-toun, de vèire que noun pòu parla, alegro soun Nourriguié pèr sa cansoun clareto ; dóumaci an soun Nourriguié, lis aucèu, coume dis lou Segnour : « Espinchas l'aucelino : ni semeno ni meissouno, mai voste Paire qu'es dins lou cèu ié baio la becado (1). » E pamens quinto vido fan lis aucèu ? manjon que de causeto vilo e terrèstro. Adounc, pèr uno

(1) MATIÉU VI, 26.

ment pour nous ; d'après la pensée de S. Maxime de Turin, les oiseaux, dans leurs chants, nous font la leçon, ils nous apprennent à tous le grand devoir de la prière.

« Ne voyez-vous pas, dit-il, les petits oiseaux entonner, au lever de l'aurore, sur la couchette de leurs nids, des concerts variés ? C'est avec intention qu'ils en agissent ainsi, avant de prendre leur essor : on dirait qu'ils veulent, étant privés de la parole, réjouir le Créateur de l'harmonie de leurs chants. A défaut de langage, chacun d'eux le loue par ses roulades, et, non content de l'avoir célébré dans sa douce chanson, pour lui rendre grâce avec plus de dévotion, chacun le chante encore, dès que le jour s'est éteint. Et que sont ces cantilènes exécutées à l'heure dite et avec tant de régularité, sinon l'expression d'un merci qui ne peut se contenir. Oui, l'oiseau, dans son innocence, voyant qu'il ne peut parler, charme son Nourricier par sa claire chansonnette ; car ils ont leur Nourricier, les volatiles, nous dit le Seigneur : « Regardez-les : ils ne sèment ni ne moissonnent, mais votre Père qui est dans le ciel leur donne la pâture (1). » Et cependant de quoi se nourrissent les oiseaux ? De choses viles et

(1) MATHIEU, VI, 26.

nourrituro de pas rên, éli fan soun gramaci; vous-autre, vous fasès bono bouco di viéure li mai requist, em 'acò sias ingrat! Oh! quau dounc, s'es un ome em 'un brigoun de sên, noun aurié vergougno d'acaba la journado sênso celebra Diéu dins la preguiero, quand vèi lis aucèu éli-meme que canton emé tant de goust lou saume de sa recouneissênço?...

Imitas-lèi dounc, o mi Fraire, lis aucelounet, en rendènt grâci, matin e vèspre, à voste Creatour (1). » Imitas-lèi en plen, ajustarai iéu, valènt-à-dire acampas-vous tóuti, coume éli, en famiho. Lis aucèu canton ensèble; vautre tambèn tóuti ensèble fasès vosto preguiero. Oh! coume acò's bèu, uno famiho que prègo! Oh! coume acò fai gau de vèire, à la vesprado, l'ome e la femo ageinouia l'un à coustat de l'autre, en coumpagno de sis enfant e de si serviciau; de lis ausi prega d'uno souleto voues, d'un soulet cor, aqui, davans lou vièi crucifis de si rèire! La preguiero en coumun, acò's uno tradicioun crestiano e prouvençalo. Malurousamen vai en se perdènt; mai la fau reprene, vous-àutri, Marsihés, que di proumié avès teta lou bon la crestian e prouvençau. Es uno ambicioun di

(1) PATROL. t. LVII, *Homil.* LXXXIX. — Vegues peréu S. AMBRÒSI, *Hexaemeron* lib. v.

terrestres. Donc, pour de vils aliments ils rendent grâce; quant à vous, savourant les mets les plus exquis, vous êtes ingrats! Oh! qui donc, pour peu qu'il ait du sens, ne rougirait pas d'achever la journée, sans célébrer le Seigneur dans la prière, lorsqu'il voit les oiseaux eux-mêmes chanter avec tant de joie le psaume de leur reconnaissance?...

Imitez-les donc, mes Frères, ces petits oiseaux, en rendant grâce, matin et soir, à votre Créateur (1). » Imitez-les tout-à-fait, ajouterai-je, c'est-à-dire réunissez-vous tous, comme eux, en famille. Les oiseaux chantent ensemble; vous aussi, tous ensemble faites votre prière. Oh! combien est belle une famille qui prie! Oh! comme on se plaît à contempler, le soir, l'homme et la femme agenouillés à côté l'un de l'autre, au milieu de leurs enfants et serviteurs, à les entendre prier d'une seule voix, d'un seul cœur, là, en face du vieux crucifix de leurs aïeux! La prière en commun, c'est là une tradition chrétienne et provençale. Elle se perd malheureusement; mais vous, il faut la reprendre, vous, Marseillais, qui avez bu les premiers aux sources du christianisme et de la Provence.

(1) PATROL. t. LVII, *Homil.* LXXXIX. — Voyez aussi S. AMBROISE, *Hexameron* lib. v.

noblo que i'ague, e digno di grândis amo de reveni de bon i tradicioun antico. De noste tèms, tóuti lis esperit d'elèi se ié sènton atira. Es ansin que vous-àutri, galoï tambourinaire, remetès en vogo la musico tradiciounalo e naciounalo de nosto Prouvènço. Ansin peréu li felibre, vòsti fraire, fan revieüre dins si cant nosto bello lengo di tèms passa, ressusciton li mour, li coustumo e lis usanço de noste Miejour.

O felibre, que vese vuei à ma predicanço, de tout cor vous salude, e, dins vosto persouno, m'adrèisse à tóuti li valènt, groupa coume vous souto la bandiero de Santo Estello. Cantas, mis ami, cantas, mai à la façoun dis aucèu que, quouro canton, lèvon sis uei en aut. Es en aut, en dessus di causo fugidisso, en aut, dins lis estànci de l'azur e de la lumiero, en aut, dins lou sen meme de Diéu que se trovo l'ideau dóu bèu e dóu vrai. Noun vous rebalés em'aquelo verminaio de literatour afemouni que se tirasson dins lou pourridié, acò's pas prouvençau, e crestian encaro mens. Auto! mis ami, auto vers li cimo! L'èr es l'elemen díé aucèu ; que la religioun fugue voste

C'est une très-noble ambition, une ambition digne des grandes âmes que de revenir franchement aux traditions antiques. A notre époque, tous les esprits d'élite se sentent attirés vers elles. C'est ainsi que vous, joyeux tambourineurs, vous remettez en vogue la musique traditionnelle et nationale de la Provence. Ainsi également les félibres, vos frères, font revivre dans leurs chants notre belle langue des temps passés, ils ressuscitent les mœurs, les coutumes, les usages de notre Midi.

O félibres que j'aperçois aujourd'hui à notre conférence, de tout cœur je vous salue, et, dans votre personne, je m'adresse à tous ces hommes distingués, qui se sont groupés comme vous sous la bannière de Sainte Estelle. Chantez, mes amis, chantez, mais à la façon des oiseaux qui, lorsqu'ils chantent, lèvent les yeux au ciel. C'est en haut, bien au dessus des choses fugitives, en haut, dans les régions de l'azur et de la lumière, en haut, dans le sein même de Dieu que se trouve l'idéal du beau et du vrai. Ne vous ravalez pas avec cette vermine de littérateurs efféminés qui se traînent dans la pourriture; ce n'est pas provençal, encore moins chrétien. En avant, mes amis! en avant vers les cimes! L'air est l'élément des oiseaux, que la religion soit

elemen. Sias prouvençau, fugués peréu cress-
tian, e longo-mai pousqués dire :

Prouvençau e catouli
Nosto fe n'a pas fali.

(M. FRIZET.)

Qu'aquelo santo fe anime e reviscoule vosto
lengo e vòstis obro.

Ah ! basto pousquèsse me faire ausi de
tóuti ! Basto coumprenquèsson, nòstis artisto
prouvençau, que perdon sa coulour, que
perdon soun gentun, que perdon sa viergineta
e sa noublesso, e sa voio, e sa fierta de
raço, en se mesclant is ome d'irreligioun, en
imitant sis obro, en s'inspirant de sis idèio,
en clinant cadeno davans éli. Apoustata la
fe, es apoustata la Prouvènço !.... O Verbe
eternau, tu lou Diéu d'aquelo Prouvènço,
subre-bello, tu que siés la vido de tout ome
venènt en aquest mounde, tu l'amo, l'energîo,
la mesoulo de touto lengo, laissez-met'envouca
emé la muso pouëtico de S. Paulin de Nolo.

« O Verbe, font de touto paraulo, fai que
siegue iéu coume lou roussignòu, aquéu dous
musiquejaire qu'à la sousto dis aubre verd
regalo lou terradou de si meloudiò variado, e
dóu meme gargaiòu desbuio milanto couplet

votre élément. Vous êtes provençaux, soyez aussi chrétiens, et longtemps puissiez-vous dire :

Provençaux et catholiques,
Notre foi n'a point failli.

(M. FRIZET.)

Que cette sainte foi anime et vivifie votre langue et vos œuvres.

Ah ! plutôt au ciel que je fusse entendu de tous ! Plût au ciel que nos artistes provençaux comprissent qu'ils perdent leur couleur, qu'ils perdent leur grâce exquise, qu'ils perdent leur virginité, et leur noblesse et leur spontanéité et leur fierté native, en se mêlant aux hommes sans religion, en imitant leurs œuvres, en s'inspirant de leurs idées, en courbant le dos devant eux. Apostasier la foi, c'est apostasier la Provence !.... O Verbe éternel, toi le Dieu de cette Provence si belle, toi qui es la vie de tout homme venant en ce monde, toi l'âme, l'énergie, la moëlle de toute langue, laisse-moi t'invoquer avec la muse poétique de S. Paulin de Nole.

« O Verbe, source de toute parole, fais que je sois comme le rossignol, ce doux musicien qui, caché sous le vert feuillage, réjouit les campagnes des chants les plus variés, et du

diferènt... Soun plumage noun a qu'uno coulour, mai quant de noto a sa voues ! Quouro fai rounfla si roussignoulado, quouro li meno d'aise e lis alongo en quilant, o bèn entameno, dirias, un èr doulènt, e zòu ! coupo aqui bruscamensa coumplanchò, que n'en sias espanta, encanta!... O Crist, fai que sèmble, iéu, à-n-aquel auceloun ; que sènso descountùnio ta gràci raie sus mi bouco e ié musiqueje en cantadisso sèmpre nouvello (1). » O, que ié musiqueje dins lou dous paraulis de la Prouvènço, pèr atira lis amo, pèr li prene fin-que d'uno dins li las de toun amour, pèr li recampa tóuti ensèmble dins lis auceliero de ta Glèiso, d'aqui que prengon sa voulado vers tu, o Crist, que vives e règnes dins li siècle di siècle. Ansin siegue.

(1) NATALE VIII.



même organe tire mille différents couplets. Son plumagen'a qu'une couleur, mais combien de notes sa voix!... Tantôt il enfle ses modulations, tantôt il les laisse aller doucement et les prolonge en cris aigus, ou bien il entonne un chant lugubre et termine là brusquement sa complainte, vous laissant étonnés et charmés!... O Christ, rends-moi semblable à cet oiseau; fais que ta grâce coule continuellement sur mes lèvres, et qu'elle y murmure des harmonies toujours nouvelles (1). » Oui qu'elle y murmure dans le doux parler de la Provence, afin d'attirer les âmes, afin de les prendre toutes dans les filets de ton amour, afin de les rassembler toutes dans les volières de ton Eglise, jusqu'à ce qu'elles prennent leur essor vers toi, ô Christ, qui vis et règnes dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

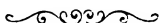
(1) NATALE VIII.



NOTES

DE LA

SEPTIÈME CONFÉRENCE



1. On s'étonne, au premier coup d'œil, que Moïse ait réuni, dans l'œuvre d'une même période, ces deux classes d'êtres si différents, les poissons et les oiseaux, et qu'il ait renvoyé à l'époque suivante la création des animaux terrestres. Quelle raison d'agir ainsi? Pourquoi ne pas peupler d'un seul coup la terre, la mer et le ciel? Mais voilà que l'histoire naturelle et la géologie viennent apporter, à ce trait hardi et jusqu'ici inexplicable, une confirmation éclatante.

Outre que les poissons et les oiseaux se propagent les uns et les autres par le même moyen, par des œufs; outre que les uns nagent dans l'eau et les autres dans l'air, soutenus par des appareils qui se ressemblent, l'histoire naturelle vient de constater que les globules de leur sang sont les mêmes, et ne ressemblent en rien à ceux des animaux terrestres créés au sixième jour. C'est toujours le mot d'Ampère : « Moïse a eu une instruction aussi profonde que celle des savants de nos jours, ou il a été inspiré. »

Mais le témoignage de la géologie est bien autrement explicite. Au dessus des terrains houillers..., commencent les différentes couches de ce calcaire qui a été nommé terrain jurassique, parce qu'il forme le Jura, le Salève, les Voirons, les hautes chaînes de la Suisse et de la Savoie.

Or, savez-vous ce qui caractérise ces terrains ? Deux choses : 1° leurs immenses monstres marins ; 2° leurs oiseaux gigantesques ; c'est-à-dire leurs animaux ovipares, avec ailes ou sans ailes, nageant dans l'air ou dans l'eau. On trouve des débris considérables de poissons et de reptiles marins dans les terrains de cette période ; et chose remarquable, on n'y trouve jamais d'animaux terrestres : ni chevaux, ni cerfs, ni éléphants, ni hippopotames, ni lions. Ce qui prouve, d'abord, que ces terrains sont plus récents que les poissons ; car évidemment ce ne sont pas les poissons qui sont entrés dans la roche du Jura ; c'est cette roche qui s'est déposée dans les eaux, alors que les poissons les remplissaient, puisque si vous brisez un de ces bancs sédimentaires, vous y trouvez des restes de poissons pétrifiés ; et d'autre part que ces terrains sont plus anciens que les animaux terrestres, puisque d'eux, dans ces roches lentement déposées, on ne trouve jamais de débris (BOUGAUD, *Le Christianisme et les Temps présents*, t. III, 2^e partie, chap. III, n° VII.)

2. Il est à remarquer que Moïse ne parle pas ici des poissons proprement dits, *dâg*, mais des reptiles, *schérets*, des grands cétacés, *hathanînîm* (RAC. *thanîn*, baleine, phoque, veau marin, serpent, et en général un gros animal amphibie) et d'amphibies à respiration aérienne, *néphech'haiâh*. Sur ce point encore, la Genèse est en rapport avec les données les plus précises de la science. (PETIT, *La sainte Bible avec commentaire*, t. I, p. 47.)

3. Tous ceux qui, pendant la nuit, ont vogué sur la mer ou en ont parcouru les rivages, connaissent le phénomène de la *phosphorescence* qui, depuis si longtemps, exerce la sagacité des savants. Attribué à des causes fort diverses, on sait aujourd'hui qu'il est dû à une multitude d'animaux. Le plus souvent ce phénomène se manifeste dans les endroits où la mer est en mouvement : chaque vague bondit en écume lumineuse sur la proue du navire, et les flots resplendent comme le ciel étoilé. Ces myriades de

points phosphorescents, qui rendent la mer scintillante, ne sont que des microzoaires d'une infinie petitesse, mais dont l'éclat centuple le volume (PIGER, Dieu dans ses œuvres : *Le monde des infiniment petits*, ch. x, p. 125.)

4. La Genèse n'est pas un traité d'histoire naturelle ou de géologie, mais un manuel de religion. En conséquence nul ne doit s'étonner si Moïse omet certains détails secondaires qui ne cadraient pas avec le but qu'il se proposait ; et il ne faut pas que la science moderne se prévale de ce silence, pour rejeter parmi les légendes le récit génésiaque. Du reste, laissons la parole à Mgr Bougaud qui résume très bien cette question.

Moïse, dit-il, fait apparaître la vie végétale au troisième jour ; quant à la vie animale, elle ne commence, dans son récit, qu'au cinquième. Or, en fouillant ces bancs de houille, débris des forêts primitives du troisième jour, ces couches de grès, pleines de palmiers et de fougères, on a trouvé des coquillages, des mollusques, des empreintes de petits poissons. Comment sont-ils là ? Toute notre théorie ne va-t-elle pas échouer ici à une objection insoluble ?

Non, car on peut répondre plusieurs choses :

(1° Nous l'avons vu, le récit de Moïse n'a pas la prétention d'être un exposé scientifique et complet de l'origine du monde. Ce sont de grands tableaux que Dieu fait passer sous les yeux de son prophète, et où il lui montre les traits caractéristiques de chaque période. Or, à ce point de vue, et dans ces généralités, la concordance de la science et de la Bible est parfaite.

(2° En donnant l'épanouissement de la vie animale comme le grand trait du cinquième jour, ce qui ne peut pas être contesté, il semble que Moïse n'ignorait pas que déjà des essais de vie animale, dans une forme, très inférieure, avaient eu lieu. La manière dont il s'exprime, en parlant de l'œuvre du cinquième jour, est remarquable : « Et Dieu créa les monstres marins, et tous les êtres animés que LES

EAUX AVAIENT PRODUITS, *quam produxerant aquæ.* » On eût dit que, connaissant déjà ces premiers essais et les ayant négligés comme n'ayant aucune importance au troisième jour, il voulait maintenant rattacher à l'œuvre de la création animale et y introduire *officiellement* ces êtres inférieurs qui déjà rampaient dans la vase.

(3° D'ailleurs, nous croyons avoir dans les dépôts houillers les débris des forêts du troisième jour. Mais est-ce bien sûr? Ne serait-il pas possible que les forêts premières, celles qui ont précédé l'apparition de la vie animale, aient entièrement disparu; qu'elles aient été brûlées et consumées? La géologie commence à le croire.....

(4° Quoiqu'il en soit, dit Burmeister, la naissance d'animaux avant les végétaux est impossible, ne fût-ce que pour cette raison que les animaux ont besoin des végétaux pour continuer leur existence. Il est vrai que beaucoup d'animaux se nourrissent de la chair d'autres animaux; mais il faut en venir enfin à des animaux qui se nourrissent de végétaux, de sorte qu'il n'entre rien dans la substance de l'animal pris comme genre, qui n'ait existé sous une forme quelconque à l'état de matière organisée. D'où il suit qu'à l'époque primitive aucun organisme animal ne peut avoir vécu avant l'existence des organismes végétaux.

On voit que nous approchons bien près, même sur ce point difficile, d'une pleine confirmation de la Bible par la science. En tout cas, on peut être sûr que cette difficulté sera résolue comme tant d'autres. La science ne voit pas clairement tous les détails de la succession des végétaux et des animaux. Laissons-la achever son œuvre. Elle a déjà, en tant de choses, été précédé par la lumière des saintes Ecritures, qu'on doit être assuré de voir un jour ce trait se concilier comme tous les autres (Ouvrage et chap. déjà cités, n° ix.)

VUECHENCO COUNFERÈNCI

VUECHENCO COUNFERÈNCI



L'ESTINT BESTIALEN

SUBRE-TOUT DINS LI PÈIS E LIS AUCÈU

Leituro de la Genèsi

Que lis aigoproudugon li bestiàri rebalaire em'uno amo vivènto, e ço que volo sus la terro (sous-entendu em'uno amo vivènto) souto lou fiermamen dóu cèu.....

...E Diéu li benesiguè, en disènt : Creissès e multiplicas-vous, e clafissès lis aigo de la mar; e que lis aucèu se multiplicon sus la terro.

E'mé lou vèspre e lou matin, acò faguè lou jour cinquen.

HUITIÈME CONFÉRENCE



L'INSTINCT DES BÊTES

ET PRINCIPALEMENT DES POISSONS ET DES OISEAUX

Lecture de la Genèse

Que les eaux produisent les êtres rampants ayant une âme vivante, et tout ce qui vole sur la terre (sous-entendu avec une âme vivante) sous le firmament du ciel.....

...Et Dieu les bénit en disant : Croissez et multipliez-vous, et remplissez les eaux de la mer ; et que les oiseaux se multiplient sur la terre.

Et du soir et du matin se fit le cinquième jour.



FRAIRE E SORRE,

LOU jour cinquen es pancaro à sa finicioun. Nous rèsto proun causo à diree fau que demouren, uno passado encaro, en coumpagno di pèis e dis aucèu. Aro couneissèn soun ourigino : sabèn que lou Segne Diéu lis a tira dis aigo, qu'a douna is aigo la vertu deli proudurre, meno pèr meno, emé tóuti si varieta. Couneissèn soun estampaduro, e coume es facho à souvèt pèr lou mitan ounte vivon, emai pèr la vido que menon. Enfin avèn uno idèio dóu canta de l'auceliho ; n'avèn vist l'armouniouso gràci, e tira d'ensignamen salutàri pèr noste gouvèr. Mai i' a'no causo que n'avèn rèn di e que nous fau estudia au-jour-d'uei.



FRÈRES ET SŒURS,

LE cinquième jour n'est pas encore fini. Il nous reste bien des questions à traiter, et besoin est que nous demeurions encore un instant avec les poissons et les oiseaux. Maintenant nous connaissons leur origine : nous savons que le Seigneur les a tirés des eaux, qu'il a donné aux eaux la vertu de les produire suivant leurs espèces, avec toutes leurs variétés. Nous connaissons leur structure, et comment elle se trouve en rapport avec le milieu où ils vivent, et le genre de vie qu'ils mènent. Enfin nous avons une idée du chant de l'oiseau ; nous en avons admiré l'harmonieuse grâce, et tiré de salutaires enseignements pour notre conduite. Mais il est un point dont nous n'avons rien dit et qu'il faut que nous étudions aujourd'hui.

Dins la creacioun, lou remarcas, i'a tres meno d'èstre: i'a lis èstre qu'an soulamen l'eisistènci, coume la pèiro, l'aigo, la terro, e que formon lou règne minerau; i'a lis èstre qu'an la vido, coume l'erbo, la planto, l'aubre, vido se manifestant pèr la nutricioun, la creissènço, la reprouducioun, e que formon lou règne vegetau; enfin i'a lis èstre, fourmant emé l'ome lou règne animau, coume li pèis, lis aucèu e àutri bestiàri, que noun soulamen an l'eisistènci coume lou minerau, noun soulamen la vido coume lou vegetau, mai encaro un belu d'inteligènci que clarejo, dirias, en tóuti sis acioun, e que se noumo l'estint.

Es l'estint que vai faire lou sujèt de nosto counferènci. Diren un mot de sa naturo e de si proupieta; parlaren pièi de si divèrsi manifestacioun dins lis espèci aucelino e peissounenco.

Emé l'ajudo dóu Bon Diéu, coumencen.

I

QUE lis aigo proudugon li bestiàri rebalaire em' uno amo vivènto — remarcas aquéli paraulo — e ço que volo sus la terro, sous-

Dans la création on remarque trois sortes d'êtres: les êtres qui ont seulement l'existence, comme la pierre, l'eau, la terre, et qui forment le règne minéral; les êtres qui ont la vie, comme l'herbe, la plante, l'arbre, vie se manifestant par la nutrition, la croissance, la reproduction, et qui forment le règne végétal; enfin les êtres, formant avec l'homme le règne animal, tels que les poissons, les oiseaux et autres bêtes, qui ont non seulement l'existence comme le minéral, non seulement la vie comme le végétal, mais encore une lueur d'intelligence qui semble briller en toutes leurs actions et que l'on appelle l'instinct.

C'est l'instinct qui va faire le sujet de notre conférence. Nous dirons un mot de sa nature et de ses propriétés; nous parlerons ensuite de ses diverses manifestations chez les espèces de poissons et d'oiseaux.

Avec l'aide de Dieu commençons.

I

QUE les eaux produisent les êtres rampants ayant une âme vivante, — remarquez ces paroles — et tout ce qui vole sur la terre,

entendu, dis S. Agustin, em' uno amo vivènto (1). » Grando questioun de saupre ço qu'es uno amo. Es necite que n'aguen uno idèio claro pèr coumprene la naturo de l'estint bestialen. Lou mot amo, dins la Santo Escrituro, es pres de fes que i'a pèr la vido de l'animau o pèr lis animau éli-meme : es lou sèns dóu verset en questioun ; peréu i'a de tradusèire que se countènton de rèndre l'espressioun biblico « amo vivènto » pèr li mot animau, bestiàri. Dins d'àutri rode, lou mot amo significo lou principe de la vido (2), aquéu principe interiour que coustituïs l'èstre vivènt, qu'es la fundamento de soun unita, de soun individualita, qu'es tout ensèble lou sourgènt de sis óuperacioun vitalo. Es ansin que l'entèndon generalamen, e d'aquéu biais tout vivènt, se pòu dire, a uno amo. Or la planto, l'animau, l'ome soun de vivènt ; chascun d'éli formo un èstre unique, un individu, aguènt en éu-meme lou principe de sis acioun. Dounc, se l'ome se trovo d'avé uno amo, la planto a tambèn uno amo, e l'animau tambèn uno amo.

Mai anen plan, coume se dis, e acampen bèn. Aquéli tres sorto d'amo, risco rèn que

(1) *De Gen. imperf. lib.*, lib. III, cap. VIII.

(2) Vegues pèr eisèmples. GEN. II, 7 ; IX, 16. — JO, XII, 10.

sous entendu, dit S. Augustin, ayant une âme vivante (1). » Savoir ce qu'est une âme, c'est là une grande question ; il faut en avoir une idée claire pour comprendre la nature de l'instinct des bêtes. Le mot âme, dans la Sainte Ecriture, est pris parfois pour la vie de l'animal ou pour les animaux eux-mêmes : c'est le sens du verset en question ; aussi certains traducteurs se contentent-ils de rendre l'expression biblique « âme vivante » par les mots animaux, brutes. Dans d'autres passages, le mot âme signifie le principe de la vie (2), ce principe intérieur qui constitue l'être vivant, qui est la base de son unité, de son individualité, qui est en même temps la source de ses opérations vitales. Ainsi l'entend-on généralement et c'est pourquoi l'on peut dire que tout vivant a une âme. Or, la plante, l'animal, l'homme sont des êtres vivants ; chacun d'eux forme un être unique, un individu ayant en lui-même le principe de ses actions. Donc, si l'homme possède une âme, la plante a une âme, elle aussi, et l'animal une âme.

Mais allons lentement et procédons avec ordre. Ces trois sortes d'âmes ne sont pas du

(1) *De Gen. imperf. lib. lib. III, cap. VIII.*

(2) Voyez par exemple GEN. II, 7 ; IX, 16. — JOB XII, 10.

se sèmbion : pèr vous n'assabenta, n'avès que de vèire la naturo de sis óuperacioun. Vaqui la planto : coume n'avèn parla, elo se nourris, crèis e se reproudus ; acò's de founcioun tóuti materialo. Vese proun aquéu rousié faire de roso artistamen façounado, galantouno, lisqueto, que sa bèuta me pren pèr l'uei ; vese proun aquéu mióugranié durbi plan-plan, à l'uscle dóu soulèu, si frucho boudenflo, facho au tour : li culisse, li coupe e, souto la rusco, trove estremado bèn ensèmble, poulidamen plaçado bèn en ordre, nilo perlo de courau, milo grano rouginello fresco, maduro, que tóuti sèmbion dire : Manjas-me. Aquei art esquist, aquei formo puro, aquei courouso simetrio que m'espanton dins l'agensamen di fueio de la roso, dins la dispousicioun di gran de la mióugrano, m'engarde bèn de n'en faire ounour au gàubi de la planto. Degun, à mens d'èstre un pau-de-sèn, s'avisarié de dire : Oh ! d'aquéu rousié ! Oh ! d'aquéu mióugranié ! coume soun inteligènt ! — Ai bello à regarda, la planto n'es à mis uei qu'uno mecanico ; sa nutricioun, sa creissènço, sa flourido, sa fruchado, sa reprouducion, acò's d'acioun avuglo que se resumisson dins un mot : la vegetacioun. Vaqui perqué soun amo, l'amo de la planto, s'apello en filousouflo uno

tout semblables : afin de vous en convaincre, vous n'avez qu'à considérer la nature de leurs opérations. Voilà la plante : comme nous l'avons dit, elle se nourrit, elle croît et se reproduit ; ce sont là des fonctions tout-à-fait matérielles. Je vois bien ce rosier produire des roses artistement façonnées, jolies, coquettes, dont la beauté charme le regard ; je vois bien ce grenadier ouvrir peu à peu, sous les feux du soleil, ses fruits gonflés, faits au tour : je les cueille, je les coupe et, sous l'écorce, je trouve enfermées ensemble, gracieusement disposées, mille perles de corail, mille graines roses, fraîches, mûres, appétissantes. Cet art exquis, cette forme pure, cette agréable symétrie qui me ravissent dans l'ajustement des pétales de la rose, dans la disposition des grains de la grenade, à Dieu ne plaise que j'en fasse honneur à l'habileté de la plante. Personne, à moins d'être un insensé, n'osera dire : Oh ! comme ce rosier et ce grenadier sont intelligents ! — En vain je considère la plante, elle n'est à mes yeux qu'un pur mécanisme ; sa nutrition, sa croissance, sa fleuraison, sa fructification, sa reproduction sont des actes aveugles se résumant dans un mot : la végétation. Voilà pourquoi son âme, l'âme de la plante, s'appelle en philosophie une âme végétative : son caractère marquant,

amo vegetativo : soun caratère marcant, soun ouperacioun unico, sa fin finalo es de vegeta.

Pèr quant à l'animau, anas vèire, Fraire e Sorre, que li causo chanjon bravamen. A tóuti li founcioun de la planto, acò's verai : se nourris, crèis e se reproudus. Mai noun rèsto coume elo arrapa sus plaço ; es un èstre « vivènt, dis la Biblo, e bouleguiéu. » Se mòu coume i' agrado, vai bousca soun viéure, e, pèr acò faire, a de mèmbe plegadis, a de sèn coume l'ome : la visto, l'ausido, la sentido, lou goust, lou touca. De-mai, a lou sentimen de sa proprio counservacioun. Vès-lou coume cerco sis aise, coume se preservo de ço que pòu ié faire mau, coume saup destria, senti, devina ço qu'es bon emé ço qu'es marrit ! Enfin, coume lou veiren dins nosto segoundo partido, a tambèn li sentimen de la famiho e de la soucieta. Es inmènso, lou vesès, la distànci que desseparo l'animau d'emé la planto : dins l'uno, es de founcioun puramen ourganico, dins l'autre, es d'acioun inteli-gènto, diriéu quàsi, se raprouchant d'aquéli de l'ome. Aquelo ressemblanço entre lis acioun bestialenco e lis acioun oudenenco vous pico talamen dins l'uei que n'en sias tout apensamenti, e vous estouno veramen d'entèndre dire en de sabènt que l'animau noun es, coume la planto, qu'uno machino,

son opération unique, sa fin ultime est de végéter.

Quant à l'animal, vous allez constater chez lui, Frères et Sœurs, de tout autres phénomènes. Il a, sans doute, toutes les fonctions de la plante : il se nourrit, il croît, il se reproduit. Mais il ne reste pas comme elle rivé sur place ; c'est un être « ayant, dit la Bible, vie et mouvement. » Il se meut à volonté, il va chercher sa nourriture, et dans ce but, il a des membres souples, il a des sens comme l'homme : la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, le toucher. En outre, il a le sentiment de sa propre conservation. Voyez-le comme il recherche ses aises, comme il se prémunit contre ce qui peut lui nuire, comme il sait distinguer, sentir, deviner ce qui est bon et ce qui est mauvais. Enfin, comme nous le verrons dans notre seconde partie, il a aussi les sentiments de la famille et de la société. Elle est immense, vous le voyez, la distance qui sépare l'animal de la plante ; dans l'une, ce sont des fonctions purement organiques, dans l'autre ce sont des actions pour ainsi dire intelligentes, se rapprochant de celles de l'homme. Cette ressemblance entre les actions animales et les actions humaines frappe tellement le regard, qu'on en devient tout pensif, et l'on est étonné vraiment d'entendre des savants nous dire que l'animal n'est comme la plante qu'une machine.

Dóu rèsto, « dins aquelo questioun, coume dis un filousofe, l'on se disputo que pèr fauto de s'entèndre. Noun s'agis precisamen de saupre se li bèsti soun de machino, d'abord que tout èstre anima, e l'ome éu-meme, es uno machino, valènt-à-dire uno pourcioun de matèri ourganisado pèr quauco fin, e qu'aquelo definicioun counvèn peréu i machino artificialo que soun l'obro de l'ome. La questioun es de saupre s'aquelo mecanico di bèsti a dintre elo o foro d'elo lou principe de soun mouvemen, e de quinto naturo es aquéu principe (1). »

Que la bèsti ague dintre elo lou principe de soun mouvemen, lou disèn proun clar, en apelant aquéu principe uno amo. Pèr quant à la naturo d'aquelo amo, devès vèire qu'es diferènto d'em'aquelo de la planto. En elo i'a quicon mai : es uno amo noun vegetativo, mai sensitivo, proprio à reçaupre li sensacioun emai à li manifesta. E tout just S. Agustin, se demandant perqué la Biblo noumo lis animau « amo vivènto, » nous dis qu'es pèr miés atira l'atencioun sus la vido proprio à-n-aquéli èstre, vido de sensacioun fasènt defaut i planto (2). D'ounte

(1) DE BONALD, *Œuvres complètes*, t. v, pag. 418.

(2) *Op. cit.* cap. xv.

Du reste, « dans cette question, comme le dit un philosophe, on ne dispute que faute de s'entendre. Il ne s'agit pas précisément de savoir si les bêtes sont des machines, puisque tout être animé, et l'homme lui-même, est une machine, c'est-à-dire une portion de matière organisée pour une fin quelconque, et que cette définition convient aussi aux machines artificielles qui sont l'ouvrage de l'homme. La question consiste à savoir si cette mécanique des brutes a en elle, ou hors d'elle, le principe de son mouvement et de quelle nature est ce principe (1). »

Que la bête ait en elle le principe de son mouvement, nous le disons d'une manière assez claire, en appelant ce principe une âme. Quant à la nature de cette âme, vous devez voir qu'elle diffère avec celle de la plante. En elle se trouve quelque chose de plus : elle est une âme non végétative, mais sensitive, propre à recevoir les sensations et à les manifester. Et précisément S. Augustin, se demande pourquoi la Bible nomme les animaux « âme vivante. » Il répond que c'est pour mieux attirer notre attention sur la vie propre à ces êtres, vie de sensation qui fait défaut aux plantes (2). D'où il s'ensuit que l'âme animale

(1) DE BONALD, *Œuvres complètes*, t. v, p. 418. — Voyez la note I, à la fin de cette conférence.

(2) *Op. cit.* cap. xv.

vèn que l'amo bestialenco, souto aquéu raport, sèmblo forço à l'amo oumenenco. Ço que fai dire tourna-mai à l'evesque d'Ipouno que la faculta de senti s'aprocho que-noun-sai de la resoun (1). Mai despachen-nous d'apoundre em'un escrivan d'aqueste siècle, qu'a bello à se n'aproucha, pourra jamai l'ajougne (2). L'amo de l'animau es e rèsto puramen sensitivo ; soun estint es en counsequènci quaucarèn de sensitieu, es uno enclinacioun, lou noum meme l'endico, uno encitacioun, uno empencho que lou buto, mai sènso lou faire sourti jamai dóu roudan di causo sensiblo.

Tenès, lou voulès miés coumprene? Óusservas coume soun estado prouducho lis espèci animalo. La Biblo nous li mostro nascudo de la matèri, tirado rèn que d'elemen terrestre ; es la matèri, regido pèr Diéu, que proudus tout, e lou cors bestialen e soun amo vivènto. « Que la terro proudugue, que lis aigo proudugon de bestiari em'uno amo vivènto. » Sara pa'nsin de l'ome : coume lou veiren, soun amo sara l'óujèt d'uno creacioun à despart. Mai dins la bèsti tout vèn de la matèri ; sa reprouducioun ressèmblo à sa creacioun : dins elo, l'amo, autant bèn que

(1) *Loc. cit.*

(2) DE MAISTRE, *Soir'ees de S. Pétersbourg*, 5^{me} entretien.

ressemble assez sous ce rapport à l'âme humaine. Ce qui porte encore l'évêque d'Hippone à dire que la faculté de sentir s'approche beaucoup de la raison (1). Mais hâtons-nous d'ajouter avec un écrivain de ce siècle que, bien qu'elle s'en approche, elle ne pourra jamais l'atteindre (2). L'âme de l'animal est et reste purement sensitive; son instinct est par conséquent quelque chose de sensitif; c'est une inclination, c'est, comme le nom même l'indique, une excitation, une impulsion qui le meut, mais sans jamais le faire sortir de l'ornière des choses sensibles.

Voulez-vous le comprendre mieux encore? Considérez comment ont été produites les espèces animales. La Bible nous les montre nées de la matière, tirées des seuls éléments terrestres; c'est la matière, dirigée par Dieu, qui produit tout et le corps animal et son âme vivante « Que la terre produise, que les eaux produisent des animaux ayant une âme vivante. » Il n'en sera pas ainsi de l'homme : son âme, comme nous le verrons, sera l'objet d'une création spéciale. Mais dans la brute tout vient de la matière; sa reproduction ressemble à sa création : en elle, l'âme, aussi

(1) *Loc. cit.*

(2) DE MAISTRE, *Soirées de S. Pétersbourg*, 5^{me} entretien. — Voyez la note 2, à la fin de cette conférence.

lou cors, prouvèn, dis S. Toumas, d'uno espèci de vertu courpoualo (1). Prouvenènt dounc de la matèri, l'amo animalo n'en depènd entieramen. Sa qualita principalo, unico quasimen, es d'èstre coume dis la Biblo, «amo vivènto,» mai en tant qu'unido au cors. Fai qu'un em'èu sustancialamen; noun pòu vièure à despart, sussistènt en elo-memo, coume l'amo umano : d'ounte vèn que, lou cors toumbant en pouvero, elo mourira.

Vesès aqui l'enorme relarg que separo la bèsti de l'ome. Elo vèn de la matèri, viéu dins la matèri, depènd de la matèri; e acò soulet vous dis la naturo de soun amo. Poudès ié douna tóuti li qualita que vous faran gau, veirés qu'aquéu principe de la vido bestialenco es essencialamen un principe sentènt, coume aquéu de la planto es un principe vegetant (2), e que noun ié lusejo la mendro belugo de resoun. E n'en es de l'estint coume de l'amo : noun se raporto, éu tambèn, qu'à la matèri.

Mai pamens, me dirés, lis animau an la memòri. Vaqui lou chivau à la flour de quatre camin : mai que i'ague passà soulamen uno

(1) *Sum. theol.* p. 1, q. LXXV.

(2) Vèire DE LA BOUILLERIE, *L'homme*, chap. v, *Passim*.

bien que le corps, provient, dit S. Thomas, d'une certaine vertu corporelle (1). Venant de la matière, l'âme animale en dépend totalement. Sa qualité principale, à peu près unique est d'être, suivant le mot de la Bible, « âme vivante, » mais en tant qu'elle est unie au corps. Elle ne fait qu'un avec lui substantiellement; elle ne peut vivre à part, subsistant en elle-même, comme l'âme humaine: de là vient que, le corps se dissolvant, elle mourra.

Vous voyez par là même à quelle distance la brute se trouve de l'homme. Elle vient de la matière, elle vit dans la matière, elle dépend de la matière, et cela seul vous indique la nature de son âme. Donnez-lui toutes les qualités qu'il vous plaira, vous verrez que ce principe de la vie des bêtes est essentiellement un principe sentant, comme celui de la plante est un principe végétant (2), et qu'il n'y brille pas la moindre lueur de raison. Il en est de l'instinct comme de l'âme: celui-ci ne se rapporte, également, qu'à la matière.

Cependant, me direz-vous, les animaux sont doués de mémoire. Voilà le cheval arrivé à un carrefour: qu'il y ait passé une seule fois,

(1) *Sum. theol.*, p. I, q. LXXV.

(2) Voir DE LA BOUILLERIE, *l'Homme*, chap. v, *passim*.

fes, s'ensouvendra de la routo que dèu enrega. Vaqui lou biòu qu'à talo ouro l'apasturon : pèr pau que lou ràfi siegue tardié, l'ausirés traire de bram, e se plagne, censa, que l'oublidon. — Vous respoundrai que, dins acò, i'a rèn d'estounant. Lou bestiàri se devino en relacioun, coume nautre emé lou mounde esteriour. Qu'un óujèt pique sa visto, soun ausido, o sis àutri sèn, l'image d'aquel óujèt, tout en impressiounant sis ourgane, se repintara dins soun imaginacioun, anara se rejougne en sa memòri. Or, quau noun vèi que l'image, eici, es quaucarèn de materiau ? Quau noun vèi que lou tèms meme, percépu pèr la memento bestialenco, es dóu noumbre di causo sensiblo ; qu'en un mot, li faculta d'imaginacioun e de remembranço apartènnon de-founs à l'ordre sensitiéu (1) ?

Bessai rebricarés : Pamens, i'a dins li bèsti uno espèci de jujamen ; sabon quand uno causo i'es bono o marrido, esprovon pèr elo de sentimen d'afecioun o d'ahissènco. — Siéu d'acord emé vous ; sabèn tóuti que s'un óujèt i'es agradiéu, vite ié courron desirouso. Ansin lou cat, tre vèire un gârri, lèu ié lampo

(1) BOSSUET, *Connaissance de Dieu et de soi-même* chap. v, n° XIII. — DE LA BOUILLERIE, *Op. cit.* p. 37-38.

il se souviendra de la route à suivre. Voilà le bœuf auquel on jette sa pâture à heure fixe : pour peu que le valet soit en retard, vous l'entendrez pousser des mugissements et, pour ainsi dire, se plaindre de ce qu'on l'oublie. — Ces faits, vous répondrai-je, n'ont rien d'étonnant. L'animal est comme nous en relation avec le monde extérieur. Qu'un objet frappe sa vue, son ouïe ou ses autres sens, l'image de cet objet, tout en impressionnant ses organes, ira se graver dans son imagination et se renfermer dans sa mémoire. Or, qui ne voit que l'image est ici quelque chose de matériel ? Qui ne voit que le temps même, perçu par la mémoire de la brute, est du nombre des choses sensibles ; qu'en un mot, les facultés imaginative et mémorative appartiennent essentiellement à l'ordre sensitif (1) ?

Vous répliquerez peut-être : Il y a pourtant chez les animaux une espèce de jugement ; ils connaissent lorsqu'une chose est bonne pour eux ou mauvaise, ils ressentent pour elle de l'affection ou de l'aversion. — D'accord. Nous savons bien que si un objet leur est agréable, ils s'y précipitent poussés par le désir. Ainsi,

(1) BOSSUET, *Connaissance de Dieu et de soi-même*, chap. v, n° XIII
— DE LA BOUILLERIE, *op. cit.* p. 37-38.

dessus mai proumte que l'uiau. La cavalo, rèn qu'en ausènt brusi la civado, endiho de countentamen. Au countràri, se l'oujèt es mau-fasènt, vitamen fugisse que fugiras ! Un chin que l'auran batu, se s'aviso que lou menaçon dóu bastoun, patusclara en gingoulant, coume se sentié encaro la darriero zoubado. Lou reinard, escapa d'uno trapadello, devendra mesfisènt. De meme, li pèis auran la sentido dis engen de pesco ounte an vist si counfraire aganta ; Ermengaud de Beziés disié d'éli :

... Odoran senton l'odor
Del panier vielh del pescador,
Per que intron plus voluntier
En lo nuou quez el vielh panier.

(*Breviari d'amor*, p. 250.)

E pourrian cita que-noun-sai d'àutri cas.

Bèn miés, quau lou creirié ? li bèsti an quàsi li mémi passioun que l'ome : l'amour, l'ahiranço, la coulèro, la jalousié. Qu noun counèis l'amistanço di tourtourello entre éli, la fidelita dóu chin pèr soun mèstre, l'emulacioun di chivau, quand courron li joio, e l'aspre rancur de l'elefant, quouro l'an

à la vue d'un rat, le chat fond sur lui plus rapide que l'éclair. La jument, au seul bruissement de l'avoine, hennit de plaisir. Au contraire, si l'objet est nuisible, ils prennent aussitôt la fuite. Un chien que l'on a déjà battu, se voit-il menacé du bâton, il déguerpira, poussant des cris de douleur, comme s'il se ressentait encore de la dernière correction. Le renard, échappé d'un piège, deviendra méfiant. De même, les poissons auront le flair des engins de pêche auxquels ils ont vu leurs confrères se laisser prendre; Ermengaud de Béziers disait d'eux:

...En flairant ils devinent à l'odeur
La vieille nasse du pêcheur,
Car ils entrent de meilleur gré
Dans une nasse neuve que dans une vieille.

(*Breviari d'amor*, p. 250.)

Et nous pourrions citer une foule d'autres cas.

Bien mieux, qui le croirait? les brutes ont presque les mêmes passions que l'homme: l'amour, la haine, la colère, la jalousie. Qui ne connaît l'amitié des tourterelles entre elles, la fidélité du chien pour son maître, l'émulation des chevaux, quand ils concourent, et

óutraja ? Au proumié cop d'uei, tout acò vous espanto que sabès plus just e just se revèn à l'estint o bèn à la resoun. Pamens, vous tourne à dire, la raro es preciso. Ço que douno lou brande au bestialun dins sis enclincioun, ço que l'esmdou dins si passiouun, es sèmpre la causo elo-memo, en tant qu'agradivo o maufasènto ; ni si sèn, ni sis apetis van plus aut que l'oujèt sensible, materiau, particulié. Viras, tournas, afounsas-vous, se poudès, dins l'amo de la bèsti, e veirés encaro un cop que, d'après la pensado de S. Gregòri, es l'esclavo dis ourgane dóu cors, que noun pòu trepassa lou ciéucle di causo sensiblo, enterin que l'ome, éu, se gandis vers lis auturo inteleitualo, esperitalo (1).

O pàuris animau, ounte es vosto inteligènci dóu bèu e dóu vrai ? Desplegon-se davans vous dins soun trelus li cap-d'obro de la pouësio, de la musico, de l'elouquènci. Inutile ! Passon vosto coumprenuro. Ounte es vosto inteligènci dóu bèn ? Capitas ni la belour de la vertu, ni lou leidun dóu vice. L'amour de Diéu qu'enfanto li sant e li

(1) *Moral.* lib. xi, cap. v. — BOSSUET, chap. cit. n° vi et xiii. — DE LA BOUILLERIE, *Op. cit.* p. 39.

l'âpre ressentiment de l'éléphant, lorsqu'on l'a outragé? A première vue, tous ces faits étonnent au point qu'on ne sait plus exactement s'ils se rapportent à l'instinct ou à la raison. Pourtant, je vous le répète, la limite est précise. Ce qui détermine l'animal dans ses inclinations, ce qui l'émeut dans ses passions, c'est toujours la chose elle-même, en tant qu'agréable ou nuisible; ni ses sens, ni ses appétits ne se portent plus haut que l'objet sensible, matériel, particulier. Épuisez-vous en investigations, entrez jusque dans les profondeurs de l'âme bestiale, et vous verrez, vous dis-je, qu'elle est, suivant la pensée de S. Grégoire, l'esclave des organes corporels, qu'elle ne peut franchir le cercle des choses sensibles, tandis que l'homme se porte, lui, vers les hauteurs intellectuelles, spirituelles⁽¹⁾.

O pauvres animaux, où est votre intelligence du beau et du vrai? Que devant vous s'étalent dans leur splendeur les chefs-d'œuvre de la poésie, de la musique, de l'éloquence! C'est en vain! ils dépassent votre compréhension. Où est votre intelligence du bien? Vous ne saisissez ni la beauté de la vertu ni la laideur du vice. L'amour de Dieu qui

(1) *Moral.* lib. xi, cap. v. — BOSSUET, chap. cit. n° vi et xiii. — DE LA BOUILLERIE, *op. cit.* p. 39.

martir, lis idèio de patriò, d'ounour, de liberta que tant coungreion d'erouïsme, tóuti aquéli noblo e sànti causo vous laisson insensible e frejas. Oh ! jamai de la vido e di jour vous enaurarés, coume nautre, vers l'invesible, vers l'inmateriau, vers l'eternau. Pecaïre ! quant d'ome que vivon, coume vous, dins la matèri ! Quant d'ome que sènton plus sa digneta, qu'auson éli-meme se coumpara 'mé vous-autre e se faire vòsti parié ! *Homo, cum in honore esset, non intellexit : comparatus est jumentis insipientibus et similis factus est illis* (1).

Mai tenès, uno autro provo, que vous dira miés encaro la naturo de l'estint, es que li bèsti agisson fatalamen. Tre naisse, an tóuti li goust, tóuti lis abitudò de sa raço. Lis abiho, que tout-aro n'en parlaren, pas pulèu espelido, an l'estè de l'architeituro, e, sènsò moudèle ni mèstre, bastiran si bresco dins la perfecioun. Un canardoun couva pèr uno galino e abari'mé la pouletaio, lou veirés, à la proumiero óucasioun, cabussa dins l'aigo e ié viéure à la maniero dis animau de soun

(1) SAUMB XLVIII, 21.

enfance les saints et les martyrs, les idées de patrie, d'honneur, de liberté qui suscitent tant de héros, toutes ces nobles et saintes choses vous laissent insensibles et froids. Oh ! jamais, non jamais, vous ne vous élevez, comme nous, vers l'invisible, vers l'immatériel, vers l'éternel. Hélas ! que d'hommes qui vivent comme vous dans la matière ! Que d'hommes qui ont perdu le sentiment de leur dignité, qui osent eux-mêmes se comparer à vous et vous devenir semblables ! *Homo cum in honore esset, non intellexit : comparatus est jumentis insipientibus et similis factus est illis* (1).

Mais une autre preuve, qui vous montrera mieux encore la nature de l'instinct : c'est que les bêtes agissent fatalement. Dès leur naissance, elles ont tous les goûts, toutes les habitudes de leur race. Les abeilles, dont nous parlerons dans un instant, sont à peine écloses qu'elles possèdent l'art de l'architecture, et, sans modèle ni maître, elles construiront leurs rayons suivant toutes les règles. Un jeune canard couvé par une poule et élevé parmi les poussins, à la première occasion, se jettera à l'eau et vous le verrez y vivre à la

(1) PSAUME XLVIII, 21.

espèci (1). Bèn miés, vaqui de bestiouletto que veiran jamai sa genituro e que pamens an siuen, en fasènt si visoun, de ié metre à coustat la mangiho vougudo, touto diferènto souvènt de la siéuno. Vendrés-ti dire qu'agisson aqui pèr resoun ? Mai, pèr asseta soun resounamen, l'esperènci di causo ié manco. Coume podon, pèr eisèmples, de bestiàri manjo-flour saupre que si babo saran manjocar ? mouriran sènso li vèire espeli (2).

Enfin uno darriero provo qu'es l'empencho avuglo de l'estint e noun lou lume de la resoun que meno lis animau, es que, dins si diversis endustriò, n'an rèn enventa, rèn perfeciouna, e tóuti, fin-que d'un, agisson la memo causo que si davancié. S'avien la pensado, la refleissioun, lou resounamen, coume d'ùni volon dire, aurièn fa de prougrès, e li bèsti de vuei sarièn mai perfèto que li bèsti dóu tèms d'Adam e d'Èvo. Mai nàni ! dempièi la coumençanço dóu mounde, soun inteligènci

(1) MILNE EDWARDS, *Zoologie*, p. 232. — DE BONALD, *Op. cit.* p. 411. — DE SAINT-ELIER, *L'Ordre du monde physique*, p. 183. — LOUIS DE GRANADO, *Introduction au symbole de la Foi*, 1 part, ch. XI.

(2) MILNE EDWARDS, *Op. cit.* p. 242.

façon des animaux de son espèce (1). Bien mieux, voilà des insectes qui ne verront jamais leur progéniture et qui pourtant ont soin, en déposant leurs œufs, d'y mettre tout près la nourriture, bien différente souvent de la leur. Direz-vous qu'en ce cas ils agissent par raison? Mais, pour asseoir leur raisonnement, l'expérience des faits leur manque. Comment, par exemple, des animaux anthophages peuvent-ils savoir que leurs larves seront carnivores? ils mourront sans en voir l'éclosion (2).

Enfin une dernière preuve que l'impulsion aveugle de l'instinct, et non la lumière de la raison, conduit les animaux, c'est que, dans leurs diverses industries, ils n'ont rien inventé, rien perfectionné, et tous sans exception agissent exactement comme leurs ancêtres. S'ils avaient la pensée, la réflexion, le raisonnement, comme d'aucuns le prétendent, ils auraient fait des progrès, et les bêtes d'aujourd'hui seraient plus parfaites que celles de l'époque d'Adam et d'Eve. Eh bien! non,

(1) MILNE EDWARDS, *Zoologie*, p. 232. — DE BONALD, *op. cit.* p. 411. — DE S. ELLIER, *L'Ordre du monde physique*, p. 183. — LOUIS DE GRENADE, *Introduction au symbole de la Foi*, 1 part. chap. XI.

(2) MILNE EDWARDS, *op. cit.* p. 242. — Voyez la note 3, à la fin de cette conférence.

a pas mounta d'uno osco. Chasque individu noun travaio diferentamen que lis autre de la memo espèci. De generacioun en generacioun, li fournigo fan si fourniguié d'ou meme biais ; lis abiho bastisson si brusc, li vibre si cabano, li dindouletto si nis ; lis aragno fielon sa telo e li magnan si coucoun, t'outi d'uno maniero uniformo ; fan tout sus lou meme patroun, e se lèvon pas d'aqui (1).

Ansin s'esplico l'invariablo perfecioun dis obro de l'animau. Diéu a vougu que nasquèsse assabenta de tout, s'enso n'èstre devènt à si semblable. Tambèn touto sa vido, éu viro dins un ciéucle, e, uno fes mort a rèn trasmés de nou à si descendènt ; mai lis enfant n'en sabon autant que li paire. Per l'ome acò 's bèn diferènt : éu en soucieta se perfeciouno ; emé l'esperènci d'ou passat, crèis lou tresor de si couneissènço, fai d'envencioun nouvello e s'enauro sèmpe que mai de prougrès en prougrès. D'ounte vèn aquéu dire d'un filousofe : l'animau nais perfèt, l'ome nais perfectible (2).

(1) Vèire BOSSUET, chap. cit. n° VII. — BUFFON, *Cœuvres complètes* : *De la nature de l'homme*.

(2) DE BONALD, *Op. cit.*, p. 411.

depuis l'origine du monde, leur intelligence n'a pas monté d'un degré. Chaque individu ne travaille pas différemment des autres de la même espèce. De génération en génération, les fourmis font leurs fourmillières de la même façon; les abeilles bâtissent leurs ruches, les castors leurs huttes, les hirondelles leurs nids; les araignées filent leur toile et les vers-à-soie leurs cocons, tous uniformément; ils font tout d'après le même modèle et ne s'en écartent point (1).

Ainsi s'explique l'invariable perfection des ouvrages de l'animal. Dieu a voulu qu'il naquît instruit de tout, sans en être redevable à ses pareils. Aussi toute sa vie, il tourne dans un cercle, et, une fois mort, il n'a rien transmis de neuf à ses descendants; mais les enfants en savent autant que les pères. Il n'en est pas ainsi de l'homme : lui se perfectionne en société; grâce à l'expérience du passé, il accroît le trésor de ses connaissances, il fait de nouvelles inventions et va s'élevant toujours de progrès en progrès. D'où cette parole d'un philosophe : l'animal naît parfait, l'homme naît perfectible (2).

(1) Voir BOSSUET, chap. cit. n° VII. — BUFFON, *Œuvres complètes, De la nature de l'homme*.

(2) DE BONALD. *op. cit.* p. 411.

Mai precisamen dins aquelo perfecion dis estint bestialen, l'ome trovo de que medita. Pòu ié vèire, coume dins un tablèu, un image de la puissanço, de la sagesso, de la bounta dóu Creatour, e subre-tout un image de si devé. Diéu a tout fa pèr l'ome. « Chasque animau, dis Bossuet, es carga de sa representacion (1) ; » es un moudèle vivènt que la divino Prouvidènci nous bouto soute lis uei. L'anan miés vèire, Fraire e Sorre, en counsiderant li manifestacion de l'estint, principalamen dins li voulatiho e dins li pèis.

II

SE voulès bèn, counsideren aquélis estint que raprochon l'animau lou mai de l'inteligènci de l'ome : vole dire l'estint de la soucieta e l'estint de la famiho.

L'estint de soucieta reünis lis animau e li groupo dins un ordre meravihous, coume s'es jamai vist, coume se veira jamai dins li nacioun li mai coumplido. Avès agu remarca

(1) *Chap. cit.* n° x. — LOUIS DE GRANADO, *loc. cit.*

Mais précisément cette perfection des instincts de la bête offre à l'homme un sujet de méditation. Il peut y voir, comme dans un tableau, une image de la puissance de la sagesse, de la bonté du Créateur, et surtout une image de ses devoirs. Dieu a tout fait pour l'homme. « Chaque animal, dit Bossuet, est chargé de sa représentation (1). » c'est un modèle vivant placé sous nos yeux par la divine Providence. Nous allons mieux le voir, Frères et Sœurs, en considérant les manifestations de l'instinct surtout chez les volatiles et les poissons.

II

SI vous le voulez bien, considérons les instincts qui rapprochent le plus l'animal de l'intelligence de l'homme : je veux dire l'instinct de la société et l'instinct de la famille.

L'instinct de société réunit les animaux et les groupe dans un ordre merveilleux, tel qu'on ne l'a jamais vu, tel qu'on ne le verra jamais au sein des nations les plus parfaites. Avez-vous re-

(1) *Chap. cit.* n° x. — LOUIS DE GRENADE, *loc. cit.*

pèr eisèmple, lou pople dis abiho ? Vejan, ounte i'a dins countrado uno soucieta miès ourganisado qu'aquelo ? Li naturalisto, qu'an estudia de proche aquéu poulit pichot pople, nous dison que dins un brusc i'a quatre meno d'abiho : la rèino, lis abihard o bourdoun, li ciriero e li bailo (1). Aqui, coume dins un estat bèn tengu, chascuno a sis atribucioun. La rèino que segnourejo sus l'eissame tout entié, e li bourdoun que ié tènou coumpagno, an la cargo impourtanto de counserva l'espèci. Li ciriero e li bailo s'ócupon de faire la ciro e lou mèu emai d'apatouï touto la coulounio. Amiras-lèi coume soun d'acord pèr fabrica li bresco de soun brusc. Li bailo van, sus li planto, arrabaia la pousso di flour e tambèn lou pinau. Em'aquéu pinau, em'aquelo pousso, emé peréu la ciro que ié porjon li ciriero, fan coume un pastoui, l'estèndon, lou despartisson en sai pas quant de pichot coumpartimen o celulo à sièis caire, que se tocon tóuti e se tènou soulidamen couta. « En li bastissènt, dis Louis de Granado, noun emplegon la règlo nimai lou fiéu à ploumb (2). » Mai, boutas, travaion emé tant d'avisamen, chascuno fai tant bèn soun obro, sènso entrambla si

(1) Vèire pèr aquelo questioun MILNE EDWARDS, *op. cit.* p. 251-56. — DE S. ELLIER, *op. cit.* p. 182-86. — S. BASILE, *op. cit. homil.* VIII. LOUIS DE GRANADO, *op. cit.* 1 part. chap. xx.

(2) *Op. cit.* chap. xx, p. 83.

marqué, par exemple, le peuple des abeilles ? Voyons, en quel lieu trouve-t-on une société mieux organisée ? Les naturalistes qui ont étudié de près ce gentil petit peuple, nous disent qu'une ruche a quatre espèces d'abeilles : la reine, les abeilles mâles ou faux bourdons, les cirières et les nourrices (1). Là, comme dans un état bien mené, chacune a ses attributions. La reine qui gouverne l'essaim tout entier, et les faux bourdons qui lui tiennent compagnie, ont la charge importante de conserver l'espèce. Les cirières et les nourrices ont le soin de faire la cire et le miel et de fournir les vivres à toute la colonie. Voyez-les comme elles s'entendent bien pour fabriquer les rayons de leur ruche. Les nourrices vont recueillir sur les plantes le pollen des fleurs ainsi que le propolis. Avec ce propolis et ce pollen, ainsi qu'avec la cire fournie par les cirières, elles composent une sorte de pâte qu'elles étendent, qu'elles distribuent en de nombreux petits compartiments, ou cellules hexagones, contigus les uns aux autres et se prêtant un mutuel appui. « En les construisant, dit Louis de Grenade, elles n'emploient ni la règle, ni le fil à plomb (2). » Mais, certes, elles travaillent

(1) Voir pour cette question MILNE EDWARDS, *op. cit.*, p. 251-56.
— DE S. ELLIER, *op. cit.* 182-86. — S. BASILE, *op. cit. Homil.* VIII.
— LOUIS DE GRENADE, *op. cit.* 1 part. chap. xx.

(2) *Op. cit.* chap. xx, p. 83. — Voir la note 4 à la fin de cette conférence.

sorre, tóuti en un mot coumbinon si mouven tant à prepaus, que li celulo se fan reguliero, se devinon simetricamen dispausado, proupourciounado enfin à la grandour dóu cors de l'abiho. Lou meïour geoumètre de Prouvènço segur farié pas miés.

Aquel acord amirable, lou remarcas encaro, quand fabricon sa melico. Ousservas-lèi e li veirés ana e veni tóuti coutrio dins li campas, sus li coutau. Se vèi qu'uno memo idèio li buto : la prousperita communo. Parlant d'aquéli blóundi travaïarello, lou Pouèto disié :

La pichouneto republico
 N'avié qu'uno obro : la melico.
 E tóuti li matin, à drapèu desplega,
 La republico touto entiero
 Prenié lou vanc sus la coustiero ;
 Pièi au tremount, di genestiero
 Entournavo à l'oustau ço qu'avié rapuga.

(MISTRAU, *Calendau*, cant VII.)

E n'en rapugon tant e mai, n'en porton, pecaire ! tant que n'en podon pourta, subre-tout li bailo ; d'ounte vèn lou dire que se dis : carga coume uno abiho. Mai arribado que

avec tant de prudence, chacune s'acquitte si bien de sa tâche, sans gêner ses sœurs, toutes en un mot combinent si bien à propos leurs mouvements, que les cellules se font avec régularité, se disposent avec symétrie, se trouvent enfin proportionnées à la grandeur du corps de l'abeille. Le meilleur géomètre de Provence à coup sûr ne ferait pas mieux.

Cet accord admirable se remarque également, lorsqu'elles fabriquent leur miel. Observez-les et vous les verrez aller et venir toutes ensemble dans les plaines, sur les coteaux. On voit qu'un même but les excite : la prospérité commune. Parlant de ces blondes ouvrières, le Poète disait :

La petite république
N'avait qu'une occupation : le miel.
Tous les matins, enseignes déployées,
La république tout entière
Prenait l'essor sur les coteaux ;
Puis au logis, à la tombée du jour,
Elle rentrait le suc qu'elle avait picoré dans les genêts.

(MISTRAL, *Calendal*, chant VII.)

Et elles en picorent en abondance, elles en portent, les pauvrettes ! tant qu'elles en peuvent porter, surtout les nourrices ; d'où vient ce dicton : chargé comme une abeille.

soun, sus lou lindau de l'apié, si coumpagno lis ajudon descarga soun fais. E ansin, de l'aubo à l'escabour, se fan la man dis uno is outro ; bailo e ciriero proucuron à sa rèino emai is abiheto nouvelamen nascudo la taulo e lou cubert, tóuti unicamen se boulegon en visto dóu bèn coumun.

Ah ! se, dins nosto soucieta poulitico o crestiano, sabian nous ié prene coume se dèu ; s'en plaço de tira chascun de noste caire, e de nous divisa sènso proufié dins la bourroulo di partit, groupavian ensèmble tóuti nòsti voulounta, tóuti nòsti forço, tóuti nòstis interès, en visto de la patriò e de la religioun, coume acò sarié bèu à vèire, e que bonur sarié lou nostre ! O vous, ome d'Estat, vous, fasèire de lèi, que cercas de resdure lou proublèmo souciau, anas dounc à l'escolo dis abiho : éli l'an trouva. E, boutas, soun pas li souleto : fasès uno tournado vers lou pople atravali di fournigo, i coulounio di vibre e di becaru, i banc de sardino e de toun, enjusqu'i troupelado de singe que trèvon li fourèst dóu Nouvèu-Mounde, e veirés coume l'estint de soucieta groupo ensèmble e fai agi d'acord tóuti aquélis animau.

Aquel estint se revèlo amirablamen dins li pèis e lis aucèu, principalamen dins lou tèms

Mais, aussitôt arrivées sur le seuil des ruches, leurs compagnes les allègent de leur faix. Et ainsi, de l'aube au crépuscule, elles s'aident mutuellement ; nourrices et cirières procurent à leur reine et aux jeunes abeilles, qui ne font que de naître, le vivre et le couvert, toutes s'agitent uniquement en vue du bien commun.

Ah ! si, dans notre société politique ou chrétienne, nous savions employer les bons moyens ; si, au lieu de tirer chacun de notre côté et de nous diviser inutilement dans le tumulte des partis, nous groupions ensemble toutes nos volontés, toutes nos forces, tous nos intérêts en vue de la patrie et de la religion, quel beau spectacle s'offrirait à nos regards et quel bonheur serait le nôtre ! O vous, hommes d'Etat, vous, législateurs, qui cherchez à résoudre le problème social, allez donc à l'école des abeilles : elles l'ont trouvé. Et, croyez-le bien, elles ne sont pas les seules : parcourez le peuple laborieux des fourmis, les colonies des castors et des flamands, les bancs de sardines et de thons, et même les bandes de singes qui séjournent dans les forêts du Nouveau-Monde, vous verrez comme l'instinct de société groupe ensemble et fait agir de concert tous ces animaux.

Cet instinct se révèle admirablement chez les poissons et les oiseaux, surtout au temps

dis emigracioun, quand se despaïson. Avès agu vist, vers la fin de setèmbre, aquéli dindouleto que s'acampon à vòu? Li vesès que se pauson sus lou bord di téulisso, sus li fiéu d'aram dóu telegrafe, e soun aqui à l'espèro, enterin que d'autro van, vènon, voulastrejon d'aqui-d'eila, en quilant coume se voulïen souna li tardiero, pèr pousqué tóuti parti ensèn e faire tóuti ensèn la travessado de la mar, dóu coustat di païs caud.

Li gruio, lis auco, li cigogno, li caio, li galejoun, li canard sòuvage an peréu sis emigracioun; coume li dindouleto, s'acampon au jour e au rode counvengu. Soun tóuti fidèu, coume dis la Biblo, au rendèsvous (1). Em' acò, uno fes tóuti reüni, li vaqui que parton. Mai regardas quet ordre! Un regimen de sòudard que van faire la manobro óusservon pas tant bèn la disciplino. Peramount s'avançon en formo de triangle, pèr pousqué mai facilamen fèndre l'èr. Van en troupo de quaranto à cinquanto, e chascuno de si ligno es coumandado pèr un capoulié, qu'es eisa de lou recounèisse, dóumaci se tèn lou proumié en davans di rèng. Aqui, chascun gardo sa plaço e eiseuto, coume se dèu, li

(1) JEREM¹⁰, VIII, 7.

des émigrations, alors qu'ils se dépaysent. Avez-vous vu, vers la fin de septembre, ces hirondelles qui s'assemblent en foule ? Vous les apercevez juchées sur le bord des toits, sur les fils télégraphiques ; elles attendent là, pendant que d'autres vont et viennent, voltigeant de ci, de là, criant comme si elles voulaient appeler les retardataires, afin de pouvoir partir toutes ensemble, et faire ensemble la traversée de la mer, dans la direction des pays chauds.

Les grues, les oies, les cigognes, les cailles, les hérons, les canards sauvages ont aussi leurs émigrations ; comme les hirondelles, ils se rassemblent au jour et au lieu marqués. Tous sont fidèles au rendez-vous, dit la Bible (1), Une fois tous réunis, ils partent. Mais admirez cet ordre ! Un régiment de soldats qui vont à la manœuvre n'observent pas si bien la discipline. Dans les hauteurs, ces oiseaux s'avancent en forme de triangle pour pouvoir couper l'air plus aisément. Ils vont en troupes de quarante à cinquante, et chacune de leurs lignes est commandée par un chef, facile à reconnaître, car il se tient le premier devant les rangs. Là, chacun garde sa place et exécute ponctuellement les mou-

(1) JÉRÉMIE VIII, 7.

mouvemen vougu. Quand l'aucèu qu'es à la pouncho dóu triangle se sènt las, vai se bouta lou darrié de tóuti, e chascun à soun tour vèn prene sa plaço. Tèms en tèms, li bando voulairello s'arrèston pèr bousca sa nourrituro o bèn pèr faire pauso, dins la niue. Coume dins nòstis armado en tèms de guerro, aqui i'a de sentinello que se relèvon, uno aro, uno pièi, e que tènnon d'à ment, pèr au mendre dangié traire lou crid d'alarmo.

Li pèis, éli tambèn, se despaïson. Lis anguielo, lis alauso, au mes de mars, mounton dins lou Rose ; au mes de setèmbre, davalon à la mar. Li saumoun, au tèms di fre, sejournon dins li founsour dóu grand toumple ; mai, i proumiéris alenado de la primo, dau ! s'acampon e gagnon li ribiero. Lis arenc, li toun e àutri pèis amon peréu de viageja. Coume lis aucèu, óusservon dins sis emigracioun un ordre acoumpli ; filon en lóngui renguiero, tóuti d'un vanc, guida pèr lou plus vièi e lou mai experimenta que ié sièr de pilot (1).

Oh ! lou demande, Fraire e Sorre, à vosto santo couneissènço, i' a pas de que èstre ravi

(1) S. BASILE, *loc. cit.* — DE S. ELLIER, p. 153-55. — L. DE GRANADO, p. 39. — MILNE EDWARDS, p. 239-41. — ERMENGAUD, *Breviari d'amor*, p. 248.

vements ordonnés. Lorsque l'oiseau qui est à la pointe du triangle se sent fatigué, il va se mettre le dernier de tous, et chacun vient à son tour prendre sa place. De temps à autre, les troupes volantes s'arrêtent pour chercher leur nourriture ou se reposer durant la nuit. Ainsi que dans nos armées en temps de guerre, il y a là des sentinelles qui se relèvent l'une après l'autre, et qui font le guet pour jeter le cri d'alarme au moindre danger.

Les poissons se dépaysent, eux aussi. Les anguilles, les aloses, au mois de mars, montent dans le Rhône ; au mois de septembre, elles descendent à la mer. Les saumons, durant le temps des frimas, séjournent dans les profondeurs du grand abîme ; mais, aux premières effluves du printemps, les voilà qui s'assemblent et gagnent les rivières. Les harengs, les thons et autres poissons ont aussi l'humeur voyageuse. Comme les oiseaux, ils observent dans leurs migrations un ordre parfait ; ils s'avancent en longues files, d'un élan simultané, guidés par le plus vieux et le plus expérimenté qui leur sert de pilote (1).

Oh ! je le demande à votre intelligence, Frères et Sœurs, n'y a-t-il pas lieu d'être ravi

(1) S. BASILE, *loc. cit.* — DE S. ELLIER, p. 153-55. — L. DE GRENADE, p. 39. — MILNE EDWARDS, p. 239-41. — ERMENGAUD, *Breviari d'amor*, p. 248.

davans aquel estint qu'au jour marca, au rode counvengu, acampo de pàuri bestiari, li fai se bouta en ordre e regla l'ouro de sa partènço ? « Quau es, s'escriдон S. Basile e S. Ambròsi, quau es que ié douno lou brande ? Ounte es lou dekrét dóu president ? En que plaço de ciéuta, sus quétis aficho an legi l'ordre de la partènço ? Quau lis adraiara dins sis escourregudo vers li païs liuen ? Es que dins acò bèu noun recouneissès la divino Prouvidènci qu'ourdouno tout, qu'eisecuto tout dins li méndri detai (1) ? » Regardas-lèi aquéli pèis, aquélis aucèu, coume soun óubeïssènt. Mouïse a resoun de dire que Diéu, aguènt crea tout ço que nado e tout ço que volo, « veguè qu'èro bon. » Bon, vous lou redise, pèr nous ensigna e nous reaprene noste devé. Anas, se trovon jamai en contro-vencioun à la lèi de Diéu. « E nautre, ajusto S. Basile, sabèn que desóubeï de-longo i coumandamen dóu salut (2). » D'animau sènsò resoun counèisson ço que dèvon faire, preveson, dirias, l'aveni ; e nàutri que sian en routo vers l'eternita, nàutri que deman, vuei bessai, auren fa lou grand viage, nous rebalan dins

(1) S. BASILE, *Op. cit.*, *homil.* VII. — S. AMBRÒSI, *Op. cit.* lib. V, cap. X.

(2) *Loc. cit.*

en présence de cet instinct qui, au jour marqué, à l'endroit convenu, rassemble de pauvres animaux, les fait se ranger en ordre et régler l'heure de leur départ ? « Qui est-ce qui les met en marche, s'écrient S. Basile et S. Ambroise ? Où est le décret du président ? A quelle place publique, sur quelles affiches ont-ils lu l'ordre du départ ? Qui les guidera dans ces lointaines excursions ? Ne reconnaissez-vous point en cette merveille la divine Providence qui ordonne tout, exécute tout jusqu'aux moindres détails(1) ? » Voyez comme ces oiseaux et ces poissons sont obéissants ! Moïse a raison de dire que Dieu, ayant créé tout ce qui nage et tout ce qui vole, « vit que c'était bon. » Oui, bon pour nous indiquer et nous réapprendre notre devoir. « Et nous autres, ajoute S. Basile, nous ne savons que désobéir sans cesse aux commandements du salut (2). » Des animaux sans raison connaissent ce qu'ils ont à faire, ils prévoient, dirait-on, l'avenir ; et nous, qui allons vers l'éternité, nous qui demain, aujourd'hui peut-être, aurons terminé le grand voyage, nous croupissons dans l'ignorance de nos devoirs, ou, si nous les connaissons et que nos chefs nous

(1) S. BASILE, *op. cit. homil.*, VII. — S. AMBROISE, lib. v, cap. x.

(2) *Loc. cit.*

l'ignourènci de nòsti devé, o, se li couneissèn e que nòsti mèstre nous lou remèmbron, zóul ié rebecan contro e trepassan sis ordre sènso vergougno. Quant n'i 'a, dins lou tèms de Pasco, que desóubeïran à la lèi de la Glèiso ! Pamens noun es fauto de remous-tranço. Li messiounàri, li curat, coume de sentinello pacifico, nous cridon, au noum de Diéu : Anen, pàuri crestian, anen, viajaire de l'eternita, vàutri que, coume lou pèis, sias nascu dins l'aigo, vàutri que, coume l'aucèu, sias astra pèr la lumiero, anen ! es l'ouro de vous pausa, es l'ouro de veni prene de forço à la santo taulo, que vous rèsto encaro brava-men de camin à faire. — Quant n'i 'a qu' ista-ran sourd, pecaire ! em'acò pièi anaran d'anqueto foro di rèng, coume se fasien plus partido de la Glèiso. Ah ! fuguen pas d'aquéli, nous-autre ! Sian de la Glèiso, óusserven li lèi de la Glèiso.

Emé l'estint de la soucieta, li pèis coume lis aucèu an tambèn l'estint de la famiho. Quouro lis aguè crea, lou Segne Diéu, nous óusservo Mouïse, « li benesiguè, en disènt : Creissès e multiplicas-vous e clafissès lis aigo de la mar, e que lis aucèu se multiplicon sus la terro. »

Aquelo lèi misteriouso es óusservado fide-lamen à travès l'espàci e jusqu'au fin founs de

les rappellent, aussitôt nous nous insurgeons contre eux et nous transgressons impudemment leurs ordres. Combien, durant le temps pascal, désobéiront à la loi de l'Eglise ! Pourtant ce n'est pas faute d'avertissements. Les missionnaires, les curés, tels que des sentinelles pacifiques, nous crient au nom de Dieu : Allons, pauvres chrétiens, allons, voyageurs de l'éternité, vous qui êtes nés dans l'eau, comme le poisson, vous qui comme l'oiseau êtes destinés pour la lumière, allons ! il est temps de faire halte, il est temps de venir vous restaurer à la sainte table, car vous avez encore un long chemin à parcourir. — Combien qui fermeront l'oreille hélas ! et qui se traîneront ensuite hors des rangs, comme s'ils ne faisaient plus partie de l'Eglise. Ah ! quant à nous, ne soyons pas avec eux. Nous sommes de l'Eglise, observons-en les lois.

Outre l'instinct de la société, les poissons et les oiseaux ont aussi l'instinct de la famille. Après les avoir créés, le Seigneur, remarque Moïse, « les bénit en disant : Croissez et multipliez-vous et remplissez les eaux de la mer ; et que les oiseaux se multiplient sur la terre. »

Cette loi mystérieuse est fidèlement observée à travers l'espace et dans les profondeurs

l'Oucean. Li pèis de touto meno, vèngue lou tèms de l'eissagage, van pausa sis iòu de-long di ribo de la mar o di flùvi, dins la sablo, dins lis asclo di roucas, au mitan de la moufo, dis augo brancarudo e dis erbo marino. Se devino meme uno espèci de pèis, lou boularot, qu'emé si dènt coupo de branqueto menudo e n'en agènso un nis ounte vèn la femello escoundre sis iòu. Lou mascle se tèn aqui, proche dóu nis, e tout afeciouna mounto la gàrdi. Tre que li peissounet an espeli, éu lis aparo energicamen, li meno à travès lis oundo mouvèto e noun lis abandouno, d'aqui que fugon proun fort. L'espigno-bè de nòsti ribiero a li mémis abitudo que lou boularot.

Mai lis aucèu, pèr aquel estint de famiho, soun, se pòu dire, bèn superiour i pèis. Vèngue l'ouro de faire soun nis, oh ! coume soun en aio ! Regardas-lèi, emé que siuen l'arrènjon, emé quinto afecioun l'aliscon en visto de la jouino famiho que i'espelira ! Fau qu'aquéu nis siegue un oustalounet soulide e tout ensèn uno bressolo mouleto, caudinello. Tambèn, li veiran se faire massoun, menusié, sartre, teisserand, broudaire, e vous façounaran un nis, un perlet de nis que rèn ié mancara. Espinchas la cardelino : emé de moufo, emé de bourrihoun, elo formo uno pichoto brèssu ;

océaniques. Vienne le temps du frai, les poissons de toute espèce vont déposer leurs œufs le long des bords de la mer ou des fleuves, dans le sable, dans les fentes des rochers, parmi la mousse, les algues branchues et les herbes marines. On rencontre même une sorte de poisson, le boulereau, qui coupe avec ses dents de petites branchettes et en forme un nid dans lequel la femelle vient cacher ses œufs. Le mâle se tient tout près du nid et le garde avec amour. Dès que les jeunes poissons éclosent, il les défend énergiquement, il les guide à travers les flots mobiles et ne les abandonne que lorsqu'ils sont devenus assez forts. L'épinoche de nos rivières a les mêmes mœurs que le boulereau.

Mais les oiseaux, en ce qui touche cet instinct de famille, sont assurément bien supérieurs aux poissons. Vienne l'heure de construire leur nid, oh ! comme ils se donnent du mouvement. Considérez-les, avec quel soin ils le disposent, avec quel amour ils l'ajustent en vue de la jeune famille qui doit y éclore. Il faut que ce nid soit une maisonnette solide et en même temps une couchette bien tendre, bien chaude. Aussi verra-t-on les oiseaux se faire maçons, menuisiers, tailleurs, tisserands, brodeurs, et ils façonneront un nid, un bijou de nid auquel rien ne

en dedins ié bouto de cren, de lano, de fiéu, e li ligo ensèmble em'un gàubi coumpli. Em'acò pau à cha pau lou nis s'acabo ; es pouldet, redounet que lou dirias fa au coumpas. Espinchas lou pi : à cop de bè, se cavo un trau dins lou pège d'un aubre ; à l'intrado, lou fai estré, mai en dedins l'alargis, n'en formo uno chambreto que si pichoun i'anaran pinta ! Lou debassaire, éu, tèis soun nis en formo de debas emé lou coutounet rabaia sus lis aubo, e lou pendoulo i verno, i canèu, de-long dóu Rose. La bouscarlo lou bastis dins li rousié, lou passeroun souto li téule ; la dindouletto, elo, lou massouno, coume un oustau de tàpi, dins li remisó e lis envans. E tóuti ansin, gènti bestiouletto, n'an ni repaus ni pauso, d'aquí que siegue fache aquelo abitacioun galanto, ounte se coumplira la paraulo dóu Creatour : « Creissès e multiplicas-vous. »

Ah ! tambèn, quand lis iòu lisquet, nouvelamen poundu, se mostron dins lou nis, n'en vos de quilet de tendresso e de cant d'amour ? Souto li téule, dins li bouissounado, de-long di riéu, au mitan di verd jardin, sus li colo

manquera. Examinez le chardonneret : avec la mousse, avec le duvet elle forme un petit berceau, à l'intérieur duquel elle met du crin, de la laine, des fils, elle les relie ensemble avec un art exquis. Et peu à peu le nid s'achève : à sa forme gracieuse, demi-sphérique, vous le diriez fait au compas. Voyez le pic : à coups de bec, il se creuse un trou dans le tronc d'un arbre ; il en fait l'ouverture étroite, mais il l'élargit à l'intérieur, il en forme une chambrette dans laquelle ses petits seront logés commodément. La penduline tisse son nid en forme de bas, avec l'ouate cueillie sur les peupliers blancs, et elle le suspend aux aunes et aux roseaux, le long du Rhône. La fauvette le construit dans les rosiers, le moineau sous les toits ; quant à l'hirondelle, elle le maçonne, comme une maison de pisé, dans les remises et les hangars. Et ainsi tous ces êtres gracieux n'ont ni repos ni trêve, jusqu'à ce qu'ils aient achevé cette charmante habitation dans laquelle s'accomplira la parole du Créateur : « Croissez et multipliez-vous. »

Aussi, lorsque les œufs luisants et frais pondus se montrent dans le nid, que de cris de tendresse et que de chants d'amour ! Sous les toits, parmi les buissons, le long des ruisseaux, au sein des verts jardins, sur les

oudourouso, touto l'auceliho es en fèsto, e vague de mena rejouïssènço ! Enterin que lou paire canto soun bonur, la maire amoulounado sus lou nis, es aqui, pecaire ! qu'estènd sis aletto coume sus un tresor e, fernissènto d'amour, se tèn à l'espèro. E dequ'espèro ansin la bravo bestiouletto ? Ah ! dins chascun d'aquélis iòu galant, qu'elo couvo emé tant d'afecioun, i'a 'no vido amagado : n'espelira un auceloun que, coume elo, aletejara dins l'azur e la lumiero. L'auceloun, acò 's la joio e la prouloungacioun de sa vido ! l'auceloun, acò 's l'esperanço de sa raço : éu, à soun tour, la perpetuara sus la faci de la terro. Zóu ! que n'en vèngue ! que n'espeligue à vòu ! Creissès, aucèu de l'èr, creissès e multiplicas-vous. *Crescite et multiplicamini*. E se tènon aqui lou paire emé la maire, pèr vèire naisse si nistoun. An pas pòu, boutas, que lou nis siegue trop plen e que lou viéure manque : l'amour vrai douno de gàubi e trovo de large pèr tóuti souto lou soulèu de Diéu. Zóu ! que n'en vèngue ! que n'espeligue à vòu ! N'i'aura jamai trop d'aquéli gai cantaire, d'aquélis èstre poulidoun, trevant de l'èr, escarrabihaire dóu printèms. Creissès dounc e multiplicas-vous. *Crescite et multipliamini*.

O amour, voues de Diéu e de la naturo, la soucieta de vueí vòu plus t'entèndre e ié

collines odorantes, tous les petits oiseaux sont en fête et s'ébaudissent. Tandis que le père chante son bonheur, la mère, couchée sur le nid, étend ses ailes, la pauvrette ! comme sur un trésor, et, frémissante d'amour, elle se tient dans l'attente. Et qu'attend-elle donc, l'innocente créature ? Ah ! c'est que chacun de ces jolis œufs, qu'elle couve si amoureuxment, contient une vie : il en naîtra un oisillon qui volera, comme elle, dans l'azur et la lumière. L'oisillon, c'est la joie et la prolongation de sa vie ! l'oisillon, c'est l'espérance de sa race : à son tour, il la perpétuera sur la face de la terre. Allons ! qu'il en vienne ! qu'il en éclore en grand nombre ! Croissez, oiseaux du ciel, et multipliez-vous. *Crescite et multiplicamini*. Et le père et la mère sont là, attendant l'éclosion de leurs petits. Ils n'ont pas peur, je vous assure, que le nid soit trop plein ou que les vivres fassent défaut : l'amour vrai s'industrie et trouve de la place pour tous sous le soleil de Dieu. Allons ! qu'il en vienne ! qu'il en éclore en grand nombre ! Nous n'en aurons jamais trop de ces chantages joyeux, de ces êtres charmants, habitants des airs, allègres messagers du printemps. Croissez donc et multipliez-vous. *Crescite et multiplicamini*.

O amour, voix de Dieu et de la nature, la société d'aujourd'hui se refuse à t'entendre :

portes esfrei. Li bramo-fam e li gousto-soulet de nosto civilisacioun mouderno, n'aguènt d'uei que pèr lou lucre, lou lùssi, li plesi, an mes souto li pèd li sànti lèi dóu mariage. O amour, t'an desounoura, t'an proufana! Se n'escoundon plus, lou cridon pèr carriero: la famiho i'es un soucit, i'es un embarras, i'es uno cargo. Aguènt perdu touto fe à la Prouvidènci, coumprenon plus, o amour, ti sànti delicadesso, e i'es letro clauso aquelo paraulo d'un de nòsti pouèto :

Emai l'enfant doune de peno,
Emai empache de dourmi,
L'enfant es la plus bello estreno
Que Diéu fai en dous cor ami.

(A. TAVAN, *Amour e plour*, p. 78.)

Oh ! moun-te sias, famiho d'àutri-tèms, famiho patriarcalo de ma Prouvènço ? Li coumprenias, vous, aquéli paraulo de fe. Vòstis oustau s'emplissien de joio, à la neissènço d'un enfant. — Diéu te mando, ié disié lou rèire. Vivo ta facho, bèu mignot dóu bon Diéu !

D'enfant e d'avé
L'on n'en pòu pas trop avé

tu lui fais peur. Les fils cupides et égoïstes de notre civilisation moderne, n'ayant des yeux que pour le gain, le luxe, les plaisirs, ont foulé aux pieds les saintes lois du mariage. O amour, ils t'ont déshonoré, ils t'ont profané ! Ils ne s'en cachent plus, ils le publient hautement : la famille leur est un souci, une charge, un embarras. Ayant perdu toute foi en la Providence, ils ne comprennent plus, ô amour, tes saintes délicatesses, et ils restent insensibles à cette belle parole d'un de nos poètes :

Bien que l'enfant donne du souci,
Bien qu'il trouble notre sommeil,
L'enfant est le plus beau présent
Que Dieu fait à deux cœurs qui s'aiment.

(A. TAVAN, *Amour et pleurs*, p. 78.)

Oh ! où êtes-vous familles d'autrefois, familles patriarcales de ma Provence ? Vous les compreniez, vous, ces paroles de foi. Vos maisons étaient dans l'allégresse, à la naissance d'un enfant. — Dieu t'envoie, lui disait l'aïeul. Vive ta face, cher mignon du Bon Dieu !

Des enfants, des troupeaux !
On ne peut en avoir trop.

Vène ! pèr tu i'aura toujours de plaço. Se la taulo es estrecho, l'alargiren ; se lou vièure sougno gaire, travaïaren.

Quau travaio
Diéu ié baio.

Ato ! pièi, perqué se lagna ?

Is auceloun Diéu douno la becado.
Ounte i'a d'enfant,
I'a toujours de pan.

Dóumaci, coume se dis,

Quand lou Bon Diéu mando un lapin,
Mando tambèn uno cardello.

Ansin, milo reprouvèrbi galoi sourtien di bouco risouletto de nòsti segne-grand ; em'acò bandissènt la malancounié, sa raço racejavo. Tambèn, venguèsse Nouvè, falié vèire lou poulit mouloun de drole, de chato, de noro, enfant e felen qu'à soun entour fasien lou roudet ! Falié vèire l'emoucioun de tóuti, quand se pausavo Cacho-fiò !

Alègre ! Alègre !
Diéu nous alègre !
Cacho-fiò vèn !

Diéu nous fague la gràci de vèire l'an que vèn,
E se sian pas mai, que sieguen pas mens.

Viens ! il y aura toujours une place pour toi.
Si la table est étroite, nous l'élargirons ; si la
nourriture n'est pas assez abondante, nous
travaillerons.

A qui travaille
Dieu donne.

D'ailleurs, pourquoi s'inquiéter ?

Aux oisillons Dieu donne la pâture,
Là où se trouve des enfants,
Il y a toujours du pain.

Car il est dit :

Quand le Bon Dieu envoie un lapin,
Il envoie aussi un laiteron.

Ainsi, mille joyeux proverbes sortaient des
lèvres souriantes de nos ancêtres ; et, chassant
la mélancolie, leur race se perpétuait. Aussi,
le jour de Noël, il fallait voir la charmante
troupe de garçons, de filles, de brus, d'enfants
et de petits fils qui se groupaient autour
d'eux ! Il fallait voir l'émotion de toute
l'assistance, lorsqu'on déposait dans l'âtre la
bûche traditionnelle.

Allégresse ! Allégresse !
Que Dieu nous emplisse d'allégresse !
Voici la bûche bénie !

Dieu nous fasse la grâce de voir l'année prochaine,
Et si nous ne sommes pas plus, ne soyons pas moins.

Vous vènon li lagremo, rèn que de ié pensa...

Ah ! sachés-lou, crestian, li famiho noumbrouso soun la vido, soun la forço di nacioun, Quand un pople, chauchant souto li pèd la lèi de Diéu, s'envai de gaieta de cor en demenissènt, quand subre-tout dins la desbaucho s'embastardis, es iéu que vous lou dise, aquéu pople finis à tèms o tard souto la boto de l'estrangié e n'en devèn la trufo. Vous souvenès d'en Setanto ? Anen vèire, diguè lou superbe Alemand, se li fiéu unique de Franço saubran nous resista !... Paure ! lou veguerian proun, nous-autre, coume virè ! N'en diguen pas mai.....

Ai fini, Fraire e Sorre. Lou jour cinquen de la Genèsi veguè dounc parèisse li pèis e lis aucèu, «tóuti li bestiari vivènt e bouleguiéu que lis aigo avien proudu chascun pèr soun espèci, emé tout ço que voulastrejo segound sa raço. » Tóuti aquéli creaturo bello, pèr la lèi misteriouso de l'amour, devien reproudurre sus terro à l'infini l'image de l'adourablo Ternita. « E Diéu veguè qu'acò'ro bon. E, coume dis Mouïse, emé lou vèspre e lou matin, faguè lou jour cinquen. » Mai à-n-aquéu regard de coumplasènço Diéu apoundeguè sa benedicioun. Èro la proumiero fes que la benedicioun divino davalavo sus li creaturo, e de joio n'en trefouliguèron...

Les yeux se remplissent de larmes, à ce seul souvenir...

Ah ! sachez-le, chrétiens, les familles nombreuses sont la vie et la force des nations. Lorsqu'un peuple, foulant aux pieds la loi divine, va sans aucun regret en diminuant, lorsque surtout il s'abâtardit au sein de la débauche, je vous le déclare, ce peuple finit tôt ou tard sous la botte de l'étranger et devient l'objet de ses railleries. Vous souvenez-vous de 1870 ? — Allons voir, dit le superbe Allemand, si les fils uniques de France sauront nous résister !... Hélas ! nous fumes les témoins, nous autres, de ce qui arriva ! N'en disons pas davantage....

J'ai fini, Frères et Sœurs. Le cinquième jour de la Genèse vit donc apparaître les poissons et les oiseaux, « tous les animaux ayant vie et mouvement que les eaux avaient produits chacun selon son espèce, et aussitous les volatiles suivant leur genre. » Toutes ces belles créatures, en vertu de la loi mystérieuse de l'amour devaient reproduire sur la terre indéfiniment l'image de l'adorable Trinité. « Et Dieu vit que cela était bon. Et, comme dit Moïse, du soir et du matin fut fait le cinquième jour. » Mais à ce regard de complaisance Dieu ajouta sa bénédiction. C'était la première fois que la bénédiction divine descendait sur les créatures, et elles en tressaillirent de joie...

Oh ! que davale sus nautre, en aquest tèms de Caremo, pèr que pousquen tóuti crèisse en vertu, multiplica nòsti bònis obro. E qu'aquelo benedicioun dóu Diéu Ounnipou-tènt, Paire, Fiéu e S. Esperit, rèste emé nautre longo-mai. Ansin siegue !



Oh ! qu'elle descende sur nous, durant ce Carême, afin que nous puissions tous croître en vertu, multiplier nos bonnes œuvres. Et que cette bénédiction du Dieu Tout-Puissant, Père, Fils et S. Esprit, demeure toujours en nous. Ainsi soit-il !



NOTES

DE LA

HUITIÈME CONFÉRENCE



1. Le corps de l'animal n'est pas seulement un composé chimique ; ce n'est pas seulement un organisme vivant, doué de la seule vie végétative, il est doué en outre de la vie sensitive. Un animal parfait jouit, comme l'homme, des deux facultés appréhensives et appétitives. Il possède les cinq sens extérieurs et l'imagination ; il se nourrit, il croît, il engendre. Et parce qu'il ne peut y avoir d'opération sans opérateur, force est d'affirmer que la brute est en possession du principe immédiat et médiateur de la vie sensitive. La saine philosophie démontre que l'âme des brutes n'est pas matière, mais matérielle, en ce sens que dans son être et dans son opération elle dépend de la matière. Elle démontre en outre que cette âme est identique avec le principe vital, ou qu'elle est la forme substantielle spécifique de la brute elle-même, et qu'elle se retrouve essentiellement dans chacune de ses parties vivantes. La forme substantielle fait avec la matière informée un seul et unique principe d'opération non plus simple, mais composé, et composé par combinaison de substance et de nature, et non par approximation et par aggrégation des parties. L'être qui en résulte n'est pas matière et n'est pas forme, mais il est constitué à la fois de matière et de forme substantiellement unies. Par cela

même l'âme des brutes est essentiellement différente d'une âme immatérielle et subsistante en elle-même, telle que l'âme humaine : on ne peut pas dire qu'elle est une force assistante, car elle n'opère pas sur le corps qu'elle assiste ou anime, en qualité de cause efficiente ; mais c'est une force informante, et parce qu'elle est essentiellement matérielle, c'est-à-dire qu'elle dépend de la matière, elle ne peut pas être le terme d'une création ou d'une annihilation divine, et doit nécessairement s'éteindre avec le corps ; elle n'est pas produite par création, mais par génération. Elle dérive de la mutation subie par la matière, en vertu de l'action génératrice, mais mutation d'ordre tel qu'elle suppose nécessairement l'intervention divine. (MOIGNO, *Les splendeurs de la Foi*, t. III, Appendice D, n° VI.)

2. Les animaux, dit de Maistre, sont touchés, pressés, environnés par tous les signes de l'intelligence sans pouvoir s'élever jusqu'au moindre de ses actes. Rafinez tant qu'il vous plaira par la pensée, cette âme quelconque, ce principe inconnu, cet instinct, cette lumière intérieure qui leur a été donnée avec une si prodigieuse variété de direction et d'intensité, jamais vous ne trouverez qu'une *asymptote* (*) de la raison qui pourra s'en approcher tant que vous voudrez, mais sans jamais la toucher. (*Soirées de Saint-Petersbourg*, 5^{me} Entretien.)

3. Un des phénomènes les plus propres à donner une idée nette de ce que l'on doit entendre par instinct est celui qui nous est offert par divers insectes, lorsqu'ils déposent leurs œufs ; ces animaux ne verront jamais leur progéniture et ne peuvent avoir aucune notion acquise de ce que deviendront leurs œufs, et cependant ils ont sou-

(*) *Ligne droite qui s'approche sans cesse de la courbe appelée hyperbole et qui ne l'atteint jamais.*

vent la singulière habitude de placer, à côté de chacun de ces corps, un dépôt de matières alimentaires propres à la nourriture de la larve qui en naîtra, et cela lors même que le régime de celle-ci diffère totalement du leur et que les aliments qu'ils déposent ainsi ne leur seraient bons à rien pour eux-mêmes. Aucune espèce de raisonnement ne peut les guider dans cette action, car, s'ils avaient la faculté de raisonner, les faits leur manqueraient pour arriver à de pareilles conclusions, et c'est en aveugles qu'ils doivent nécessairement agir ; mais leur instinct supplée au défaut d'expérience et de raison, et leur apprend à faire précisément ce qui convient pour atteindre le but qu'ils devraient se proposer. (MILNE EDWARDS, *Zoologie*, § 327.)

4. Des mathématiciens, nous dit de Saint-Ellier, ont calculé sous quel angle doivent se rencontrer les côtés d'une cellule hexagonale avec les plans du fond pour offrir le plus grand espace possible et la plus grande économie de matériaux ; les abeilles ont résolu pratiquement ce problème comme le meilleur géomètre.

Darwin, qui prétendait tout expliquer par des causes mécaniques, disait que les abeilles font des alvéoles si régulières, parce que chacune les fabrique à la grandeur de son corps ; qui donc les guide à faire des cellules beaucoup plus grandes pour les mâles ; à les faire plus grandes encore pour y élever les jeunes reines ? (*L'Ordre du monde physique*, p. 184-85.)



NOUVENCO COUNFERÈNCI

NOUVENCO COUNFERÈNCI



LIS ANIMAU TERRÈSTRE

Leituro de la Genèsi

Dieu diguè mai: Que la terro proudugue lis animau segound sa raço, li jumento, li reptile, e li bèsti de la terro segound sis espèci. E ansin fuguè fa.

E faguè Dièu li bèsti de la terro segound sis espèci, lou bestiau gros e menu, e tout ço que se rebalo sus la terro segound sa raço. E Dièu veguè qu'acò'ro bon.

NEUVIÈME CONFÉRENCE



LES ANIMAUX TERRESTRES

Lecture de la Genèse

Dieu dit aussi: Que la terre produise des animaux suivant leur race, les animaux domestiques, les reptiles, et les bêtes de la terre selon leurs espèces. Et cela fut ainsi.

Et Dieu fit les animaux terrestres selon leurs espèces, le gros et le menu bétail, et tout ce qui se remue sur la terre, chacun selon son genre. Et Dieu vit que cela était bon.



BÈLLIS AMO,

ENFIN sian au jour sieisen de la
Creacioun. Lis astre esperlongon
si rai dins la vasteta dóu fiermamen;
sus li mountagno e dins li champ, lis erbo,
li planto, lis aubre, vague de verdeja, de flouri
o de carga de fru; li pèis fuson dins l'aigo,
lis aucèu volon e cantourlejon dins l'azur.....
Aguènt Diéu clafi l'èr e l'aigo de touto meno
d'abitant, ié rèsto plus qu'à poupla la terro
pèr acaba soun obro. Éu fai dounc restounti
sa paraulo: « Que la terro, dis, proudugue
lis animau segound sa raço, li jumento, li
reptile e li bèsti de la terro segound sis
espèci. E ansin fuguè fa. »

Dóu sen de la terro maire, li tres meno
d'èstre que vous dise espeliguèron à la voues



CHÈRES ÂMES,

NOUS sommes enfin au sixième jour de la Création. Les astres projettent au loin leurs rayons dans l'immensité des cieux ; sur les montagnes et dans les champs, les herbes, les plantes, les arbres verdoient, fleurissent ou se couvrent de fruits ; les poissons agiles se meuvent au sein de l'onde, les oiseaux volent et chantent dans l'azur... Ayant rempli l'air et l'eau de toutes sortes d'habitants, Dieu n'a plus qu'à peupler la terre pour achever son œuvre. Il fait donc retentir sa parole : « Que la terre, dit-il, produise les animaux suivant leur race, les animaux domestiques, les reptiles et les bêtes de la terre selon leurs espèces. Et cela fut ainsi. »

A la voix de Dieu, les trois sortes d'êtres susdits naquirent du sein maternel de la terre.

de Diéu. Espèci pèr espèci, li jumento, destinado subre-tout au service de l'ome, lou chivau, lou biòu e l'ase s'apasturèron à travès li prat o de-long di ribas ; se i'apasturèron peréu l'elefant à la troumpo loungarudo e lou camèu gibous, enterin que la cabro alandrido e lou moutoun palot despouchavon l'erbo de-long di roucas, e que lou porc renaire se gounflavo d'aglan, à l'oumbro dis aglanié. En meme tèms, li reptile, lesert, rassado, lagramuso, au revès de si trau beguèron lou soulèu ; tóuti li meno de serp e de serpatas s'esquihèron sout li tepu, à travès li bartas, o s'entourtouchèron is aubre pèr pipa lis aucèu. Enfin li bèsti fèro, lou liéupart, la pantèro, lou tigre à la raubo bigarrado patusclèron dins lis ermas ; lou loup, lou reinard s'encafournèron dins si cauno ; l'esquiròu beluguet, lou singe regaugnaire, sautant de branco en branco, escalèron dins li fourèst, enterin que lou cèrvi banaru, la sòuvajo rupicabro, la lèbre e lou cabròu tant crentous avien pòu de soun oumbro, e que lou lioun, rèi dóu desert, bramavo de joio à se despoutenta, bramavo à faire tremoula touto la creacioun.

Es lis animau terrèstre, lou vesès, que van nous ócupa dins la counferènci de vuei. Parlaren d'abord de la fourmacioun dis

Espèces par espèces, les animaux domestiques, destinés surtout au service de l'homme, le cheval, le bœuf et l'âne pâturèrent à travers les prés et le long des talus ; là pâturèrent aussi l'éléphant à la longue trompe et le chameau bossu, tandis que la chèvre vagabonde et le mouton pesant broutaient l'herbe le long des rochers et que le porc grogneur se gorgeait de glands à l'ombre des chênes. En même temps les reptiles, le lézard commun, le lézard bleu, le lézard gris, au bord de leurs trous, burent les rayons du soleil ; toutes les espèces de serpents gros ou petits se glissèrent sous le gazon, à travers les halliers, ou s'entortillèrent aux arbres pour fasciner les oiseaux. Enfin les bêtes fauves, le léopard, la panthère, le tigre à la robe bigarrée coururent au sein des landes ; le loup, le renard s'enfoncèrent dans leurs cavernes : l'écureuil semillant, le singe grimacier grimpèrent de branche en branche dans les forêts, tandis que le cerf au bois épais, le sauvage chamois, le lièvre et le chevreuil si craintifs avaient peur de leur ombre, et que le lion, roi du désert, rugissait de joie à s'épuiser, rugissait à faire trembler toute la création.

Ce sont les animaux terrestres, vous le voyez, qui vont nous occuper durant notre conférence. Nous parlerons d'abord de la formation des

espèci; mandaren pièi un cop d'uei sus li tres classo de bestiàri menciouna pèr la Biblo : jumento, reptile e bèsti fèro.

I

I'A 'no espressioun qu'es revengudo souvènt dins nòsti leituro de la Genèsi, remarcablo espressioun que se trovo d'èstre uno responso claro e sènso replico à l'error de la tremudacioun dis espèci, tant messo en vogo pèr Darwin e si disciple. Aquelo espressioun es redicho, sout diferènti formo, nòu o dèz fes. Tenès, relegissen li verset mounte se trovo, e l'anas vèire. En parlant di planto, la Biblo dis : « Que la terro jite d'erbo verdejanto e pourtant semenço, emé d'aubre fruchau pourtant de fru *segound sa meno*, que sa semenço fugue en éli sus la terro. E la terro pourtè d'erbo verdejanto e fasènt, *meno pèr meno*, sa semenço, emé d'aubre fruchau aguènt chascun soun semen *segound soun espèci*. » — En parlant di pèis e dis aucèu, tèn lou meme lengage : « E Diéu creè li grand pèis e tóuti li bestiàri vivènt e bouleguiéu, *que lis aigo avien proudu chascun pèr soun*

espèces ; nous jeterons ensuite un coup d'œil sur les trois classes d'animaux mentionnés par la Bible : bestiaux, reptiles et bêtes fauves.

I

Il est une expression qui est souvent revenue au cours de nos lectures de la Genèse, remarquable expression renfermant une réponse claire et sans réplique à l'erreur de la transformation des espèces, que Darwin et ses disciples ont si ardemment propagée. Cette expression est répétée sous différentes formes neuf à dix fois. Relisons les versets dans lesquels elle se trouve et vous le constatarez. Parlant des plantes, la Bible dit : « Que la terre produise de l'herbe verdoyante et faisant sa semence, et des arbres fruitiers faisant du fruit *selon leur espèce*, contenant leur semence en eux-mêmes sur la terre. Et la terre produisit de l'herbe verdoyante et faisant sa semence *suivant son genre*, et des arbres fruitiers contenant leur semence en eux-mêmes, chacun *selon son espèce*. » Parlant des poissons et des oiseaux, elle tient le même langage : « Et Dieu créa les grands

espèci, emé tout ço que voulastrejo *segound sa raço*. » — Enfin, vuei que parlo dis animau terrèstre, la memo espressioun tourna-mai revèn : « Que la terro proudugue lis animau *segound sa raço*, li jumento, li reptile e li bèsti de la terro *segound sis espèci*. E faguè Diéu li bèsti de la terro *segound sis espèci*, lou bestiau gros e menu, e tout ço que se rebalo sus la terro *segound sa raço*. » L'expressioun biblico rendudo en prouvençau pèr li mot *espèci*, meno, *raço*, n'a qu'uno souleto formo dins lou tèste ebriéu e significo tout simplamen *espèci* dins lou sèns que ié dounon coumunamen, valènt-à-dire : uno reünion d'èstre semblable entre éli, venènt tóuti d'un proumié parèu e se reproudusènt semblablamen (1).

Coume lou vesès, Fraire e Sorre, aquéu di e aquéu redi que lis animau soun esta proudu, que Diéu lis a fa *segound sis espèci*, *segound sa raço*, que tout èstre vivènt countèn en éu la semenço, lou germe, la resoun de sa

(1) Vèire la definicioun de l'espèci dounado pèr DESORGES, *Les Erreurs modernes*, p. 589-90. — Vèire peréu DE QUATREFAGES, *Etude sur le transformisme*, p. 219 e seguènto.

poissons et tous les animaux ayant vie et mouvement, *que les eaux avaient produits, chacun selon son espèce*; et aussi tous les volatiles *suivant leur genre*. » Enfin, nous parlant aujourd'hui des animaux terrestres, elle emploie de nouveau la même expression: « Que la terre produise les animaux *suivant leur race*, les animaux domestiques, les reptiles et les bêtes de la terre *selon leurs espèces*. Et Dieu fit les animaux terrestres *selon leurs espèces*, le gros et le menu bétail, et tout ce qui se remue sur la terre, *chacun selon son genre*. » L'expression biblique rendue en provençal par les mots *espèci, meno, raço*, n'a qu'une seule forme dans le texte hébreu et signifie simplement *espèce* dans le sens qu'on lui attribue communément, c'est-à-dire une réunion d'êtres semblables entre eux, tous issus d'un premier couple et se reproduisant d'une manière semblable (1). »

Ainsi que vous le voyez, Frères et Sœurs, cette insistance à nous dire que les animaux ont été produits, que Dieu les a faits suivant leurs espèces, suivant leur race, que tout être vivant contient la semence, le germe, la

(1) Voir la définition de l'espèce par DESORGES, *Les Erreurs modernes*, p. 589-90. — Voir aussi DE QUATREFAGES, *Etude sur le transformisme*, p. 219 et suiv.

reprodusioun sus la terro e que chascun se perpetuo segound soun espèci, tóuti aquéli repeticioun devrien barra la bouco i darvinisto, e ié faire vèire uno bono fes que, li causo estènt ansin, l'espèci pòu plus chanja, dèu resta ço que l'a facho e coume l'a facho lou Diéu Creadou.

Mai, me dison, la naturo parlo tout au contro de la Biblo. — Nàni, mi pàuris ami, ié sias plus ! La Biblo e la naturo, acò 's dous libre que Diéu n'en es l'autour, e Diéu noun pòu se contro-dire. Es dounc inutile que cerqués dins la naturo aquelo tremudacioun dis espèci : la trovarés aqui pas mai que dins la Biblo. Dóu rèsto, es eisa de n'en pourgi la provo : avèn pèr acò l'esperènci e l'istòri.

E dequé nous dis l'esperènci ? Nous dis que lis èstre chanjon pas d'espèci, qu'un animau rèsto, touto sa vido, dins soun espèci coume dins un ciéucle d'ounte noun pòu sourti. Acò 's un pau coume lou prouvèrbi prouvençau : Qu nais pounchu, se dis, noun pòu mourir carra. Tau bestiàri qu'es nascu biou noun mourira chivau ; la fedo, tant que viéura, restara fedo, e jamai veirés li tigre se chanja en lioun. L'animau pòu, se voulès, passa pèr diferènti formo, avans d'ajougne sa

raison de sa reproduction sur la terre, que chacun se perpétue selon son espèce, toutes ces redites devraient fermer la bouche aux darwinistes et leur démontrer péremptoirement que, s'il en est ainsi, l'espèce est immuable, qu'elle doit rester telle que l'a faite et constituée le divin Créateur.

Mais, me disent-ils, la nature tient un langage tout-à-fait contraire à celui de la Bible. — Non, mes pauvres amis, vous êtes dans l'erreur ! La Bible et la nature sont deux livres dont Dieu est l'auteur, et Dieu ne peut pas se contredire. C'est donc en vain que vous cherchez dans la nature cette transmutation des espèces : vous ne l'y trouverez pas plus que dans la Bible. Du reste, il est facile d'en fournir la preuve : nous avons pour nous l'expérience et l'histoire.

Et que nous dit l'expérience ? Que les êtres ne changent pas d'espèce, qu'un animal reste, toute sa vie, dans son espèce comme dans un cercle infranchissable. C'est un peu comme le proverbe provençal : Qui naît pointu, dit-on, ne peut mourir carré. Tel animal de la race bovine ne mourra point cheval ; la brebis, toute sa vie durant, restera brebis, et vous ne verrez jamais les tigres se transformer en lions. Un être peut, si vous le voulez, passer par différentes formes, avant d'atteindre son

creissènço definitivo ; mai tóuti aquéli remudo-remudo, risco rên que lou fagon chanja d'espèci. Vaqui, pèr eisèmple, aquéu poulit parpaioun blu qu'emé sis aleto de satin fai lou foulinèu à travès de champ. L'an pas toujours vist coume es, tant bèn abiha dóu dimenche : lou pauret ! a'gu si jour oubrant, coume tóuti lis àutri parpaioun. Noun èro d'en proumié qu'un vermenoun, uno toro que se tirassavo. La toro, pièi, s'es arrampido, inmouobilisado, s'es chanjado en damisello. Aquesto fasié rên que dourmi, semblavo morto ; mai, dóu tèms, un travai de tremudacioun s'acoumplissié plan-plan. Quand a'gu dourmi di dos, di tres, di quatre — acò depènd de sa meno — la damisello s'es revihado, tremudado en aquéu parpaioun blu qu'estirant sis alo, es ana faire pimpé, au bon soulèu, sus li bauco dóu campèstre. Dóu vermenoun à la damisello e de la damisello au parpaioun i'a'gu, se voulès, chanjamen de formo, mai noun d'espèci. Tóuti lis individu de la meno di parpaioun passon pèr aquéli variamen (1).

Aro, vous dirai, i'a d'aquéli chanjamen de formo que dounon neissènço à de varieta ;

(1) Vèire MILNE EDWARDS, *Op. cit.* p. 476-82. — DE S. ELLIER, *op. cit.* p. 169.

développement définitif; mais toutes ces transformations ne le font nullement changer d'espèce. Voilà, par exemple, ce joli papillon bleu aux ailes de satin qui folâtre à travers la campagne. On ne l'a pas toujours vu ainsi dans son beau costume du dimanche: il a eu, le pauvre petit! ses jours de labeur, comme tous les autres lépidoptères. Il n'était tout d'abord qu'un faible ver, une chenille rampante. La chenille s'est ensuite contractée, immobilisée, elle s'est changée en chrysalide. Celle-ci dormait d'un profond sommeil, on l'aurait crue morte; mais, durant ce temps, un travail de transformation lentement s'accomplissait. Quand elle a eu fait deux, trois, quatre sommes — cela dépend de son espèce — la chrysalide s'est réveillée, transformée en ce papillon bleu qui, déployant ses ailes, est allé festoyer en plein soleil sur les hautes herbes de la lande. Du vermisseau à la chrysalide et de la chrysalide au papillon il y a eu, je veux bien, changement de forme mais non d'espèce. Tous les individus de la race des lépidoptères sont soumis à ces variations (1).

Maintenant, je l'avoue, il est de ces changements de forme qui donnent naissance à des

(1) Voir MILNE EDWARDS, *op. cit.* p. 476-82. — DE S. ELLIER, *op. cit.* p. 169.

mai, tenès-vous lou pèr di, aquéli varieta se n'en manco bèn que fagon chanja l'animau d'espèci. Aquest n'en counservo lou tipe talamen anca dins li mesoulo de soun èstre que rèn pòu l'escafa e que rèsto sèmpre recouneissable à travès tóuti li variacioun. Se, coume arribo tóuti li jour, aquéli varieta soun trasmesso pèr l'animau à sa pusterita, coustituïsson ço que s'apello la raço. Ansin, l'espèci dóu chin se despartis, coume sabès, en que-noun-sai de raço : avès lou lebrié, lou dogo, lou chin-moutoun, lou chin de damo, lou loubet. Mai au founs de tóuti aquéli varieta recouneissès sèns peno lou tipe dóu chin que rèsto essencialamen lou meme. E n'es ansin de tóuti lis èstre vivènt (1).

Acò 's pas tout. Noun soulamen que bestiàri que siegue chanjo pas d'espèci, mai à queto raço o varieta qu'apartèngue, proudus toujours soun semblable, engèndro toujours de bestiàri de soun espèci. Dequé volon dire, en efèt, coume l'ousservo S. Agustin, aquélis espression biblico « segound son gènre, segound soun espèci, segound sa raço » senoun la faculta qu'an lis èstre de reproudurre

(1) DESORGES, *Les Erreurs modernes*, p. 389. — MOIGNO, *Les Splendeurs de la Foi*, t. II, p. 312, 336 et *passim*,

variétés ; mais, ces variétés, soyez-en sûrs, ne peuvent aucunement faire changer l'animal d'espèce. Celui-ci en conserve le type si profondément gravé dans l'intime de son être que rien ne peut l'effacer et qu'il reste toujours reconnaissable à travers toutes les variations. Si, comme il arrive tous les jours, ces variétés sont transmises par l'animal à ses descendants, elles constituent ce qui s'appelle la race. Ainsi l'espèce canine compte, vous le savez, de nombreuses races : le lévrier, le dogue, le caniche, l'épagneul, le chien loup. Mais au fond de toutes ces variétés vous reconnaissez sans peine le type chien qui demeure essentiellement le même. Et il en est ainsi de tous les êtres vivants (1).

Ce n'est pas tout. Non seulement l'animal, quel qu'il soit, ne change pas d'espèce, mais à quelque race ou variété qu'il appartienne, il produit toujours son semblable, il engendre toujours des êtres de son espèce. Que signifient en effet, remarque S. Augustin, ces expressions bibliques « suivant leur genre, suivant leur espèce, suivant leur race » sinon la faculté dont les êtres sont doués de

(1) DESORGES, *Les Erreurs modernes*, p. 589. — MOIGNO, *Les Splendeurs de la Foi*, t. II, p. 312, 336 et passim.

soun semblable (1)? Se chascun d'éli porto sa semenço segound soun espèci, noun pòu engendra qu'un èstre de soun espèci, acò's tout vist. Es uno lèi de naturo talamen invariablo que vous farias trufa de vautre, se vous avisavias de dire, pèr eisèmples, que d'un idu de pijoun n'espelira'n perdigau. Es recouneigu que la faculta de reprouducioun counservo fatalamen, à travès tóuti li varieta de raço, lou tipe primitiéu e foundamentau del'espèci. Adounc l'animau noun pòu faire autramen que d'engendra soun semblable; e lou gros bon sèn prouvençau emé sa brutalita naïvo aura toustèms resoun de rebecca i darvinisto: Messiés, li chin fan pas de cat; li loup fan pas d'agnèu, dóumaci raço racejo e meno menejo. — Dóu crousamen entre dos espèci, lou sabe proun, pòu naisse d'animau que saran diferènt dóu paire e de la maire. Mai, l'an coustata milo fes pèr uno, lis espèci diferènto noun s'apàrion d'esperéli, e lis ibrido, sorto de mestis que naisson d'éli, rèston fèr, embastardi, noun podon fourma uno espèci nouvello. Lou miòu n'es un eisèmples. Adounc, lou darvinisme es coundana pèr l'esperènci (2).

(1) *De Gen. ad litt.* lib. III, cap. XII.

(2) DESORGES, *Op. cit.* lib. II, chap. XIII, lib. IV, chap. V, *passim*,

reproduire leur semblable (1) ? Si chacun d'eux porte sa semence suivant son espèce, il ne peut engendrer qu'un être de son espèce, la chose est évidente. C'est là une loi naturelle tellement invariable qu'on se rirait de vous, si vous osiez dire, par exemple, que d'un œuf de pigeon sortira une perdrix. Il est reconnu que la faculté reproductive conserve fatalement, à travers toutes les variétés de race, le type primitif et fondamental de l'espèce. Il est donc impossible à l'animal de ne pas engendrer son semblable ; et le gros bon sens provençal, avec sa brutalité naïve, aura toujours raison de répliquer aux darwinistes : Messieurs, les chiens ne font pas de chats, les loups ne font pas d'agneaux ; car la race fait la race et l'espèce perpétue l'espèce. — Du croisement entre deux espèces, je le sais bien, il peut naître des animaux qui différeront du père et de la mère. Mais on l'a constaté maintes fois, les espèces différentes ne s'allient point spontanément et les métis hybrides issus d'elles demeurent stériles, abâtardis, et sont incapables de former une espèce nouvelle. Le mulot en est un exemple. Donc, le darwinisme est condamné par l'expérience (2).

(1) *De Gen. ad litt.*, lib. III, cap. XII.

(2) DESORGES, *op. cit.* liv. II, chap. XIII, liv. IV, chap. V, *passim*.
— Voir la note 1, à la fin de cette conférence.

Batu d'aquéu caire, li partisan de Darwin s'aparon en envoucant l'istòri, e dison qu'aquelo remudo-remudo d'uno espèci en uno outro espèci s'es facho plan-plan, à la longo di siècle. Eh ! bèn, veguen se l'istòri ié douno resoun. Duerbe lis obro di naturalisto de l'antiqueta, entre outro aquéli d'Aristote, que vivié i'a dous milo an e mai mai. E dequé ié trove ? que li planto e li bèsti de soun epoco se devinon pariero em'aquéli de vuei. Voulès miés qu'acò ? Anen en Egito. Aqui, dins de toumbèu vièi de quaranto siècle, an destousca touto sorto d'espèci animalo e vegetalo, de cat, de biòu, de singe, d'escarava, d'abiho, de blad, jusquo de cebo, coumple-tamen semblablo à-n-aquéli que vesèn à l'ourod'aro : an ges subi de moudificacioun (1).

Mai qu'es acò, dous milo an, quatre milo an, tournon à dire li darvinisto, pèr coustata la tremudacioun dis espèci ? — Emé Cuvie ié respoundrai que se quatre milo an noun an proudu meme l'oumbro d'un chanjamen dins lou bestialun e dins l'erbouran, un milioun de siècle ié faran pas mai. Remountas, se vous

(1) DR S. ELLIER, *Op. cit.* p. 245-46 — DESORGES, *Op. cit.* p. 591-93. — MOIGNO, *loc. cit.*

Battus de ce côté, les partisans de Darwin se défendent en invoquant l'histoire; ils disent que la transmutation des espèces s'est accomplie lentement, après bien des siècles. Eh bien! voyons si l'histoire leur donne raison. J'ouvre les œuvres des naturalistes de l'antiquité, entre autres celles d'Aristote qui vivait il y a plus de deux mille ans. Et qu'est-ce que j'y trouve? que la flore et la faune de son époque sont pareilles à celles de nos jours. Voulez-vous mieux encore? Allons en Egypte. Là, dans des tombeaux qui datent de quarante siècles, on a découvert une foule d'espèces animales et végétales, des chats, des bœufs, des singes, des scarabées, des abeilles, du blé, même des oignons tout-à-fait semblables à ceux que nous voyons actuellement, et n'ayant subi aucune modification (1).

Mais qu'est-ce que deux mille ans, quatre mille ans, répliquent les darwinistes, pour constater la transformation des espèces? — Avec Cuvier je leur répondrai que si quatre mille ans n'ont pu produire même l'ombre d'un changement parmi les animaux et les végétaux, un million de siècles n'en produiront

(1) DE S. ELLIER, *op. cit.* p. 245-46. — DESORGES, *op. cit.* p. 591-93. MOIGNO, *loc. cit.*

fai gau, is epoco primitivo de la Creacioun, afounsas-vous dins aquéli jas ounte soun enterrado, foussilisado tant d'espèci animalo e vegetalo, e veirés que soun sus lou meme patroun qu'aquéli de vuei, qu'an passa pèr lou meme mole, veirés e toucarés dóu det que l'espèci es quaucarèn de fisse, de permanènt, qu'a plus boulega dempièi sa coumençanço. « Lou tipe de chasco espèci, dis un autour, es encaro vuei tau coume èro, i'a vint, trento, quaranto, cinquanto siècle e mai mai. Queto resoun auriéu de douta qu'es esta toujours coume acò, dempièi soun ourigino (1)? »

Li darvinisto an dounc contro éli noun soulamen l'esperènci mai encaro l'istòri. Noun vole intra dins tóuti li detai de l'argumentacioun qu'assajon de brouda en provo dóu tremudamen dis espèci. Se resumis touto en eiçò : que lou tremudamen es poussible e qu'en counsequènci a degu avé liò. Acò, coume se dis, es s'estèndre mai que ço que l'on a de linçòu, dóumaci de la poussibilita d'uno causonounpoudès counclure à sarealita. Lou tort di darvinisto, pièi, es de counsidera

(1) A. SANSON, cita pèr MOIGNO, t. II, p. 345. — Vèire LECOMTE, *Le Darwinisme*, p. 51-53. — AGASSIZ, *De l'Espèce*, p. 80 et passim.

pas davantage. Remontez, si bon vous semble, aux époques primitives de la Création, enfoncez-vous dans ces terrains où sont ensevelies et fossilisées tant d'espèces animales et végétales; vous verrez qu'elles sont faites sur le même modèle que celles de nos jours, qu'elles ont passé par le même moule, vous verrez et vous toucherez du doigt que l'espèce est quelque chose de fixe, de permanent, ayant conservé sa stabilité primordiale. « Le type spécifique, dit un auteur, est encore aujourd'hui ce qu'il était il y a vingt, trente, quarante, cinquante siècles et plus. Quelle raison aurais-je de douter qu'il en ait toujours été ainsi depuis son origine (1)? »

Les darwinistes ont donc contre eux non seulement l'expérience, mais encore l'histoire. Je ne veux pas entrer dans tous les détails de l'argumentation qu'ils essaient de broder pour prouver la transmutation des espèces. Elle se résume tout entière en ce point: que la transmutation est possible et qu'elle a dû en conséquence avoir lieu. C'est vouloir tirer une conclusion plus large que les prémisses, car de ce qu'une chose est possible on ne peut en déduire qu'elle existe réellement. Les

(1) A. SANSON cité par MOIGNO, t. II, p. 345. — Voir LECOMTE, *Le Darwinisme*, p. 51-53; AGASSIZ, *De l'Espèce*, p. 80 et *passim*.

coume autant d'espèci nouvello tóuti li varieta que se formo dins lou vegetau e dins l'animalun, es de brouia de-longo ensèmble la raço e l'espèci (1).

Engarden-nous pamens de touto eisageracioun e de tout partit pres. Vejan, en fin de comte, es que Diéu aurié pas pouscu faire espeli l'uno de l'autro, pèr uno tiero de remudo-remudo, tóuti lis espèci vivènto, en li tirant d'abord, coume lou vòu Darwin, de tres o quatre tipe primitiéu, o meme d'un soulet ? Perqué noun ? Dins un sistèmo ansin, i'a rèn que repugne à la sagesso divino. Au founs, l'idèio darvinenco manco ni de bèuta, ni de grandour, estènt que remeno tóuti lis èstre au principe de l'unita. Mai sian pas sus acò. S'agis, encaro uno fes, de saupre ço que Diéu a fa e noun ço qu'aurié pouscu faire. Or, lou venès de vèire, d'après la Biblo que n'avèn legi tout-escas li verset, d'après l'esperènci e l'istòri, acò 's clar, lis espèci ni se mesclon ni chanjourlejon, vènon pas nimai l'uno de l'autro ; a pouscu i'avé sucessioun, mai tremudamen, jamai (2) !

(1) MOIGNO, *Op. cit.* t. II. p. 338 *et passim*. — VIGOUROUX, *Manuel biblique*, t. I. p. 447 e seguènto.

(2) Id. *loc. cit.*

darwinistes ont ensuite le tort d'envisager comme autant d'espèces nouvelles toutes les variétés qui se forment dans le règne végétal et dans le règne animal, et de confondre à tout bout de champ la race et l'espèce (1).

Evitons néanmoins toute exagération et tout parti pris. Voyons, en définitive, Dieu n'aurait-il pas pu faire sortir l'une de l'autre, par une suite de métamorphoses, toutes les espèces vivantes, les tirant au préalable, comme le veut Darwin, de trois ou quatre types primitifs, ou même d'un seul ? Pourquoi pas ? Dans un tel système, il n'est rien qui répugne à la sagesse divine. Au fond, l'idée darwininienne ne manque ni de beauté ni de grandeur, attendu qu'elle ramène tous les êtres au principe de l'unité. Mais là n'est pas la question. Il s'agit, encore une fois, de savoir ce que Dieu a fait et non ce qu'il aurait pu faire. Or, vous venez de le voir, d'après la Bible dont nous avons lu tantôt les versets, d'après l'expérience et l'histoire, il est évident que les espèces ne se mêlent point, ne changent point, qu'elles ne viennent pas non plus l'une de l'autre ; il a pu y avoir succession, mais transmutation, jamais (2) !

(1) MOIGNO, *op. cit.* t. II p. 338 et *passim*. — VIGOUROUX, *Manuel biblique*, t. I, p. 447 et suiv. — Voir la note 2, à la fin de cette conférence.

(2) *Id. loc. cit.* — Voir la note 3, à la fin de cette conférence.

D'ou rèsto, s'eiçò pòu countenta li darvinisto, ié dirai qu'aquelo remudo-remudo reclamado pèr éli, Diéu l'a facho en quauco maniero, quand, « au coumençamen, creè lou cèu e la terro. » Noun óublidés ço que diguerian dins nosto proumiero counferènci : que Diéu, au coumençamen, a tout crea en semenço, en germe (1). Dempieù aquelo creacioun proumierenco, d'après la dicho de S. Agustin, a plus rèn coungreia de nòu ; a tout simplamen mougu, souto l'empencho de soun Esperit, la semenço universalò di causo, em'acò tóuti lis èstre que i'èron countengu n'an sourti à-de-rèng, meno pèr meno, coume la planto sort de sa grano e l'animau de soun germe (2). Ço que se passo en pichoun dins la fourmacioun d'un èstre s'es passa en grand pèr lis espèci dins lou vaste champ de la Creacioun.

Dequ'es un èstre à sa coumençanço ? Rèn o quàsi rèn. Estudias-lou un moumen : es un granihoun censa invésible, un germenet, un poun fin coume la pouncho de la pu fino aguïo. Ansin coumençon lou roure, lou biòu, l'ome tambèn. En prouvençau, quand voulèn dire que quaucarèn es pichoun à noun plus,

(1) Vèire tom. I, p. 44-51.

(2) *De Gen. ad litt.* lib. IV, cap. XII ; lib. V, cap. XXII. — *De Trinit.* lib. III, cap. IX.

Du reste, je dirai aux darwinistes, si cela peut les satisfaire, que les transformations réclamées par eux, Dieu les a opérées en quelque façon, quand « au commencement, il créa le ciel et la terre. » N'oubliez pas ce que nous avons dit, lors de notre première conférence, à savoir : que Dieu, au commencement, a tout créé en semence, en germe (1). Depuis cette création primordiale, il n'a plus produit de créatures nouvelles, d'après le mot de S. Augustin ; il s'est contenté de mouvoir, sous l'impulsion de son Esprit, la semence universelle des choses, et tous les êtres contenus en elle en sont sortis régulièrement, suivant leurs espèces, comme la plante sort de sa graine et l'animal de son germe (2). Ce qui se passe en petit dans la formation d'un être s'est passé en grand pour les espèces dans le vaste champ de la Création.

Qu'est-ce qu'un être à son origine ? Rien ou presque rien. Etudiez-le un instant : c'est une granulation imperceptible, un petit germe un point aussi fin que la pointe de la plus fine aiguille. Ainsi commencent le chêne, le bœuf et même l'homme. En provençal, lorsque nous voulons indiquer qu'une chose

(1) Voy. t. I. p. 44-51.

(2) *De Gen, ad litt.* lib. IV, cap. XII; lib. V, cap. XXIII. — *De Trinit*, lib. III, cap. IX.

emplegan aquesto expressioun ouriginalo : lou plegarien dins uno fueio de juvert. L'expressioun es proun eisato pèr rèndre moun idèio. Lis animalas li mai pouderos, à soun ourigino, tendrien eisatamen dins uno fueio de juvert. Mai la forço vitalo amagado dins lou germe fai soun travai, fai sa triado, dirié Darwin : e veici que lou germe vai creissènt, li divèrsi partido de l'èstre que i'es countengu aparèisson, n'en sorton pau à pau. A cha minuto, à cha segoundo, l'èstre chanjo de formo e d'aspèt e, de tremudacioun en tremudacioun, arribo à soun acabado coumplèto. Que l'acioun di mitan ague adu sa part d'influènci dins l'estampaduro d'aquel èstre, l'acourdan sènso peno i darvinisto. Mai deque pòu aquelo acioun di mitan, touto esteriouro, contro la forço entimo, fourmarello de l'èstre ?

Escoutas eiçò. Vaqui uno grano de magnan dins un mitan mai o mens caud, mai o mens proupice. Es-ti l'acioun d'aquéu mitan que creara e qu'ourganisara lou cors dóu magnan dins sa grano ? Mai deja se ié trovo, adounc noun pòu lou crea, pòu n'ajuda tout au mai la fourmacioun, o bèn la countraria. Mai touto soun influènci noun jamai empachara, se lou germe se desveloupo en plen, que n'en

est extrêmement petite, nous employons cette expression originale : On la plierait dans une feuille de persil. L'expression rend assez exactement mon idée. Les plus grands, les plus puissants d'entre les animaux tiendraient, à leur origine, dans une feuille de persil. Mais la force vitale renfermée dans le germe fait son œuvre, elle fait sa sélection, dirait Darwin : et voici que le germe se développe, les diverses parties de l'être qu'elle contient font leur apparition, elles en sortent graduellement. A chaque minute, à chaque seconde, l'être change de forme et d'aspect et, de métamorphoses en métamorphoses, il arrive à son achèvement complet. Que l'action des milieux apporte sa part d'influence dans la structure de cet être, nous l'accordons sans peine aux darwinistes. Mais que peut-elle, cette action des milieux tout extérieure, contre la force intime qui forme l'être ?

Ecoutez. Voilà une graine de ver-à-soie dans un milieu plus ou moins chaud, plus ou moins propice. Est-ce l'action de ce milieu qui créera, qui organisera le corps du ver-à-soie dans sa graine ? Mais il y est déjà ; donc elle ne peut pas le créer, tout au plus peut-elle aider à sa formation ou la contrarier. Mais toute son influence n'empêchera jamais, si le germe atteint son complet développe-

sorte un magnan ; fara jamai que n'en sorte uno catarineto o bèn un prègo-Diéu. Bessai lou magnan sara pas di bèu, se capitara d'uno raço diferènto dis autre ; car l'acioun di mitan pòu douna neissènço à de varieta, mai à de chanjamen d'espèci, acò 's impoussible. Riboun-ribagno, l'èstre sara la realisacioun, sara la manifestacioun eisato de l'ideau estrema dins lou germe, e sa finicioun respoundra toujour à sa coumençanço (1).

Eh ! bèn, tóuti lis espèci vivènto, countengudo dins aquelo semenço moundano, dins aquéu germe primitiéu, iniciau, que vous n'ai parla proun souvènt, e particulieramen lis espèci d'animau terrèstre qu'estudian vuei, faguèron à-de-rèng soun espelido, plan-plan, armouniousamen. Mai noutas-lou bèn, dins aquelo semenço o germe, noun èron mesclado, brouiado de façoun, coume voudrié Darwin, à se tremuda l'uno dins l'autro ; i'èron particularisado, destinto, chascuno emé soun caratère especiau e fisse, determina d'avànço, coume dins l'iòu se destrlon, sènso pamens se chanja l'un en l'autre, li divers mèmbe de l'auceloun, e coume dins la grano se

(1) COSTE, *Histoire générale et particulière du développement des corps organisés*, t. 1, p. 18 et *passim*. 35-36.

ment, qu'il en sorte un ver-à-soie ; jamais elle ne fera qu'il en sorte une coccinelle ou une mante. Peut-être le ver-à-soie ne sera-t-il pas des plus beaux, ou se trouvera d'une race différente des autres, car l'action des milieux peut produire des variétés ; quant à amener la transmutation de l'espèce, elle ne le peut. Malgré tout, l'être sera la réalisation, la manifestation exacte de l'idéal renfermé dans le germe, et son achèvement répondra toujours à son commencement (1).

Eh bien ! toutes les espèces vivantes contenues dans cette semence mondiale, dans ce germe primitif, initial, dont je vous ai souvent parlé, et en particulier les espèces d'animaux terrestres que nous étudions aujourd'hui firent successivement éclosion avec une harmonieuse lenteur. Mais notez-le bien, dans cette semence ou germe, elles n'étaient point mêlées ni confondues, de façon à se transformer l'une en l'autre, comme le voudrait Darwin ; elles y étaient particularisées, distinctes, chacune avec son type spécial et fixe, déterminé à l'avance, ainsi que dans l'œuf se distinguent, sans se transformer pourtant l'un en l'autre, les divers membres de l'oiseau, et

(1) COSTE, *Histoire générale et particulière du développement des corps organisés*, t. 1, p. 18 et passim, 35-36.

destrion, sènso peréu se chanja l'uno en l'autro
li diversì partido de la planto.

Dounc, à la voues de Diéu : « Que la terro
proudugue lis animau segound sa raço, li
jumento, li reptile e li bèsti fèro segound sis
espèci, » i'aguè dins la semenço moundano,
dins la limo de la terro, un mouvemen miste-
rious — coume acò se passo dins tout germe —
mouvemen que n'en tirè lis animau terrèstre
dôu meme biais que n'avié tira li famiho
vegetalo, aucelino e peissounenco. Es quicon
de proun bijarre, au proumié cop d'uei, e
poudèngaire lou coumprene. Mai, lou demande
à vosto santo counaissènço, bèllis amo que
m'escoutas, es-ti resounable de crèire que lis
animau siegon esta crea subran é qu'en un
cop agon sourti de terro, à la maniero dôu
darboun ? Ansin pensavon lis abitant de
l'Egito (1). E Miltoun, lou grand troubaire
anglés, emé lou pouèto latin Dracóunci fan
graciously sourti lou bestialun, tout d'uno
pèço, de la limo de la terro (2). Es dos bèlli
pajo de pouèsio, que vous agrado de li legi ;
mai eici la pouèsio noun es la verita. Es mai
sage de crèire que Diéu, d'après l'espressioun

(1) PETIT, *Op. cit.*, p. 47.

(2) MILTOUN, *The Paradise lost*, cant. VII. — DRACÓNCI, *De Deo*,
v. 271-285.

comme dans la graine se distinguent, sans se transformer aussi l'une en l'autre, les diverses parties de la plante.

Donc, à la voix de Dieu : « Que la terre produise les animaux suivant leur race, les animaux domestiques, les reptiles et les bêtes fauves selon leurs espèces, » il se produisit au sein de la semence mondiale, au sein du limon, un mouvement mystérieux — comme cela se passe dans tout germe — mouvement qui en fit éclore les animaux terrestres, de la même façon qu'il en avait fait éclore les familles de végétaux, d'oiseaux et de poissons. C'est là un fait assez bizarre, au premier abord, et peu compréhensible. Mais je le demande à votre bon sens, chères âmes qui m'écoutez, est-il raisonnable de croire que les animaux aient été créés instantanément et qu'ils soient tout à coup sortis de terre, à la manière de la taupe ? Ainsi pensaient les Egyptiens (1). Et Milton, le grand trouvère anglais, de même le poète latin Draconce font gracieusement sortir du limon, et cela d'une seule pièce, tous les animaux terrestres (2). Ce sont deux belles pages de poésie agréables à lire ; mais, ici, la poésie n'est pas

(1) PETIT, *op. cit.* p. 47.

(2) MILTON, *The Paradise lost*, cant. VII. — DRACONCE, *De Deo*, v. 271-285.

de S. Agustin, a desvertouia li divèrsi meno d'èstre qu'avié coume envertouiado, au coumençamen, dins la sustanci de la matèri proumiero (1). « E faguè Diéu li bèsti de la terro segound sis espèci, lou bestiau gros e menu, e tout ço que se rebalo sus la terro segound sa raço. E Diéu veguè qu'acò 'ro bon. »

L'anan vèire, nàutri tambèn.

II

DINS la Biblo — fugue di en passant — vesèn parèisse lis animau terrèstre tout-d'un-tèms après li pèis e lis aucèu; e sus acò la sciènci es fourçado tourna-mai de douna resoun à la Biblo. Efetivamen, dins li cauquié dóu Jura, l'avèn vist, elo a trouva rèn que d'esqueleto de voulatiho e de bestiàri marin e pas l'oumbro soulamen d'un bestiàri terrèstre. Mai dins li gipiero, mai dins li jas de croio que s'entaulon immediatamen en dessus di cauquiero jurassico, aqui, pèr la proumiero

(1) *De Gen. ad litt.* lib. iv, cap. xii; lib. vi, cap. vi.

la vérité. Il est plus sage de croire que Dieu a, d'après l'expression de S. Augustin, déroulé les divers genres d'êtres qu'il avait comme enroulés, au commencement, dans la substance de la matière première (1). « Et Dieu fit les animaux terrestres selon leurs espèces, le gros et le menu bétail, et tout ce qui se remue sur la terre, chacun selon son genre. Et Dieu vit que cela était bon. »

Nous allons le voir, à notre tour.

II

DANS la Bible — soit dit en passant — on voit paraître les animaux terrestres tout de suite après les poissons et les oiseaux ; et sur ce point la science est encore forcée de donner raison à la Bible. En effet, au sein des calcaires du Jura, comme nous l'avons vu, elle n'a trouvé que des squelettes de volatiles et d'animaux marins et pas même l'ombre d'un animal terrestre. Mais dans les plâtrières, dans les lits de craie qui s'étagent immédiatement au-dessus des calcaires jurassiques, là même,

(1) *De Gen. ad litt.*, lib. iv, cap. xii ; lib. vi, cap. vi.

fes, la sciènci a dessoustera lis animau menciounapèr Mouïse, aujour sieisen: jumento, reptile e àutri bèsti de la terro.

Poudèn dire d'aquélis espèci terrèstro ço qu'avèn di deja dis espèci aucelino e peissou-nenco. A-n-aquélis epoco primitivo ounte la vido fasié desbord, lis animau, o dóu mens quàuquis-un que forço an pièi despareigu, avien de proupourcioun couloussalo. Fuguè, acò l'an di, l'age di gràndi bèsti fèro e di jumento (1). Li rinouceros, lis ipoupoutame, d'enòrmi bestiaras de la meno dis elefant, coume lou mastoudout e lou mamout, de grand mamifèr de touto courpouro e de tout péu, emé lou fedan, emé la cabruno, emé lou cavalin, barrulavon à travès li pasturgage vierge, au mitan de la naturo flame-novo, cou rousou, risènto, qu'espandissié la touaio davans éli e ié jitavo à la rapiho tóuti lis erbo, tóuti li flour, tóuti lis embriagadisso dóu printèms. Em'acò, coume canto lou grand pouèto de la Catalougno, enterin que li bisoun s'atrou-pelavon e freirejavon à l'oumbreto agradivo di limounié e di manglié, vesias de cèrvi gigant enaura tant aut si bano brancarudo

(1) CUVIER, *Discours sur les révolutions du globe*, p. 310, 328 et *passim*. — PETIT, *Op. cit.* p. 48. — MILLER, cita pèr BOUGAUD, *Le Christianisme et les Temps pr'sents*, t. III, p. 187-89.

pour la première fois, la science a exhumé les animaux que Moïse mentionne au sixième jour : animaux domestiques, reptiles et autres bêtes de la terre.

Nous pouvons dire de ces espèces terrestres ce que nous avons déjà dit des espèces d'oiseaux et de poissons. A ces époques primitives, durant lesquelles la vie battait son plein, les animaux, ou du moins quelques-uns dont beaucoup ont ensuite disparu, offraient des proportions colossales. Ce fut, comme on l'a dit, l'âge des grandes bêtes fauves et des animaux domestiques (1). Les rhinocéros, les hippopotames, d'énormes monstres éléphantides, tels que le mastodonte et le mammoth, de grands mammifères de toute grosseur et de tout poil, mêlés avec les brebis, les chèvres et les chevaux, parcouraient les prairies vierges, au sein de la nature brillante de jeunesse, radieuse, souriante, qui étendait la nappe devant eux et y répandait à profusion toutes les herbes, toutes les fleurs, toutes les ivresses du printemps. Et, comme le chante le grand poète de la Catalogne, tandis que les bisons se groupaient fraternellement à l'ombre délicieuse des citronniers et des mangliers,

(1) CUVIER, *Discours sur les révolutions du globe*, p. 310, 328 et *passim*. — PETIT, *op. cit.* p. 48. — Voyez la note 4, à la fin de cette conférence.

que l'aucèu li prenié pèr d'aubre grandas ;
lou sôuvage mastoudount esfraiavo li gazello,
e l'espetaclous mamout espaventavo lou
mastoudount (1).

Tóuti lis espèci d'animau terrèstre, Mouïse
li groupo, coume avès vist, en tres classo :
jumento, reptile e bèsti fèro. Estudien-lèi un
pau dins lou detai.

Parlen d'abord di jumento. Pèr aquelo
espressioun, remarco S. Agustin, l'on entend
d'ourdinàri lis animau que soun au service
de l'ome (2). Tóuti li bèsti, à bèn counsidera,
Diéu lis a creado en visto de l'ome e soumesso
à soun segnourage :

Per amor d'ome fetz lo mon

E las creaturas que y son.

(*Breviari d'amor.* p. 98.)

disié lou mounge de Beziés. Mai li jumento
soun d'un biais tout especiau en soun poudé ;
e poudèn vèire aqui uno fes de mai li bounta,
lis atencioun qu'a pèr nautre lou Bon Diéu.

(1) J. VERDAGUER, *La Atlantida*, cant II.

(2) *De Gen. ad litt.* lib. III, cap. XI. — PETIT, *Op. cit.* p. 48,
col. 1. — COURNÉLI DE LA PÈIRO, *op. cit.* p. 68, col. 2. — SORIGNET,
La Cosmogonie de la Bible, p. 247.

on voyait des cerfs géants porter des bois si hauts que l'oiseau les prenait pour des arbres d'une grandeur supérieure ; le sauvage mastodonte effarouchait les gazelles, et le mammoth corpulent épouvantait le mastodonte (1).

Toutes ces espèces d'animaux terrestres, ainsi que vous l'avez vu, sont groupées par Moïse en trois classes : animaux domestiques, reptiles et bêtes fauves. Etudions-les un peu en détail.

Parlons d'abord des animaux domestiques. Par cette expression, remarque S. Augustin, on entend ordinairement ceux qui sont au service de l'homme (2). Toutes les bêtes, à bien considérer, ont été créées par Dieu en vue de l'homme et soumises à son domaine.

A cause de l'homme, Dieu fit le monde
Et les créatures qui l'habitent.

(*Breviari d'amor*, p. 98.)

disait le moine de Béziers. Mais les animaux domestiques sont plus particulièrement en sa puissance ; et, en cela, nous pouvons voir une fois de plus les marques de bonté, les attentions dont nous entoure le Seigneur.

(1) J. VERDAGUER, *La Atlantida*, cant. II.

(2) *De Gen. ad litt*, lib. III, cap. XI. — PETIT, *op. cit.* p. 48, col. 1.
— CORN. A LAP. *op. cit.* p. 68, col. 2. — SORIGNET, *La Cosmogonie de la Bible*, p. 247. — Voir la note 5, à la fin de cette conférence.

Regardas pèr eisèmples lou chivau. L'avès agu vist dins l'amplo liberta de sa naturo, sus li ribo dóu Rose, aperalin au founs de la Camargo ? Qu'es bèu emé « sa longo co que ié tirasso, coume dis lou Pouèto, emé sa creniero oundejanto, fougouso e franco dóu cisèu (1) ! » Counèis ni lou cabèstre, ni lou mors, ni l'esperoun. Es libre, libre coume l'èr. A plen de pitre respiro lou salabrun de la mar. Endihant de bonur, barrulo à travès li pàti salan, poussejo au mitan dis engano e n'a ges d'autre abri que la capo dóu soulèu. Oh ! mai vès-lou qu'es doumta, vès-lou qu'es devengu, d'après lou mot de Bufoun, « la mai noblo counquisto que l'ome ague jamai facho (2). » Lou chivau sòuvage es tremuda en chivau de travai : manse, óubeïssènt, se plego à la vòlounta de soun mèstre ; tiro la carreto, s'atalo à l'aire, cauco sus l'iero, viro au moulin. — Es tremuda en chivau de lùssi : gentamen arnesca, vai i fèsto, i courso, i partido de casso. Oh ! quinto voio ! éu fouguejo, éu beluguejo ! Mai, sèmpe vòlountous, escouto la voues e coumpren la man de soun cavalié : e vague d'ana o pu vite o pu plan, quouro au trot, quouro au galop, dóu

(1) MISTRAU, *Mirèio*, cant. iv.

(2) *Œuvres complètes*, t. III, p. 31.

Considérez, par exemple, le cheval. L'avez-vous vu dans toute la liberté de sa nature, sur les bords du Rhône, au fond de la Camargue ? Qu'il est beau avec « sa longue queue traînante, suivant le dire du Poète, ondoyante, touffue et franche du ciseau (1) ! » Il ne connaît ni le licol, ni le mors, ni l'éperon. Il est libre, libre comme l'air. Hennissant de bonheur, il parcourt les pâturages salés, il soulève la poussière au sein des touffes de salicornes, et n'a point d'autre abri que la voûte des cieux. Mais le voici dompté, le voici devenu, suivant le mot de Buffon « la plus noble conquête que l'homme ait jamais faite. (2). » Le cheval sauvage est transformé en cheval de travail : doux, obéissant, il se plie à la volonté de son maître, il traîne la charrette, il se met à la charrue, il foule les gerbes sur l'aire, il tourne la roue au moulin. — Il est transformé en cheval de luxe : élégamment harnaché, il se rend aux fêtes, aux courses, aux parties de chasse. Oh ! quelle ardeur ! il brille, il étincelle. Mais toujours docile, il écoute la voix et comprend la main de son cavalier : et il va plus vite ou plus doucement, parfois au trot, parfois au

(1) MISTRAL, *Mireille*, chant iv.

(2) *Œuvres complètes*, t. III, p. 31.

biais que se sènt guida. — Es tremuda en chivau de guerrou. Vès-lou ! a parti. « Trepo, dis la Biblo, coume li sautarello. L'ardidesso de si niflamen porto esfrai. De sa bato éu gravacho la terro, se prelanço courajous, e lampo au rescontre di bataioun. De la pòu se n'en trufo, e noun calo davans l'espaso. Podon sibla li flècho à son entour emai uiaussa li lanço e li blouquié. Escumejo, fernis, avalo la terro, se pòu plus teni, au clantimen de la troumpeto. Tre qu'entènd souna la cargo, éu dis : Zóu ! De liuen reniflo la guerrou e lou coumandamen di capitani e lou chafaret dis armado (1). »

Se lou chivau es utile à l'ome, poudèn n'en dire autant de l'ase — o de l'ai, coumo dias eicito. Es atrinable à tout : li carretié lou bouton davans si carreto, li jardinié ié fan vira la pouso-raco, la coucouniero lou cargo de si banasto d'idou, enfant e damisello, pèr recreanço, l'atalon à de carretoun. Voulès lou vèire dins la pastriho ? Aqui porto lou fais, coume es soun mestié. Fai e bast, se dis, counvènon à l'ase. N'avès agu rescountra, emé sa grand sounaio au coui, en tèsto d'aquéli

(1) Jo XXXIX, 20-26.

galop, suivant qu'il se sent guidé. — Il est transformé en cheval de guerre. Le voilà parti. « Il bondit, nous dit la Bible, comme les sauterelles. Le souffle si fier de ses narines répand la terreur. Il creuse du pied la terre, il s'élance avec audace, il court au devant des bataillons. Il se rit de la peur, et l'épée ne l'arrête point. En vain autour de lui, les flèches sifflent et les lances et les boucliers jettent leurs éclairs. Il écume, il frémit et dévore la terre ; il ne peut plus se contenir au bruit des trompettes. Lorsqu'il entend sonner la charge, il dit : Allons ! De loin il pressent la guerre et le commandement des chefs et les cris confus des armées (1).

Si le cheval est utile à l'homme nous pouvons en dire autant de l'âne — ou de l'*ai*, comme vous l'appellez ici. On le dresse à tout : les charretiers le mettent devant leurs charrettes, les jardiniers à leur noria, la marchande d'œufs le charge de ses corbeilles ; enfants et demoiselles, pour se récréer l'attellent à de petits véhicules. Voulez-vous le voir au sein de la bergerie ? Là, il porte le faix : c'est son métier. Faix et bât, dit-on, conviennent à l'âne. En avez-vous rencontré,

(1) JOB, XXXIX, 20-26.

grands abeié que s'envan en mountagno ? L'an
di poulidamen,

Dins lis ensàrri d'aufo, es éli, sus lou bast
Éli que porton la raubiho
E la bevèndo e la mangiho
E dóu bestiàri que s'espeio
La pèu enca saunouso e l'agneloun qu'es las.
(MISTRAU, *Mirèio*, cant iv.)

Tre li vèire ansin, pensas au prouvèrbi :
carga coume un ase de pastre. — Segur,
coume l'óusservo Bufoun, « emai sa noublesso
siegue mens ilustro, es autant bono, autant
anciano qu'aquelo dóu chivau. Perqué dounc
tant de mesprés pèr aquel animau tant bon,
tant paciènt, tant sobre, tant utile (1) ? »
Souvènti-fes lou mau-traton, lou tabasson,
lou cargon e lou subre-cargon ; es lou soufre-
doulour universau. E pamens es benesi dóu
Bon Diéu. O, lou Bon Diéu sèmblo avé pèr
éu uno predileicioun ; l'a marca, regardas-lou,
dóu signe de noste salut : se saup que l'ase
a 'no crous sus lis esquino. Agué l'ounour de
pourta lou Sauvaire dóu mounde, à soun
intrado en Jerusalèn. Vèngue Rampau, enten-
drés la Glèiso saluda lou Crist, disènt : « Veici

(1) *Op. cit.* p. 60

avec leur grande sonnaille suspendue au cou,
en tête des grands troupeaux transhumants ?
On l'a très-bien dit :

Dans les mannes de sparterie, ce sont eux, sur le bât,
Eux qui portent les hardes,
Et la boisson, et les vivres,
Et du bétail qu'on écorche
La peau encore saignante, et l'agneau fatigué.

(MISTRAL, *Mireille*, chant iv.)

A les voir sous ce faix, on pense au proverbe :
chargé comme un âne de berger. — Sans nul
doute, suivant la remarque de Buffon « quoi-
que sa noblesse soit moins illustre, elle est
tout aussi bonne, tout aussi ancienne que celle
du cheval. Pourquoi donc tant de mépris
pour cet animal si bon, si patient, si sobre, si
utile (L) ? » Très-souvent on le maltraite, on
le bat, on le charge, on le surcharge ; il est
le souffre-douleur universel. Et pourtant il est
béni de Dieu. Oui, Dieu semble avoir pour
lui une sorte de prédilection ; il l'a marqué,
vous pouvez le voir, du signe de notre salut :
on sait que l'âne a une croix sur le dos. Il eut
l'honneur de porter le Sauveur du monde,
lors de son entrée à Jérusalem. Vienne le
dimanche des Rameaux, vous entendrez

(1) *Op. cit.*, p. 60.

voste Rèi que vous arribo, dous e manse, d'assetoun sus la saumo e soun asenoun (1)! » L'avié vist naisse, fau dire, pichot enfant dins la jasso de Betelèn, e lou rescountran aqui, de-coumpagno emé lou biòu, qu'aparo de la fre lou divin Innoucènt.....

Vène de nouma lou biòu. N'en vaqui mai un de bestiari utile, precious pèr li gènt de la terro. Sèmblo feroun, si bano vous fan pòu; mai es tranquilas, paciènt, óubeïssènt. Soun estampaduro s'endevèn à ravi emé sa destinacioun. Regardas soun gros coui, si làrgis espalo, sa tèsto forto, touto la masso de soun cors garru, membru, enfin soun marcha palot, e veirés qu'es astra pèr lou labour. « Digo-me, venié 'nsin lou Segnour au sant ome Jo, voudra-ti lou rinouceros èstre à toun service, o resta davans ta grùpi? Es que l'atalaras à toun araire pèr coutreja 'mé tu e sapa li mouto de ti valoun? Es que te fisaras à sa forço qu'es di grando, coumtant sus éu pèr ti travai? Es que lou cargaras de te carreja ti garbo e de lis amoulouna sus toun iero (1)? » Nàni! es lou biòu que l'ome emplegara, de preferènci meme au chivau; es aquéu travaiaire banaru

(1) MAT. XXI, 5.

(2) Cap. XXXIX, 10-13.

l'Eglise saluer le Christ, disant : « Voici votre Roi qui vient à vous, plein de mansuétude, assis sur l'ânesse et son ânon (1) ! » Il l'avait vu naître humble enfant dans l'étable de Bethléem, et nous le rencontrons là, en compagnie du bœuf, cherchant à préserver du froid le divin Innocent.....

Je viens de nommer le bœuf. Voilà un animal utile et précieux pour les agriculteurs. On le dirait farouche, ses cornes vous font peur ; mais il est placide, patient, obéissant, Sa structure est bien en harmonie avec sa destination. Considérez son cou énorme, ses larges épaules, sa tête forte, toute la masse de son corps aux membres robustes et vigoureux, enfin sa démarche pesante, et vous constatarez qu'il a été créé pour le labour. « Dis-moi, demandait le Seigneur au saint homme Job, le rhinocéros consentira-t-il à te servir ou à demeurer dans tes étables ? L'attacheras-tu à ta charrue pour qu'il laboure avec toi et brise les mottes de terre de tes vallons ? Te confieras-tu à sa force si grande, comptant sur lui pour tes travaux ? Le chargeras-tu de transporter tes gerbes et de les rassembler sur ton aire (2) ? » Non, c'est le bœuf dont

(1) MAT. XXI, 5.

(2) CAP. XXXIX, 10-13.

que tirara l'araire e que chanjara lis ermas en prat, en jardin, en bladarié. De-coumpagno emé la vaco, que se n'en tiro lou la, lou burre, lou froumage, que douno lou vedèu à la viando tèndro e delicato, lou biòu sara lou doumestique lou mai avantajous de la bastido, e fara toustèms la richesso dóu païsan.

Païs que vas, se dis, usanço que troves. Anas-vous-en dins li countrado ivernouso dóu Pole, e veirés lou rangié, un bestiàri retrasènt au cèrvi e banaru coume éu. Es la ressourso di Lapoun : aquésti lou fan paise au mitan de si counglas, o l'atalon à si carriolo, en guiso de chivau. Anas-vous-en dins l'Egito, dins li desert sablous de l'Africo. Aqui, lou camèu es la jumento la mai coumuno ; ramplaço pèr l'Arabe tóuti lis animau doumestique, porto li fais, carrejo li marchandiso, e dirias, tre lou vèire, qu'a la couneissènço de sa coundioun servilo : à la partènço coume à l'arribado, se bouto d'éu-meme à geinoun pèr se leissa carga o descarga. Enfin anas-vous-en dins l'Asio, au founs dis Indo, ié trovarés l'elefant, aquéu rèi dis animau pèr la courpouro. Uno fes qu'es adoumestica, es doucile coume lou chin e, coume éu, s'estaco à soun mèstre. Travaio autant que sièis chivau e pòu, sènso

l'homme se servira de préférence même au cheval ; c'est ce travailleur aux cornes solides qui traînera la charrue et qui changera les landes en prairies, en jardins, en champs de blé. De concert avec la vache dont on retire le lait, le beurre, le fromage, qui fournit le veau à la chair tendre et délicate, le bœuf sera le domestique le plus utile de la ferme, et fera longtemps la richesse du paysan.

Tel pays, dit-on, tels usages. Allez dans les régions hivernales du Pôle, et vous verrez le renne, un animal rappelant le cerf et cornu comme lui. Il est la ressource des Lapons, qui le font paître au sein de leurs plaines glacées, ou l'attellent à leurs traîneaux en guise de cheval. Allez en Egypte dans les déserts sablonneux de l'Afrique. Là, le chameau est la bête de somme la plus commune ; il remplace pour l'Arabe tous les animaux domestiques, il porte les fardeaux, il charrie les marchandises, et vous diriez, à le voir, qu'il a l'intelligence de sa condition servile : au départ et à l'arrivée, il s'agenouille de lui-même pour se laisser charger ou décharger. Enfin, allez en Asie, au fond des Indes, vous y trouverez l'éléphant, ce roi des animaux pour la corpulence. Une fois en domesticité, il est docile comme le chien et il s'attache, comme lui, à son maître. Il fait le travail de six che-

fatigo, faire uno curso de setanto à quatre-
vint kiloumètre em'uno cargo de milo kilog.
E que d'animau utile à l'ome pourrian metre
encaro souto vòstis uei !

Mai lou moutoun — aquéu l'oubliden pas
— lou moutoun es que se n'en retiro pas un
gros proufié ? Sa nourrituro n'es gaire cous-
touso. Sus li coutau, dins li garrigo, n'en trovo
ounte ges d'autre n'en trouvarien. D'ounte
vèn lou dire que se dis :

Pèr lou moutoun
N'i'a toujours proun.

Mai apoundon peréu que gagno bèn sa vido.
Dóumaci, coume se saup, ounte l'avé es,
lano es, e l'avé aveno, valènt-à-dire, adus la
drudiero, e fournis noun soulamen la lanò,
mai encaro lou la e lis agnèu (1). Oh ! que
richesso dins aquélis abeié que vous disiéu
adès, dins aquéli grands abeié de tres, quatre,
cinq milo tèsto. Aquí i'a d'escut à pognado,
fan li pastre ! N'avès agu vist, quand quiton
la Crau d'Arle, au mes de Mai ? S'avançon
à grândis escarrado, sarra, espés. « N'en vèn
de tóuti li caire, nous dis un dóu mestié, n'i'a

(1) Vèire J. BRUNET, *Etude de mœurs provençales par les proverbes
et les dictions.*

vaux et peut, sans fatigue, fournir une course de soixante-dix à quatre-vingt kilomètres avec une charge de mille kilogs. Et combien d'animaux utiles à l'homme ne pourrions-nous pas mettre encore sous vos yeux !

Mais le mouton — n'allons pas l'oublier — le mouton n'est-il pas d'un grand profit pour nous ? Sa nourriture est peu coûteuse. Sur les coteaux, au sein des landes, il sait la trouver là où d'autres n'en trouveraient point. D'où vient le dicton :

Pour le mouton
Il y en a toujours assez.

Mais on ajoute aussi qu'il gagne très-bien sa vie. Car, on le sait, où se trouve le troupeau, là est la laine ; et le troupeau est une source d'abondance toujours ouverte, il fournit non seulement la laine, mais encore le lait et les agneaux (1). Oh ! quelle richesse dans ces troupeaux dont je vous parlais tout-à-l'heure, dans ces grands troupeaux de trois, quatre, cinq mille têtes. Là, disent les pâtres, il y a des poignées d'écus. Les avez-vous vus, lorsqu'ils quittent la Crau d'Arles, au mois de mai ? Ils s'avancent par grands escadrons

(1) Voir J. BRUNET, *Etudes de mœurs provençales par les proverbes et les dictons*.

de tóuti li marco ; li camin n'en rajon, li draio n'en vèsson de pertout. E tout acò vai en manjant, en roumiant, en belant, à cha pau, plan-planeto, au brut di redoun, au tintin di clinçleto, au brounzin di sounaio, au japa di chinas de pargue, au roundina di cadelas à péu aisse ; tout acò mounto, mestreja pèr li toucadou e li pastrihoun que courron, van e vènon, quau d'eici, quau d'eila, en siblant (1).»

Aro vous parlarai-ti de tout lou bestiau abari dins li mas ? de l'abiha de sedo, lou poupulàri coumpagnoun de S. Antòni ? de la cabro qu'es, se dis, la vaco di pàuri gènt ? di lapin e de tant d'autri bestiàri gros e menu ? N'en finiriéu plus e sariéu long coume tout vuei. Mai lou vesès, Fraire e Sorre, quand Diéu l'aguèsse pas di, tóuti lis animau soun esta fa en visto de l'ome : lou nourrisson, l'abihon, lou causson, l'ajudon en si travai, ié dounon à jabo coumoudita, bèn-èstre, plesi de touto merço. D'ùni que i'a meme s'afeciounon à-n-éu d'uno talo afecioun que i'a de que n'èstre esmougu. Tenès, pèr eisèmples, lou

(1) B. BONNET, *Lou Baile-Pastre*.

serrés, compacts. « Il en vient de tous les côtés, nous dit quelqu'un du métier, on en voit de toutes les marques; les chemins en sont inondés, les vieilles routes en débordent. Et tout ce bétail va en mangeant, en ruminant, en bêlant, peu à peu, lentement, au bruit des sonnailles, au tintement des cliquettes, au son des clochettes, pendant que les mâtiens aboient et que grommellent les jeunes chiens au poil hérissé; tout ce bétail monte, dirigé par les maîtres-bergers et les pastoureux qui courent, vont et viennent de ci, de là, en sifflant (1). »

Maintenant vous parlerai-je de tous les animaux élevés dans les fermes ? de celui qui est vêtu de soies, le populaire compagnon de S. Antoine ? de la chèvre, justement appelée la vache des pauvres ? des lapins et de tout le gros et menu bétail ? Nous n'en finirions plus et la journée y suffirait à peine. Mais vous le constatez, Frères et Sœurs, quand même Dieu ne l'eût pas dit, tous les animaux ont été faits en vue de l'homme : ils lui fournissent la nourriture, le vêtement, la chaussure ; ils l'aident dans ses travaux, ils lui donnent avec abondance toutes sortes de commodités, de satisfactions et de plaisirs. Certains même sont

(1) B. BONNET, *Lou Baile-Pastre*.

chin. « I'a-ti quaucarèn de coumparable, s'escrido Bufoun, à l'estacamen d'aquéu bestiàri pèr soun mèstre? Coume es fidèu à ié teni coumpagno ! coume de-longo lou seguis ! Coume s'aplico à l'apara ! Coume es en aio pèr avé si caresso ! Coume es doucile à i'óubeï ! Coume es paciènt pèr supourta sa marrido umour e si remouchinado souvèntifès injusto ! Coume es dous e coume se fai pichoun pèr mai intra dins si bòn gràci ! Coume se boulego e s'inquieto e se lagno, s'es deforo ! e quand lou retrovo, coume es countènt (1) ! »

Ai couneigu en Camargo un paure vièi que ié vivié, pecaire ! à l'abandoun. N'avié plus ges de parènt sus la terro. Restavo soulet dins uno marrido cabano de sagno, tout soulet ; e degun pèr lou desentrista, franc de soun chin, coumpagnoun fidèu, inseparable ami de soun vieiounge. Un matin — erian à Nouvè — picon à sa cabano. Ges de responso. Picon mai. Rèn. Enfounson la pourtaletto, e dequé veson ? lou vièi alounga sus sa liechoto, blanc coume mabre, fre coume glas. Èro mort. A si pèd lou chin se tenié tristas e mut. Mai, quand se faguè la levado dóu cors,

(1) *Op. cit.* t. III, p. 22.

portés pour lui d'une si grande affection que l'on en est ému. Voyez par exemple le chien. « Y a-t-il rien de comparable, s'écrie Buffon, à l'attachement de cet animal pour son maître ? Quelle fidélité à l'accompagner ! Quelle constance à le suivre ! Quelle attention à le défendre ! Quel empressement à rechercher ses caresses ! Quelle docilité à lui obéir ! Quelle patience à souffrir sa mauvaise humeur et ses châtimens souvent injustes ! Quelle douceur et quelle humilité pour tâcher de rentrer en grâce ! Que de mouvemens, que d'inquiétudes, que de chagrin, s'il est absent ! que de joie, lorsqu'il le retrouve (1) ! »

J'ai connu en Camargue un infortuné vieillard qui vivait, hélas ! abandonné de tous. N'ayant plus aucun parent sur la terre, il demeurait seul dans une pauvre cabane de typhas, tout seul ! et personne n'était là pour dissiper sa tristesse, excepté son chien, compagnon fidèle, inséparable ami de ses vieux jours. Un matin — c'était à l'époque de Noël — on frappe à sa cabane. Pas de réponse. On frappe de nouveau. Rien. On enfonce l'humble porte, et que voit-on ? Le vieillard étendu sur son grabat, blanc comme le marbre, froid comme la glace. Il était mort. Le chien,

(1) *Op. cit.* tom. III, p. 22.

quand subre-tout fuguerian au cementèri, ah ! l'aguessias vist ! l'aguessias ausi ! Virouiejavo, adoulenti, à l'entour de la caisso, gingoulavo, lou pauret ! plouravo coume uno persouno. L'enterramen acaba, l'enmenèron deforo ; mai restè à l'intrado, amoulouna. Menaço, caresso, rèn ié faguè ; brandè plus d'aqui. L'aduguèron de viéure, de béure ; refusè tout, e mouriguè dins sa doulour à la porto d'ou cementèri.

Ah ! mis ami, escounden-nous ! I'a pas de que avé crento de nautre ? Vaqui uno bèsti qu'amo soun mèstre e que l'amo à n'en mourir ! E nautre n'avèn un de mèstre tambèn : lou Bon Diéu ! mai l'aman plus. Pamens dequ'a pas fa pèr nautre ! A desplega sout nòstis uei li magnificènci de sa creacioun e chasco creaturo es un de si benfa ; es descendu d'ou cèu en terro pèr prene nosto car, pèr èstre noste fraire, e nous a douna tout ço qu'avié : si susour ; si plour, soun sang. Jamai degun nous amara coume éu nous amè. E faudra qu'uno bèsti nous fague la leiçoun ! faudra que resten toujours, coume sian, insensible, frejas, duras, ingrat, mespresous ! Oh ! tenès, d'abord, que prevesié nosto marridesso, Diéu auré degu crea pèr nous puni rèn que de bèsti

triste et muet, se tenait à ses pieds. Mais, quand eut lieu la levée du corps, quand surtout nous nous trouvâmes au cimetière, ah ! si vous l'aviez vu ! si vous l'aviez entendu ! Il tournait mélancoliquement autour du cercueil, il hurlait, l'infortuné ! il pleurait comme pleure un homme. Les obsèques terminées, on l'emmena dehors ; mais il resta étendu sur le seuil. Menaces, caresses, tout fut inutile, il n'en remua plus. On lui apporta à boire et à manger ; il refusa tout, et mourut dans sa douleur à la porte du cimetière.

Ah ! mes amis, cachons-nous ! N'avons-nous pas sujet, ici, d'être honteux de nous-mêmes ? Voilà une bête qui aime son maître, qui l'aime jusqu'à en mourir ! Et nous aussi, nous avons un maître : le Bon Dieu ! mais nous ne l'aimons plus. Pourtant, que n'a-t-il pas fait pour nous ! Il a déployé sous nos yeux les magnificences de sa création et chaque créature est un de ses bienfaits ; il est descendu du ciel en terre pour prendre notre chair, pour devenir notre frère, et il nous a tout donné : ses sueurs, ses pleurs, son sang. Nul ne nous aimera jamais comme il nous aimait. Et il faudra qu'un animal nous fasse la leçon ! il faudra que nous nous obstinions dans notre insensibilité, notre froideur, notre endurcissement, notre ingratitude, notre mépris ! Oh ! puisqu'il

mau-fasènto. Aussen pas meme lis uei pèr ié dire merci, au-mens lis aurian aussa pèr crida misericòrdi ! Estènt que noun l'aman, au-mens l'aurian cregnegu !.....

Diguen, pèr fini, un mot de la feruno e peréu di reptile. Generalamen aquéli dous gènre de bestiàri se tènnon liuen de l'ome : n'an pòu o ié dounon pòu. Dins acò pamens, an tóuti soun utileta, e l'ome saup n'en tira bon partit. Qu noun saup li remèdi que ié fournisson li reptile ? Qu noun saup peréu tout lou bèn que ié fan à si terro, à si jardin, li lesert, li lagramuso, li tartugo ? La plus-part, coume l'auceliho, se nourrisson de mousco, de grihet, de sautarello, de limaço e de tóuti aquéli milo bestiouletto que nous perisson nòsti gran, nòsti fru. Qu saup enfin lis avantage que l'ome trovo dins li bèsti fèro élimemo ? Ié fai la guerro, li secuto, li tuo, e 'mé si despueio fabrico touto sorto d'eisino, n'en taio de mantèu, n'en façouno de fourruro, de tapis, e que sabe encaro ? D'àutri fes li meno en esclavitudò pèr sis amusamen, pèr sa curiouseta. Mountas à Long-Champ e li veirés dins si pargue, dins si cledat, dins si gàbi de ferre pestelado emé grand siuen. Es que, tout mèstre que siegue, l'ome a besoun

prévoyait notre malice, Dieu aurait dû, pour nous punir, ne créer que des animaux mal-faisants. Nous n'élevons pas même les yeux pour le remercier, nous les aurions élevés au moins pour lui demander grâce. Ne l'aimant pas, au moins nous l'aurions craint !....

Pour terminer, disons un mot des bêtes fauves et des reptiles. Généralement ces deux sortes d'animaux évitent la société de l'homme : ils le redoutent ou lui sont redoutables. Néanmoins, ils ont tous leur utilité, et l'homme sait en tirer profit. Qui ne connaît les remèdes que lui fournissent les reptiles ? Qui ne connaît aussi tout le bien que font à ses champs, à ses jardins, les lézards de toute espèce et les tortues ? La plupart font, comme les oiseaux, leur nourriture des mouches, des grillons, des sauterelles, des limaces et de tous ces milliers d'insectes qui ravagent nos grains et nos fruits. Qui ne connaît enfin les avantages que l'homme trouve même dans les bêtes fauves ? Il leur fait la guerre, il les poursuit, il les met à mort, et de leurs dépouilles il fabrique toutes sortes d'ustensiles, il y découpe des manteaux, il en confectionne des fourrures, des tapis, et que sais-je encore ? Parfois il les réduit en servitude pour ses amusements, pour sa curiosité. Montez à Longchamp et vous les verrez, dans leurs

de s'avisa d'éli ! Se lou biòu, lou chivau e àutris animau doumestique soun si serviciau, li bèsti fèro, lou saup proun, soun sis enemigo.

Tenès, regardas-lèi à-de-rèng passa davans vous, coume lou faran bèn lèu davans noste paire Adam. Sòuvajo que sòuvajo, vivien d'acord em'èu e ié fasien ges de mau (1). Mai aro digas-me se n'en avès pas pòu, e se dins vous noun sènton un enemi. Vesès lou loup ? aquéu pèd-descaus, coume l'apellon li pastre, jamai s'adoumenara ; toumbo de péu, dison, mai de vice jamai. Vesès lou reinard ? agués siuen de barra vòsti jas e vòsti galinié : risco rèn que fague la pas e s'amigue emé vous. Oh ! mai, vès aquéli bestiàri galant : es lou cèrvi à la tèsto enramado, à la taio elegante e primacholo ; es lou cabròu encaro mai poulit que lou cèrvi, mai degaja qu'èu, mai escarra-biha ; es la girafo au long coui ; es la gazello is uei tant dous que n'i'a pas de plus bèu dins tout l'animalun ; es lou zèbre lou miés fa de

(1) S. AGUSTIN, *De Gen. ad litt.* lib. III, cap. xv. — *De Gen. contr. Manich.* lib. I, cap. xvi. — Cournéli de la Pèiro, *Op. cit.* p. 66.

parcs, dans leurs barrières, dans leurs cages de fer soigneusement fermées. C'est que, tout maître qu'il soit, l'homme a besoin de s'en méfier. Si le bœuf, le cheval et autres animaux domestiques sont ses serviteurs, les bêtes sauvages, il le sait bien, sont ses ennemies.

Tenez, voyez-les défiler devant vous, comme elles le feront bientôt devant notre père Adam. Malgré leur naturel sauvage, elles vivaient en paix avec lui et ne lui causaient aucun mal (1). Mais aujourd'hui, dites-moi si vous n'en avez point peur, et si elles ne deviennent pas en vous un ennemi. Voyez-vous le loup ? ce pied déchaux, comme le nomment les bergers, ne s'humanisera jamais : son poil s'en va dit-on, mais ses vices jamais ! Voyez-vous le renard ? ayez soin de fermer vos bergeries et vos poulaillers : il n'est nullement disposé à faire la paix et à se lier d'amitié avec vous..... Oh ! mais, voyez ces animaux charmants : c'est le cerf à la tête ornée d'un bois, à la taille élégante et svelte ; c'est le chevreuil plus joli encore que le cerf, plus agile que lui et plus alerte ; c'est la girafe au long cou ;

(1) S. AUGUSTIN, *De Gen. ad litt.* lib. III, cap. xv. — *De Gen. contr. Manich.* lib. I, cap. xvi. — CORN. A LAP. *Op. cit.* p. 66.

tóuti bessai, lou miés vesti dins l'eleganço emé sa raubo raiado, que luis ; es la rupicabro que boumbis à travès li mèle, blanc de nèu ; es l'esquiròu que dins li pin-pignoun, emé sa co en penacho, jogo e sautourlejo, de-longo en l'èr ! Mai coume vai que passon tant vite aquéli gènti creaturo ? Es de bèsti fèro, es lis enemigo de l'ome, e vite passo que passaras ! Veici lou lioun qu'aribo ! oh ! lou bèl animau ! sa longo creniero, soun camina majestous e soun fièr regard ié dounon un èr de noublesso que vous n'impaso. Mai vous ié fisés pas : d'un cop de maïssou, vous embrenigarié lis os. Veici lou tigre, veici la pantèro, veici lou liéupart ! Oh ! la magnifico raubo ! es roussejanto, es raiado, es mousquetado que fai gau. Oh ! mai coume vous alucon de-galis e coume an l'èr crudèu ! Es de bestiàri acarnassi ! vous i'avancés pas contro... Vesès l'ourse palot emé soun pelage long emai espés ? Vesès l'enorme rinouceros emé soun nas banaru ? E aquéu, emé soun vièsti d'un jaune viéu e brihant ? es lou loup daura, lou chacai : coume l'ieno feroujo, éu s'envai desenterra li mort... Vaqui lou bufle, negre, malin coume li brau de Camargo ! Vaqui lou bisoun tignassié emai gibouset ! Vaqui l'ipoupoutame, chivau di flùvi e di palunaio, bestiàri mourru, patu, à la pèu durasso qu'un cop de fusiéu noun l'enta-

c'est la gazelle aux yeux si doux qu'on n'en voit pas de plus beaux parmi toutes les espèces animales; c'est le zèbre le mieux fait de tous, peut-être, et le plus élégamment vêtu avec sa robe ornée de raies et toute luisante; c'est le chamois bondissant à travers les mélèzes couverts de neige; c'est l'écureuil qui, avec sa queue en panache, joue et sautille dans les pins pignons, toujours en l'air!... Mais pourquoi passent-elles si vite, ces gracieuses créatures? Ce sont des bêtes fauves, ennemies de l'homme, et en toute hâte elles passent!... Voici venir le lion! oh! le superbe animal! sa longue crinière, sa démarche majestueuse et son fier regard lui donnent un air de noblesse qui en impose. Mais ne vous y fiez pas: d'un coup de mâchoire, il vous broierait les os. Voici le tigre, voici la panthère, voici le léopard! Oh! la magnifique robe! elle est jaune, rayée, agréablement mouchetée. Mais quels regards obliques et quel air cruel! Ce sont des animaux carnassiers! n'approchez pas... Voyez-vous l'ours pesant avec sa fourrure longue, épaisse? Voyez-vous l'énorme rhinocéros, au nez armé d'une corne? Et celui-là, au vêtement d'un jaune, vif, brillant? c'est le loup doré, le chacal: ainsi que l'hyène féroce, il s'en va déterrer les morts... Voilà le buffle, noir, méchant comme les taureaux de

menarié.... E toujours n'en passo. Mai es toujours de bèsti fèro : n'i'a ges que l'ome adoumestique, e subre-tout, coume Adam lou dira bèn, n'i'a ges de semblablo à l'ome.

Mai si ! entendè que cridon à moun entour, si ! vès-n'en uno !... — Es vrai. Messiés, levas vostre capèu : veici que passo lou rèire-grand di materialisto, di libre-pensaire e di nègo-Bon-Diéu, veici lou singe ! Regardas-lou.... Mai qu'es eiçò ? assajo de se teni dre coume nautre, e capito pas. D'ounte vèn que i'es impoussible de garda l'equilibre ? Camino, en trantraiant, uno minuto, em'acò retoumbo sus si quatre pato... que dise ? sus si quatre man. Ato ! la counfourmacion de si mèmbe, sa tufo grimacejanto, sa tèsto naturalamen courbado vers la terro, tout me fai vèire qu'es uno bèsti, em'acò pas mai. E volon qu'aquéu ferun siegue noste rèire-grand ! Risès, Fraire e Sorre ? Avès resoun, lou rire es touto la responso que meriton li darvinisto, o dáu mens d'ùni que i'a.

S'èron de bono fe, resounarian em'éli ; ié dirian que Diéu aurié pouscu tira l'ome dáu

Camargue ! Voilà le bison hirsute et voûté ! Voilà l'hippopotame, cheval des fleuves et des marais, animal au muffle et aux pieds puissants, à la peau tellement dure qu'un coup de fusil ne l'entamerait pas... Et il en passe toujours. Mais ce sont toujours des bêtes sauvages : il n'en est point que l'homme puisse réduire à la domesticité, et surtout, comme Adam le dira très-bien, aucune n'est semblable à l'homme.

Pardon ! entends-je crier autour de moi, en voilà une ! — C'est vrai. Messieurs, saluez : voyez passer l'ancêtre des matérialistes, des libres-penseurs et des athées, voyez le singe ! Considérez-le..... Mais quoi donc ! il essaie de se tenir debout comme nous, il n'y réussit pas. Pourquoi ne peut-il pas garder l'équilibre ? Il marche en vacillant et bientôt il retombe sur ses quatre pattes... que dis-je ? sur ses quatre mains. Allons donc ! la conformation de ses membres, sa figure grimaçante, sa tête naturellement courbée vers la terre, tout me démontre qu'il n'est qu'une bête. Et l'on voudrait que ce fauve fût notre ancêtre ! Vous riez, Frères et Sœurs ? Tant mieux ! le rire, c'est là toute la réponse que méritent les darwinistes, ou du moins certains d'entre eux.

S'ils étaient de bonne foi, nous discuterions ensemble ; nous leur dirions que Dieu aurait

singe, s'èro esta soun bon plesi. Sarié mens desgradant meme — se desgradant i'a — que de lou faire veni de la limo de la terro ; d'oumaci lou singe, estènt un èstre anima, es mai noble que la limo e segur mai perfèt. Mainounes acò que cercon. Pèr éli darvinisme vòu dire ateïsme. Volon que l'òme descende d'ou singe, pèr pousqué se passa de Diéu e faire menti la Biblo (1). Acò's de faus sabènt, de sabènt de marrido fe : veson, dempièi 6,000 an, que lis espèci an plus boulega, qu'un singe fai un singe, qu'un òme fai un òme, e s'encagnon dins soun erreur. Mai, mi pàuris ami, se lou singe a fa lou proumier òme, respoundès, d'ounte vèn que n'en fai plus ges d'autre ? Se, d'après vautre, lou singe èro uno formo de transicioun d'ounte l'òme devié 'speli — coume li formo de transicioun, disès, an despareigu — respoundès, d'ounte vèn que i'a 'ncaro de singe ?

Isso ! passo que t'ai vist, bestiàri pudènt ! Te volon pèr soun rèire-grand, aquéli bèu messiés ! Que te prengon ; nautre te voulèn pas ! Noste ate de neissènço es escri dins la

(1) Veïre entre autre ZABOROWSKI, *L'Homme préhistorique*, ch. II. — E. FERRIÈRE, *Le Darwinisme*, III^{me} part. ch. IV.

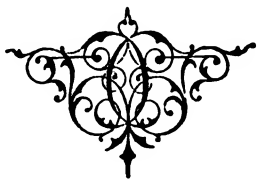
pu tirer l'homme du singe, si tel avait été son bon plaisir. Ce serait moins dégradant — si dégradant il y a — que de le faire venir du limon terrestre; car le singe, étant un être animé, est plus noble et assurément plus parfait que le limon. Mais tel n'est pas leur but. Pour eux darwinisme signifie athéisme. Ils veulent que l'homme descende du singe, pour pouvoir se passer de Dieu et jeter un démenti à la Bible (1). Cesont de faux savants, des savants de mauvaise foi: ils constatent, depuis 6,000 ans, que les espèces sont immuables, que le singe naît du singe, que l'homme naît de l'homme, et ils s'obstinent dans leur erreur. Mais, mes pauvres amis, si le singe a fait le premier homme, répondez, pourquoi n'en fait-il plus d'autres? Si, selon vous, le singe était une forme transitoire de laquelle l'homme devait éclore — comme les formes transitoires, dites-vous, ont disparu — répondez, pourquoi y a-t-il encore des singes?

Fi donc! va-t'en, on te connaît, animal puant! Ces beaux messieurs te réclament pour leur ancêtre. Qu'ils te prennent; nous ne te voulons pas, nous! Notre acte de naissance est écrit dans

(1) Voir entre autres ZABOROWSKI, *L'homme préhistorique*, chap. II — E. FERRIÈRE, *Le Darwinisme*, III^e part. chap. IV. — Voir la note 6, à la fin de cette conférence.

Biblo e dins la naturo, li dous pu bèu libre sourti di man de Diéu, li dous soulet libre ounte se trovo la sciènci veritablo emé l'esclargimen de nòstis ourigino. Sian li enfant d'Adam, Adam es fiéu de Diéu !

O ome, ausso la tèsto e longo-mai fugues fièr de toun ourigino. As rèn à faire emé li bèsti : sourtido de la terro, nascudo pèr la terro, passon davans tu e dins la terro tournaran. Tu, passaras tambèn ; mai, sourti di man de Diéu, es à Diéu que tournaras. A-n-éu revèngon touto glòri e touto lausenjo dins li siècle di siècle. Ansin siegue.



la Bible et dans la nature, les deux plus beaux livres sortis des mains de Dieu, les deux seuls livres dans lesquels se trouve la science véritable, ainsi que l'éclaircissement de nos origines. Nous sommes les enfants d'Adam, Adam est fils de Dieu !

O homme, élève la tête et sois à jamais fier de ton origine. Tu n'as rien à faire avec les brutes : sorties de la terre, nées pour la terre, elles passent devant toi et retourneront à la terre. Toi, tu passeras aussi ; mais, sorti des mains de Dieu, tu retourneras à Dieu. A lui reviennent toute gloire et toute louange dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il !



NOTES

DE LA

NEUVIÈME CONFÉRENCE



1. La fécondité continue, indéfinie, est le caractère fondamental de l'espèce. Aussi subsiste-t-elle dans le *métissage* ou union d'individus de même espèce et de race différente. Cette fécondité continue, au contraire, n'existe pas dans l'*hybridation*, ou croisement artificiel entre deux espèces. On appelle simplement *métis* le produit du croisement entre des individus de races différentes, mais de même espèce. On nomme *métis hybride* le produit du croisement entre deux espèces différentes, par exemple, entre le cheval et l'âne. Le métis hybride est rarement fécond, et s'il commence à se reproduire, la stérilité reparaît bientôt ; il s'éteint, et ne peut former espèce. Cette fécondité bornée, limitée, fait connaître le *genre*, c'est-à-dire l'ensemble d'espèces voisines qui, chez les animaux, peuvent produire ensemble, par le croisement, comme le cheval et l'âne, le chien et le loup, le chien et le chacal (DESORGES, *Les Erreurs modernes*, p. 296-97.)

2. Le système de Darwin peut se réduire à 5 points principaux : 1° chaque individu est changeant et se modifie sans cesse ; il n'existe pas deux individus parfaitement semblables = *variabilité des individus*. — 2° les caractères particuliers qui sont propres aux parents peuvent être transmis à leur postérité = *hérédité*. — 3° la vie de l'individu dépend du

milieu dans lequel il est placé : elle dure, si le milieu lui est favorable ; elle ne dure pas ou s'amointrit, si les circonstances extérieures lui sont nuisibles ou peu propices. Dans la nature, les faits se passent comme dans l'humanité : elle exerce une sorte de *sélection naturelle*, elle conserve les individus qui sont doués des propriétés convenables, elle laisse périr les autres ; les individus eux-mêmes sont en guerre, pour ainsi dire, les uns contre les autres, et la *concurrence vitale* ou *lutte pour l'existence* (*struggle for life*) est une condition de l'existence même. — 4° entre les parties diverses de l'organisme animal, il existe une *corrélation*, c'est-à-dire une dépendance telle que le changement d'une partie amène à sa suite le changement de l'autre. — 5° enfin l'organisme se modifie aussi de manière à *s'adapter* au milieu dans lequel il est placé.

Les principes qui précèdent sont vrais dans un sens relatif, mais non dans un sens absolu. Il est incontestable que des *variétés* accidentelles dans les individus se transmettent par *l'hérédité* ; il l'est de même qu'il existe une sorte de *lutte pour l'existence*, et qu'il y a, jusqu'à un certain point, une *corrélation* de croissance entre les parties diverses de l'organisme. On peut admettre enfin, dans certains cas, une sorte d'*adaptation* au milieu. Mais ce qui est vrai dans un sens relatif ne l'est plus dans un sens absolu en ce qui concerne la variabilité, la sélection naturelle, la lutte pour l'existence, la corrélation des organes et surtout l'adaptation au milieu. L'action de tous ces principes modificateurs est limitée ; elle ne franchit pas les bornes de l'espèce. L'erreur de Darwin consiste à ne pas tenir compte de ces bornes, au moins quant aux conséquences qu'il tire. Il confond les races et les variétés avec les espèces (VIGOUROUX, *Manuel biblique*, t. 1, p. 447-48.)

3. Dans sa conférence sur la Genèse du monde, Monsabré dit à propos du système de Darwin : Ce plan, Messieurs, n'est point indigne de la perfection du Créateur ;

de plus il flatte notre penchant pour l'unité. Nous aimerions à voir sortir d'un seul principe physique tous les êtres que Dieu voit dans une seule idée. Au premier coup d'œil, et de l'avis des hommes les plus graves, le transformisme est séduisant comme tous les systèmes simplificateurs. Il paraît expliquer l'unité fondamentale du monde organique, les rapports morphologiques et anatomiques des êtres vivants, l'extinction des espèces, les déviations, inutilités et défauts d'appropriation qu'on a peine à accorder avec la sagesse du Créateur. Il a rendu un service signalé à la science, en ramenant un certain nombre de formes animales à une forme spécifique unique, et en corrigeant l'intempérance des classificateurs. Mais, malgré cela, il n'a pas le droit de protester, au nom de la science, contre une notion tellement enracinée dans l'esprit humain que la divergence des définitions ne la peut ébranler : la notion des espèces distinctes et incommutables. Cette notion éclore de l'observation des faits ne peut-être détruite que par des faits. Or, le transformisme ne possède aucun fait qui justifie son immense conclusion : les espèces sont transmutables. — Son défaut capital est d'exagérer l'expérience, et le fond de son argumentation de conclure du possible au fait (*Carême de 1875.*)

4. Mgr Bougaud, parlant des terrains jurassiques, nous dit : On les a étudiés, et là, *pour la première fois*, on y a rencontré des animaux terrestres : bœuf, cheval, ours, lion, éléphant ; on n'en avait point vu avant, dans les couches inférieures ; et de plus des animaux inconnus, énormes, le mammoth, le mastodonte, que Cuvier a le premier décrits. — Suit une citation d'Hugues Miller qui dit : La période tertiaire a eu aussi sa classe particulière d'existences. Sa flore ne paraît pas avoir été plus remarquable que la flore actuelle ; ses reptiles jouent un rôle très secondaire ; mais ses animaux terrestres furent alors plus développés, tant en grandeur qu'en nombre, qu'ils ne l'ont jamais été. Ses

mammouths et ses mastodontes, ses rhinocéros et ses hippopotames, ses énormes *dinotherium* et *megatherium* égalèrent au moins en grosseur les plus grands mammifères de l'époque actuelle et les dépassèrent beaucoup en nombre. Les restes de l'un de ces éléphants (*elephas primigenius*) sont encore si abondants au milieu des plages glacées de la Sibérie, qu'ils ont donné lieu à ce qu'on a appelé, avec assez de raison, des *carrières d'ivoire*, carrières exploitées depuis plus d'un siècle. Vraiment cette époque tertiaire, la troisième et dernière des périodes géologiques, fut *particulièrement* l'âge des *grands animaux sauvages* selon leurs différentes espèces, *et des animaux domestiques*, chacun selon son espèce (*Le Christianisme et les Temps présents*, t. III, 2^{me} partie, chap. III, n° VIII.)

5. Sous le nom de *jumenta*, hébr. *Behémôth*, on entend communément les animaux domestiques et quelquefois les animaux sauvages; mais quand *Behémôth* est opposé à *'hajah* bêtes sauvages, comme ici, il désigne seulement les animaux domestiques (*La Sainte Bible avec commentaire*, t. I, p. 48, col. 1.)

6. Un chansonnier, Gustave Nadeau, a écrit ce refrain sur le transformisme:

*Tu prétends, ami, que nous sommes
Issus des singes; mais conclus,
S'ils étaient devenus des hommes,
Les singes n'existeraient plus.*

Ces quatre vers, dans leur naïveté pleine d'un sens profond, mettent mieux à néant tout l'échafaudage matérialiste que des volumes de dissertations philosophiques (LEGENDRE, *La Foi pour tous*, p. 43.)

DESENCO COUNFERÈNCI



L'OME

Leituro de la Genèsi

Dieû diguè: Fasen l'ome à noste image e ressemblanço, e que preside i pèis de la mar, i voulatiho dôn cêu, i bestiâri, à la terro touto entiero, em'à tout tout ço que se rebalo o que se môu sus terro.

E Dieû creè l'ome à soun image, à l'image de Dieû lou creè, li creè mascle e femêu.

E Dieû li benesiguè, e diguè: Creissès e multiplias-vous e clafissès la terro e soumetès-vous-la: douminarès li pèis de la mar, li voulatiho dôn cêu e tóuti lis animau que se movon sus la terro.

E diguè Dieû: Vès, vous ai douna touto erbo pourtant semenço sus la terro, e tóuti lis aubre qu'an en éli-meme lou semen de sa meno, pèr que vous servon de nourrituro.

E à tóuti li bestiâri, à tout l'aucelun dôn cêu, e a tout ço que viêu e que boulego sus la terro, iêu ai douna soun viêure. E ansin fuguè fa.

E Dieû veguè tout ço qu'avie fa; e tout èro mai que bon. E 'mê lou vèspre e lou matin, acò faguè lou jour sieisen.

DIXIÈME CONFÉRENCE



L'HOMME

Lecture de la Genèse

Dieu dit : Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur les bêtes, sur toute la terre et sur tout ce qui rampe ou se meut sur la terre.

Et Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa, il les créa mâle et femelle.

Et Dieu les bénit et il leur dit : Croissez et multipliez-vous, remplissez la terre et vous l'assujétissez : vous dominerez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel et sur tous les animaux qui se meuvent sur la terre.

Et Dieu dit : Voilà que je vous ai donné toutes les herbes qui portent leur graine sur la terre, et tous les arbres qui contiennent en eux-mêmes la semence de leur espèce, pour servir à votre nourriture.

Et à tous les animaux, à toute la gent ailée du ciel, et à tout ce qui vit et se meut sur la terre, moi j'ai donné sa pâture. Et il fut ainsi.

Et Dieu vit toutes les choses qu'il avait faites ; et elles étaient très-bonnes. Et du soir et du matin se fit le sixième jour.



BÈU POPLÉ,

SIAN à l'acabado. Fai sièis jour, sièis epoco de tèms, que lou soubeiran Creaire desplego si meravinho davans nòstis uei espanta. Souto soun alen pouderos, li creaturo vesiblo emai lis invesiblo, lou mounde di cors e lou mounde dis esperit an fa magnificamen soun espelido. E pamens, dins aquelo obro grandasso, i'a quaucarèn de manco : entre la matèri e l'esperit, entre lou bestialun e l'angelun se vèi un vuide inmènse. Dequé manco ? Un èstre que, pèr sa naturo, tèngue à la fes dóu cèu e de la terro, un èstre que n'en siegue l'abrèujat, la mostro, lou mirau, e qu'estènt ansin au mitan entre li creaturo materialo e lis esperitalo, empligue lou vuide que li desseparo. Agués paciènci ! Diéu i'a pensa. Touto la Creacioun es aqui que lou desiro ; es aqui, sèmblo, à l'espèro d'aquel èstre misterious. Li flour sus



BEAU PEUPLE,

NOUS touchons à la fin. Depuis six jours, six époques, le souverain Créateur étale ses merveilles devant nos yeux ravis. Sous son souffle puissant, les créatures visibles et les invisibles, le monde des corps et le monde des esprits ont fait solennellement leur apparition. Et pourtant il manque quelque chose encore à cette œuvre grandiose : entre la matière et l'esprit, entre la bête et l'ange, on aperçoit un vide immense. Que manque-t-il donc ? Un être qui, par sa nature, tienne et du ciel et de la terre, un être qui en soit l'abrégé, la montre, le miroir, et qui, occupant le milieu entre les créatures matérielles et les spirituelles, comble le vide qui les sépare. Patience ! Dieu y a songé. Toute la Création est là dans le désir, dans l'attente de cet être mystérieux. Les fleurs

si clot, lis aucèu sus si nis, li pèis dins si presoun cristalino, tóuti li bestiàri de champ e de mountagno entre éli se dison : Quouro vèn ?

O creaturo, trefoulissès de joio ! Tout es lèst pèr lou recebre. Vès-lou qu'arribo !..... « Fassen l'ome, dis lou Segne Diéu, à noste image e ressemblanço, e que preside i pèis de la mar, i voulatiho dóu cèu, i bestiàri, à la terro touto entiero ; em'à tout ço que se rebalo o que se mòu sus terro. » Em'acò, ajusto la Biblo, « Diéu creè l'ome à soun image, à l'image de Diéu lou creè. »

Assisten, Fraire e Sorre, à-n-aquelo sceno magnifico. Veguen de quétis elemen lou Bon Diéu a fourma l'ome, e que rèng sublime i'a douna dins sa Creacioun ; autramen di, counsideren sa naturo e sa grandour. Sara tout lou tèmo de nosto darriero predicanço.

I

L'OME, pèr sa naturo, es mita terrèstre, mita celèste ; es matèri emai esperit. L'an defini un animau resounable. En efèt, a la vido e lou sentimen coume lis animau ; a l'enten-

sur leurs tiges, les oiseaux sur leurs nids, les poissons dans leurs prisons cristallines, tous les animaux des champs et des montagnes se disent entre eux : Quand vient-il ?

O créatures, tressaillez d'allégresse ! Tout est prêt pour le recevoir. Le voici : il arrive !... « Faisons l'homme, dit le Seigneur, à notre image et ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur les bêtes, sur toute la terre et sur tout ce qui rampe ou se meut sur la terre, » Et la Bible ajoute : « Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa. »

Assistons, Frères et Sœurs, à cette magnifique scène. Voyons de quels éléments Dieu a formé l'homme, et à quel rang élevé il l'a placé dans sa Création ; en d'autres termes considérons sa nature et sa grandeur. Ce sera tout le sujet de notre dernier discours.

I

L'HOMME, par sa nature, est moitié terrestre, moitié céleste ; il est matière et esprit. On l'a défini un animal raisonnable. En effet, il est doué de vie et de sentiment comme les

demen e lou liberau arbitre coume lis ange. Pèr soun cors tèn à la terro, pèr soun amo tèn au paradis ; e, dins l'un e dins l'autre, es fa, se pòu dire, à l'image e ressemblanço de Diéu.

O ome, escouto bèn. Rèn de tout ço que vieú e respiro pòu èstre lou moudèle de toun èstre : ni lis astre esbarlucant, ni li planto galantouno emé si flour risènto, ni lou bestialun emé si formo courouso e soun inmènso varieta. Tout acò's bèu, tout acò's bon. Mai noun es en éli que Diéu chausira soun moudèle ; es en sa proprio bèuta, en sa proprio bounta (1). O, ço que Diéu vòu faire aro noun es rèn autre que soun propre image... Anen ! à l'obro, divin Oubrié !

E vaqui, dirias, que s'apensamentiç noste grand Diéu, lou vaqui que pren sis amiro coume un artisto en trin d'amadura quauque cap-d'obro trelusènt. Se vai passa mai-que-mai. Escoutas. « Lou sublime senat di tres Persouno divino, dis S. Agustin, se reünis, intro en counsèu, em'acò vèn ansin : Fasen l'ome ! E pèr crea l'ome, lou Paire adus soun poudé, lou Fiéu sa sagesso, e lou S. Esperit soun amour. Fasen l'ome à noste image e

(1) Vèire S. CLEMÈN D'ALEISSANDRIO, *Stromat.* v.

animaux ; il possède l'entendement et le libre arbitre comme les anges. Par son corps il tient à la terre, par son âme il tient au ciel ; et dans l'un et l'autre il est fait, on peut le dire, à l'image et à la ressemblance de Dieu.

O homme, prête l'oreille. Rien de tout ce qui vit et respire ne peut être le modèle de ton être : ni les astres éblouissants, ni les plantes gracieuses avec leurs riantes fleurs, ni les animaux aux formes brillantes, aux variétés innombrables. Tous sont beaux, tous sont bons. Mais ce n'est pas en eux que Dieu choisira son modèle ; c'est en sa propre beauté, en sa propre bonté (1). Oui, ce que Dieu veut faire maintenant n'est rien autre chose que sa propre image... Allons ! à l'œuvre, divin Ouvrier !

Et voilà notre grand Dieu plongé, dirait-on, dans une méditation profonde, le voilà se consultant tel qu'un artiste en voie de mûrir un splendide chef-d'œuvre. Quelque chose d'extraordinaire va se passer. Ecoutez. « Le sublime sénat des trois Personnes divines, dit S. Augustin, se réunit, il entre en conseil, et puis il laisse échapper cette parole : Faisons l'homme ! Et pour créer l'homme, le Père apporte sa puissance, le Fils sa sagesse,

(1) Voir S. CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Stromat.* v.

ressemblanço (1). Quinto soulennita ! Enjusqu'aro Diéu s'es countenta d'un ordre : « Que lis aigo proudugon ! que la terro proudugue ! » Mai quouro s'agis de l'ome, éu se reservo, dirias, l'obro entiero.

Pamens, se la terro reçaup ges de coumandamen, adurra sa part dins la fourmacioun de l'ome. Noun l'oubliden, l'ome estènt terrèstre, es dins la limo de la terro que l'image divin deù èstre façouna. Peréu lou segound chapitre de la Genèsi, qu'es la recapitulacioun dóu proumié, nous dis : « Lou Segne Diéu fourmè l'ome de la limo de la terro. » E l'ebriéu à la letro : « *Diéu fourmè l'ome pousse de la terro,* » energico espressioun que la Glèiso emplego dins sis oufice dóu dimècre-Cèndre : « Ome, ensouvène-te que siés pousse e qu'en pousse tournaras (2). Adounc, l'ome pèr soun cors es lou fiéu de la terro, vèn de la sustanci terrenco ; bèn miés es terro, es pousse. La sciènci l'a analisa, e noun ié trovo d'àutris elemen qu'aquéli menciouna pèr

(1) *De Trinitate*, lib. xii, cap. vi.

(2) PETIT, *Op. cit.* t. 1, p. 58, col. 1. — Vèire peréu S. JAN BOUCO d'OR, *Homil.* xii in cap. 11. *Gen.*

l'Esprit Saint son amour. Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance (1). Quelle solennité ! Jusqu'à présent, Dieu s'est contenté d'un ordre : « Que les eaux produisent ! que la terre produise ! » Mais, dès lors qu'il s'agit de l'homme, il se réserve, ce semble, l'œuvre tout entière.

Néanmoins, bien qu'elle ne reçoive aucun commandement, la terre apportera son concours dans la formation de l'homme. Ne l'oublions pas, l'homme étant terrestre, c'est dans le limon terrestre que la divine image doit être façonnée. Aussi au deuxième chapitre de la Genèse, qui est la récapitulation du premier, il est dit : « Le Seigneur forma l'homme du limon de la terre. » Et l'hébreu à la lettre : « *Dieu forma l'homme poussière de la terre*, » énergique expression dont l'Eglise se sert dans ses offices du mercredi des cendres : « O homme, souviens-toi que tu es poussière et que tu retourneras en poussière (2). » L'homme est donc, par son corps, le fils de la terre, il sort de la substance terrestre ; bien plus, il est terre, il est poussière. La science l'a analysé, et elle ne trouve en lui d'autres éléments que ceux que Moïse

(1) *De Trinitate*, lib. XII, cap. VI.

(2) PETIT, *op. cit.* t. I, p. 58, col. 1 — Voir aussi S. JEAN CHRYSOSTOME, homil. XII in cap. II. *Genesis*.

Mouïse : de pousso (1). Es dounc aquelo pousso que Diéu pren e façouno disènt : Fasen l'ome ! es dins aquelo pousso que molo soun image e ressemblanço.

Mai noun anessias vous crèire que Diéu ague estampa emé si man lou cors de l'ome. Sarié 'n enfantoulige , s'esclamo S. Agustin ! Diéu, estènt un esperit, noun pòu avé de man (2). Es tout simplamen sa vertu pouderoso ; es, coume dis autro part lou meme sant Doutour, « uno forço engendrarello escoundudo (3) » qu'à la longo a mougu la limo terrèstro. Dempieï sièis epoco de tèms, dempieï d'annado e d'annado, la terro aprens pourtavo l'ome dins si flanc. Diéu, dis tourna-mai l'evesque d'Ipouno, l'avié 'strema en quauco maniero dins lis elemen, dins la semenço o la racino dóu tèms. Soun cors èro ni pousso, ni limo, e pamens i'avié quaucarèn d'ounte aquéu cors noun encaro eisistènt devié èstre tira (4).

Em'acò veici qu'à l'ouro proupiço Diéu aguent di : « Fasen l'ome ! » veici que la terro

(1) BOUGAUD, *Le Christianisme et les temps présents*, 2^{me} part. chap. iv, n° iii.

(2) *De Gen. ad litt.*, lib. vi, cap. xii.

(3) *Op. et lib. cit.* cap. x.

(4) *Op. et lib. cit.* cap. vi, viii ; lib. vii, cap. v, vi.

mentionne : de la poussière (1). C'est donc cette poussière que Dieu prend et façonne, disant : Faisons l'homme ! c'est dans cette poussière qu'il imprime son image et sa ressemblance.

Mais ne vous figurez pas que Dieu ait bâti le corps de l'homme avec ses mains. Ce serait là une idée puérile, s'écrie S. Augustin ! Dieu ne peut avoir des mains, puisqu'il est un esprit (2). C'est tout simplement sa puissante vertu ; c'est, comme le dit ailleurs le même saint Docteur « une force génératrice cachée (3), » qui a mû lentement le limon terrestre. Depuis six époques, depuis d'innombrables années, la terre enceinte portait l'homme dans ses entrailles. Dieu, dit encore l'évêque d'Hippone, l'avait renfermé en quelque façon dans les éléments, dans la semence ou la racine du temps. Son corps n'était ni poussière ni limon, et cependant il existait quelque chose d'où serait tiré ce corps qui n'existait pas encore (4).

Et voici qu'à l'heure propice, à cette parole de Dieu : « Faisons l'homme ! » voici que la

(1) BOUGAUD, *Le Christianisme et les temps présents*, 2^{me} part. chap. IV, n° III.

(2) *De Gen. ad litt.* lib. VI, cap. XII.

(3) *Op. et lib. cit.* cap. X.

(4) *Op. et lib. cit.* cap. VI, VIII ; lib. VII, cap. V, VI. — Voir la note 1, à la fin de cette conférence.

se mòi : sa limo, sa graisso, sa sustànci purificado, sutilizado, devènon souto la vertu de Diéu, coume uno pasto molo e plegadisso... « Fasen l'ome ! dis lou Paire, fasen-lou à noste image e ressemblanço. » E mounte es aquel image senoun en vous, o moun Fiéu ? Un jour prendrés l'umano naturo : vous vese aperialin dins li siècle à veni, o moun Crist, moun bèu Crist, vous lou plus bèu dis ome. Fugués-n'en lou moudèle, lou parangoun ! E, segound la pensado de Tertulian, es d'après aquel ideau, es sus lou tipe dóu Crist futur que Diéu fourmè lou proumier ome. *Christus cogitabatur homo futurus* (1). Oubeïssènt à l'idèio divino, la limo de la terro se façouno ; un cors mai bèu que tóuti li cors deja crea n'en sort, n'en espelis souto l'alèn de Diéu, coume sus un clot, souto l'alèn de la primavera, espelis à la longo dóu tèms la flour que n'en es lou courounamen. N'en sort ; « e mèmbe à cha mèmbe, dis lou pouèto Dracóunci, aquéu cors pren la formo umano, en éu se dessino un celèste image, aparèis uno figuro nouvello : es l'ome ! Un istant es sènso amo ; mai subran un alèn vitau s'escampiho dintre éu, cour en tóuti si mèmbe, e un bèu sang rouge vai dins sa

(1) *De resurrectione carnis*, cap. vi, et adv. Praxeam.

terre se meut : son limon, sa sève, sa substance purifiées, subtilisées, deviennent sous la vertu de Dieu comme une pâte molle et malléable... « Faisons l'homme, dit le Père, faisons-le à notre image, et à notre ressemblance. » Et cette image où donc est-elle sinon en vous, ô mon Fils ? Un jour, vous prendrez la nature humaine : je vous vois dans le lointain des siècles à venir, ô mon Christ, mon beau Christ, vous le plus beau des hommes. Soyez-en le modèle, le prototype !... Et suivant la pensée de Tertullien, c'est d'après cet idéal, c'est sur le type du Christ futur que Dieu forma le premier homme. *Christus cogitabatur homo futurus* (1). Obéissant à l'idée divine, le limon terrestre se façonne ; un corps plus beau que tous les corps déjà créés sort de ce limon, s'y épanouit sous le souffle de Dieu, ainsi que sur une tige, sous le souffle du printemps, s'épanouit en temps opportun la fleur qui en est le couronnement. Il en sort ; « et membre par membre, dit le poète Draconce, ce corps prend la forme humaine, en lui se dessine une céleste image, une figure nouvelle apparaît : c'est l'homme ! Il est un moment sans âme ; mais tout à coup un souffle vital se répand en lui, court dans tous ses membres, et un sang

(1) *De resurrectione carnis*, cap. vi, et adv. Praxeum.

courado expandi la calour. Bèn lèu cargo li rouito ; en touto sa courpouro lusejo uno coulour rousenco. Ço qu'èro pousse es devengu car ; dintre sis os la terro devèn mesoulo ; sus sa tèsto pouso uno espesso cabeladuro, e souto li parpello si dous vistoun beluguejon coume dous diamant. Enfin touto aquelo estampaduro pren uno voues, lou nouvèu cap-d'obro se drèisso, e, tout ravoï de se senti viéure, lauso soun Creatour (1). » O, rejouïsse-te, bello creaturo, limo santo pastado pèr la vertu de Diéu ! Chasque tra, chasco ligno, chasque countour de toun cors armounious rapello lou Crist qu'un jour s'encarnara, *Christus cogitabatur homo futurus* (2).

Mai estudien un moumenet aquelo meravïho d'architeituro sourtido di man de Diéu (3). Lou cors de l'ome, dison li naturalisto, countèn mai de dous-cènts os, grand o pichot, que fan coume uno charpento souli-

(1) *De Deo*, I, v. 336-346. — Vèire tambèn Cournèli de la Pèïro, *Op. cit.* p. 79, col. 1-2.

(2) S. Pau avié di : *Adam primus est forma futuri* (*Rom.* v, 14).

(3) Pèr la questioun dóu cors uman, counsulta S. Ambròsi, *Hexaemeron* lib. vi, cap. ix — Louis de Granado, *Introduction au symbole de la Foi*, 1^{re} Part. chap. xxiv, xxvi et *passim*. — Monsabré, *Carême* 1875, xvi et xvii Confér. — Bufoun, *De la nature de l'homme*. — Milne Edwards *Zoologie* — De S. Ellier, *L'ordre du monde physique*.

vermeil va échauffer son cœur. Et voilà que ses joues deviennent vermeilles, une teinte rose brille dans tout son corps. Ce qui était poussière est devenu chair; dans l'intérieur des os la terre devient moëlle; sur sa tête pousse une chevelure touffue, et sous les paupières ses deux yeux brillent comme deux diamants. Enfin toute cette organisation prend une voix, le nouveau chef-d'œuvre se dresse, et, joyeux d'exister, loue son Créateur (1). » Oui, réjouis-toi, belle créature, limon sacré, pétri par la vertu divine ! Chaque trait, chaque ligne, chaque contour de ton corps harmonieux rappelle le Christ qui doit un jour s'incarner. *Christus cogitabatur homo futurus* (2).

Mais étudions un instant cette merveille d'architecture sortie des mains de Dieu (3). Le corps de l'homme, disent les naturalistes, contient plus de deux cents os, grands ou petits, qui font comme une charpente solide-

(1) *De Deo*, I, v. 336-346 — Voir aussi CORN. A LAPIDE, *op. cit.* p. 79, col. 1-2. — Voir la note 2 à la fin de cette conférence.

(2) S. Paul avait dit : *Adam primus est forma futuri* (Rom. v. 14).

(3) Pour la question du corps humain, consulter S. AMBROISE, *Hexameron*, lib. VI, cap. IX. — LOUIS DE GRENADE, *Introduction au symbole de la Foi*, I. part. chap. XXIV, XXVI et passim. — MONSABÉ, *Carême 1875*, XVI et XVII conf. — BUFFON, *De la nature de l'homme*. — MILNE EDWARDS, *Zoologie*. — DE S. ELLIER, *L'Ordre du monde physique*.

damen bastido e fustejado dins l'amiracioun. Ousservas aquélis os : i'a de coulouno, de quès, de vouto, d'arcèu ; e tóuti soun bèn à sa plaço, e se tènnon tóuti, l'un dins l'autre embouita, de la tèsto enjusqu'i pèd. Uno car vivènto au teissut soulide autant que delicat, uno car tèndro, souplo, facho au tour, vestido elo-memo d'uno pèu blanco e roso, recuerb magnificamen touto aquelo charpento. Oh ! mai vès-lou coume se drèisso aquéu cors subre-bèu ! Vès-lou coume s'enauro e se prelanço ! Noun vese plus eici l'atitudo de la bèsti, que mourrejo de-vers lou sòu, que tóuti si mèmbe soun fa pèr la marchò, fa pèr soustení lou cors. L'ome, éu, se tèn dre : si bras, risco rèn que porton lou pes de soun cors ; soun astra pèr d'usage mai noble. Se tèn dre ; toco la terro que pèr la solo de si pèd, « noun la vèi que de liuen, fai Bufoun, e sèmblo la mespresa. » Se tèn dre, dins uno noblo e majestouso countenènço ; « soulet, dis S. Jan Bouco d'Or, l'ome regardo lou cèu pèr quau es fa, e touto la naturo qu'es facho pèr éu (1). » Se tèn dre ; es un edifice que mounto ; es un tèmple que, pèr tóuti si ligno, s'enausso vers lou cèu, amirable tèmple bèn

(1) *De Fato et Provid.*, MOREL *Opusc.*, t. 1, p. 749.

ment construite et admirablement façonnée..
Considérez ces os : il y a des colonnes, des solives, des voûtes, des arceaux ; et tous sont à leur place, et tous se tiennent, emboîtés l'un dans l'autre, de la tête jusqu'aux pieds. Une chair vivante, au tissu solide et délicat, une chair tendre, souple, faite au tour, revêtue elle-même d'une peau blanche et rose, recouvre splendidement toute cette charpente. Mais voyez-le, ce corps magnifique, comme il se dresse, voyez-le comme il s'élève, comme il s'élance ! Ce n'est plus ici l'attitude de la bête dont les regards sont baissés vers la terre, dont tous les membres sont faits pour la marche, faits pour soutenir le corps. L'homme se tient droit, lui ! ses bras ne portent point le poids de son corps, ils sont destinés pour de plus nobles usages. Il se tient droit ; il ne touche la terre que par la plante des pieds, « il ne la voit que de loin, dit Buffon, et il semble la mépriser. » Il se tient droit, dans une noble et majestueuse attitude ; seul, dit S. Jean Chrysostome, l'homme regarde le ciel pour lequel il est fait et toute la nature qui est faite pour lui (1). » Il se tient droit ; c'est un édifice qui monte ;

(1) *De Fato et Provid.* MORRIS, *Opusc.* t. 1, p. 719.

digne d'èstre un jour, dins la persouno dóu Crist, l'abitacle de la Divinita.

Es pas lou tout. Counsideras l'ourganisacioun interiouro de l'ome, e veirés uno fes de mai quinto perfecion Diéu saup metre en tóuti sis obro. Dins l'edifice uman, lis os soun pas soulamen la charpento que ié douno la forço e la souldeta, servon encaro de levadou pèr acoumpli li mouvemen. Tambèn, vesès aquéli jougadou, espèci de gounfoun mouvedis, d'autant mai noumbrous que li mouvemen soun mai varia? Vesès aquéli muscle e creissountello, fibro elastico que lis environon, que li religon ensèmble, que dounon d'ande i jougadou e lis empachon en meme tèms de se desgounfouna? E pièi, agissènt sus tóuti aquéli fibro ounte se ramificon, vesès aquéli nèt fin e delicat que parton dóu cervèu e de la cadeno de l'esquino? Dis artèu enjusqu'au su, li nèt soun un veritable telegrafe qu'esperlongo si fiéu menu communicant au cors entié l'empressioun di causo esteriouro emai lou mouvemen. Em'acò vaqui l'ome que cambejo, que brassejo, que se courbo, se drèisso, vai, vèn, viro, tourno se plego e se mòu de tóuti li façoun.

c'est un temple qui, par toutes ses lignes, s'élève vers le ciel, admirable temple bien digne d'être un jour, dans la personne du Christ, le sanctuaire de la Divinité.

Ce n'est pas tout. Considérez l'organisation intérieure de l'homme, et vous verrez une fois de plus la perfection que Dieu sait mettre en toutes ses œuvres. Dans l'édifice humain, les os ne sont pas seulement la charpente qui lui donne la force et la solidité ; ils servent encore de leviers pour exécuter les mouvements. Aussi, voyez-vous ces articulations, sorte de gonds mobiles, d'autant plus nombreux que les mouvements sont plus variés ? Voyez-vous ces muscles, ces cartilages, fibres élastiques qui les entourent, qui les unissent ensemble, qui donnent du jeu aux articulations et les empêchent en même temps de sortir de leurs enchâssures ? Et puis, agissant sur toutes ces fibres, dans lesquelles ils se ramifient, voyez-vous ces nerfs fins et délicats qui partent du cerveau et de l'épine dorsale ? Du bout des pieds jusqu'au sommet de la tête, les nerfs sont un vrai télégraphe qui étend ses fils légers, communiquant à tout le corps l'impression des objets extérieurs, ainsi que le mouvement. Et voilà l'homme qui marche, qui gesticule, qui se courbe, se dresse, va, vient, tourne et retourne, se plie et se meut de toutes les façons.

L'estampaduro umano, ansin se boulegant, a besoun, me dirés, d'èstre refrescado, revieúdo, alimentado. Fugués tranquile, Diéu i'a pensa. Vaqui d'abord li pómoun que ié largon la fresquero : emé soun teissut espoungous e tendre s'estiron eisa o se retiron, e jogon coume dous boufet de-longo abriva. Vesès, pièi, aquelo ribambello d'artèri e de veno ? Es de veritabli canau que carrejon sènso pauso un sang caud e reviscoulant, canau inagoutable avena coume pèr uno pouso-raco misteriouso sèmpe en mouvemen. Aquéu grand alimentaire, sourgènt de vido, es lou cor. Lou vesès, aqui, dins la peitrino, aqui, entre li dous pómoun ? L'entendès founciouna ? Pèr un mecanisme autant simple qu'amirable pèr lou jo artistamen coumbina de quatre soupapo que se duerbon, dos en dedins e dos en deforo, lou cor pouso lou sang fèbre-countùnio, fèbre-countùnio raco lou sang : pèr li dos soupapo que se duerbon en dedins, reçaup lou sang negrinèu venènt di veno e lou sang rouge que li pómoun an vivifica ; pèr li dos soupapo que se duerbon en deforo, mando i pómoun lou sang di veno pèr que ié repregue sa voio e sa coulour, e mando lou sang dis artèri dins touto la courpouro umano pèr la vivifica. « Car fau pertout de sang, a di un óuratour,

L'organisme humain, continuellement en exercice, doit avoir besoin, me direz-vous, d'être rafraîchi, vivifié, alimenté. Soyez en paix, Dieu y a songé. Voilà d'abord les poumons qui lui octroient la fraîcheur : avec leur tissu mou et spongieux, ils se dilatent aisément ou se contractent, et fonctionnent tels que deux soufflets sans cesse agités. Voyez-vous ensuite ce nombre infini d'artères et de veines ? Ce sont là de véritables canaux qui charrient incessamment un sang plein de chaleur et de vie, canaux intarissables, alimentés comme par une noria mystérieuse toujours en mouvement. Ce grand pourvoyeur, source de vie, c'est le cœur. Le voyez-vous, là, dans la poitrine, là entre les deux poumons ? L'entendez-vous fonctionner ? Par un mécanisme aussi simple qu'admirable, par le jeu artistement combiné de quatre soupapes, dont deux s'ouvrent en dedans et deux en dehors, le cœur ne cesse de puiser le sang, il ne cesse de rejeter le sang : par les deux soupapes qui s'ouvrent en dedans, il reçoit le sang noir venant des veines et le sang rouge que les poumons ont vivifié ; par les deux soupapes qui s'ouvrent en dehors, il envoie aux poumons le sang veineux pour qu'il reprenne son activité et sa couleur, et il envoie le sang artériel dans tout le corps

de sang pèr acaloura lou cervèu, de sang pèr renouva lis os, de sang pèr adouba li teissut e li fibro, de sang pèr entre-teni li secrecioun. De sang, de sang, dounas-me de sang! acò 's lou crid de tóuti li brigouletto dóu cors oudenen, e dins lou vai-e-vèn d'aquéu flùvi de vido chascuno es satisfacho (1). »

Sias dins l'amiracioun, pas vrai? E que sarié, Fraire e Sorre, se passavian en revisto, chascun de nòsti mèmbe? Tóuti soun perfèt e mai que bèu, meme aquéli que nous sèmbon lou mens digne d'atencioun. L'estouma, pèr eisèmples, vejan, es que noun es un aparèi di mai curious que i'ague? emé si cinq milioun de glando, sarrado lis uno contro lis outro, espouscant de-longo la liquor gastrico sus lis alimen, es un destiladou di miés coundiciouna. E que dire de l'uei, aquelo meraviho? Es un estrumen de foutougrafio d'uno perfecioun talo que passo l'imaginacion: dins li vistoun, pichounet coume de lentiho, vènon se repinta tóuti li gràndi sceno de la naturo, li mountagno, li fourèst, li vilo emé si glèiso e sis oustau, lou vaste estendedou de la mar e de la capo dóu cèu.

(1) MONSABRÉ, *loc. cit.*

humain afin de le vivifier. « Car il faut partout du sang, a dit un orateur, du sang pour échauffer le cerveau, du sang pour renouveler les os, du sang pour réparer les tissus et les fibres, du sang pour entretenir les sécrétions. Du sang, du sang, donnez-moi du sang ! c'est le cri de toutes les molécules du corps humain, et dans le va-et-vient de ce fleuve de vie chacune est satisfaite (1). »

Vous êtes, n'est-ce pas, dans le ravissement ? Et que serait-ce, Frères et Sœurs, si nous examinions chacun de nos membres ? Tous sont parfaits, magnifiques, même ceux qui nous paraissent le moins dignes d'attention. L'estomac, par exemple, dites-moi, n'est-ce pas un organe des plus curieux ? avec ses cinq millions de glandes, serrées les unes contre les autres et jetant sans cesse le suc gastrique sur les aliments, c'est un appareil distillatoire des mieux conditionnés. Et que dire de l'œil, cette merveille ? C'est un instrument de photographie dont la perfection est inimaginable : dans le cristallin, aussi petit qu'une lentille, viennent se refléter toutes les grandes scènes de la nature, les montagnes, les forêts, les villes avec leurs églises et leurs maisons, la vaste étendue des mers et de la voûte des

(1) MONSABRÉ, *loc. cit.*

Que dire enfin de l'auriho ? Tout-escas coumparave li nèt à-n-un telegrafe ; aquéli de l'auriho fan li founcioun de telefone : soun aqui dins l'ausidou, au noumbre de sièismilo que reçaupon tóuti li nuanço di son. Chascuno de nòstis auriho au dire di naturalisto, es uno arpo microuscoupico, un veritable piano garni de tres-nilo cordo o fibro, capable de reproudurre li son li mai delicat dis estrumen de musico. Nosto ausido poudènt percebre de son reparti sus uno estendudo de sèt óutavo, à chasco óutavo respondon quatre-cènt fibro ; chasque miétoun n'en a trento-tres pèt sa part (1). Acò e bèn d'autri causo encaro soun au-dessus de touto amiracioun. E vendrien dire qu'es l'asard qu'a fa de tant gràndi meraviho ! Anen dounc ! Tout lou cors uman, se vèi de-soubro, porto la marco de soun divin Autour ; dins l'ensèmble coume dins li detai, tout prouclamo en éu l'abilezzo soubeirano, l'art infini d'Aquéu en quau lou sant ome Jo disié : « Es vòsti man que m'an fa, qu'an fourma touto ma persouno. *Manus tuæ fecerunt me et plasmaverunt me totum in circuitu* (2). »

(1) PÉRIER, *Anatomie et physiologie*, cita pèt DE S. ELLIER.

(2) Chap. x, 8.

cieux. Que dire enfin de l'oreille ? Tantôt je comparais les nerfs à un télégraphe ; ceux de l'oreille font les fonctions de téléphone : ils sont là, dans l'organe de l'ouïe, au nombre de six mille, recevant toutes les nuances des sons. Chaque oreille, au dire des naturalistes, est une harpe microscopique, un véritable piano garni de trois mille cordes ou fibres, capables de reproduire les sons les plus délicats des instruments de musique. Notre ouïe pouvant percevoir des sons répartis sur une étendue de sept octaves, à chaque octave correspondent quatre cents fibres, chaque demi-ton en a trente-trois pour sa part (1). Ce détail et bien d'autres encore sont au-dessus de toute admiration. Et l'on viendrait nous dire que ces étonnantes merveilles sont l'œuvre du hasard ! Allons donc ! Tout le corps humain, nous le voyons suffisamment, porte la marque de son divin Auteur ; dans l'ensemble comme dans les détails, tout proclame en lui la suprême habileté, l'art infini de Celui à qui le saint homme Job disait : « Ce sont vos mains qui m'ont fait, qui ont formé toute ma personne. *Manus tuæ fecerunt me et plasmaverunt me totum in circuitu* (2). »

(1) PÉRIER, *Anatomie et physiologie*, cité par DE S. ELLIER.

(2) Chap. x, 8.

Mai despachen-nous de lou dire emé S. Jan Bouco-d'Or, se Diéu a douna tant de siuen à l'estampaduro dóu cors uman es que devié deveni l'abitacle d'uno amo (1). Es subretout dins aquelo partido de soun èstre que l'ome ressemblo à Diéu. Mai qu'es acò, l'amo ? Escoutas. Aguènt fourma l'ome de la limo de la terro, « Diéu, nous dis la Genèsi, ié boufè sus la caro l'alèn de la vido, e l'ome fuguè fa em'uno amo vivènto. » L'amo es dounc quaucarèn de divin : es coume un respir de Diéu, coume un alèn de si bouco immaterialo.

Dins acò, vole-ti dire pèr mi resoun que l'amo es estado facho de la sustànci divino, que l'amo es uno partido d'aquelo infinido sustànci ? Sarié'no errour, s'esclamo S. Agustin. L'ate de Diéu boufant sus la caro umano nous endico l'immaterialita de l'amo, bèn simboulisado, dóu rèsto, pèr l'alèn qu'es quaucarèn de sutiéu e, censa, d'immateriau (2). Pamens, se noun l'a tirado de sa sustànci, diren-ti pèr acò que l'a facho dis elemen terrestre ? Nàni, l'amo es ni terro, ni aigo, ni èr, ni fiò ; l'amo noun es un cors : a ni mèmbe,

(1) *Loc. cit.*

(2) *De Gen. ad litt.* lib. vii, cap. i et ii. — *De morib. Manich.* lib. ii, cap. xix. — Vegues COURNÈLI DE LA PÈIRO, p. 81, col. 2

Mais hâtons-nous de le dire avec S. Jean Chrysostome, si Dieu a mis tant de soin à la formation du corps de l'homme, c'est qu'il devait devenir la demeure d'une âme (1). C'est surtout dans cette partie de son être, que l'homme ressemble à Dieu. Mais qu'est-ce que l'âme? Ecoutez. Après avoir formé l'homme du limon de la terre « Dieu, nous dit la Genèse, répandit sur son visage le souffle de la vie, et l'homme fut fait âme vivante » L'âme est donc quelque chose de divin : c'est comme une respiration de Dieu, comme un souffle de ses lèvres immatérielles.

Cependant voulons-nous dire par là que l'âme a été faite de la divine substance, que l'âme est une partie de cette substance infinie? Ce serait une erreur, s'écrie S. Augustin. L'acte de Dieu soufflant sur la face humaine nous indique l'immatérialité de l'âme, bien symbolisée du reste par le souffle qui est quelque chose de subtil et, pour ainsi dire, d'immatériel (2). S'il ne l'a point, pourtant, tirée de sa substance, dirons-nous pour cela qu'il l'a faite des éléments terrestres? Non, l'âme n'est ni terre, ni eau, ni air, ni feu ; l'âme

(1) *Loc. cit.*

(2) *De Gen. ad litt.* lib. VII, cap. 1 et II — *De Morib. Manich.* lib. II, cap. XIX. — Voyez CORN. A LAPIDE, p. 81, col. 2.

ni coulour, ni formo. Acò 's talamen ansin que, dins lou tèste ebriéu, l'espressioun « alen de la vido » marco quaucarèn d'inmateriau, d'esperitau, que defauto au bestialun, e que l'ome es lou soulet d'avé, dóumaci es lou soulet sus quau Diéu l'ague boufa (1). Dounc, l'amo noun es facho emé de matèri, l'amo es un esperit, e d'aquéu biais se devino moulado à l'image e ressemblanço de Diéu, qu'es esperit, *Dominus spiritus est* (2).

Pamens aquelo amo inmateriau, l'ause que dis : Ma tèsto, moun cors ! l'ause que dis : Mange, beve, camine ! Qu'es aquéu mistèri ? — Sachés-lou, touto inmateriau que siegue, l'amo s'encapo unido au cors e talamen unido que fai em' éu un soulet èstre. Remarcas li paraulo de la Biblo : « Diéu ié boufè sus la caro l'alén de la vido, e l'ome fuguè fa em' uno amo vivènto. » Valènt-à-dire, li dous elemen materiau e 'speritau, lou cors e l'amo, s'embessounèron pèr fourma uno souleto e memo vido, uno souleto e memo persòuno : l'ome. E vous prègue d'ousserva, Fraire e Sorre, l'unioun dóu cors e de l'amo es tant entimo que lis óuperacioun de l'un e

(1) PETIT, *op. cit.* p. 58, col. 1-2. — SORIGNET, *La Cosmogonie de la Bible*, p. 254.

(2) II Corint. III. 17.

n'est point un corps, elle n'a ni membres, ni couleurs, ni formes. C'est si vrai que l'expression « souffle de la vie » dans le texte hébreu indique quelque chose d'immatériel, de spirituel, dont les animaux sont privés et que l'homme seul possède, car il est le seul sur lequel Dieu l'ait répandu⁽¹⁾. Donc l'âme, n'est pas composée de matière, l'âme est un esprit, et elle se trouve ainsi faite à l'image et à la ressemblance de Dieu, qui est esprit, *Dominus spiritus est* ⁽²⁾.

Mais voilà que j'entends dire à cette âme immatérielle : Ma tête, mon corps ! je lui entends dire : je mange, je bois, je marche ! Que signifie ce mystère ? — Sachez-le, toute immatérielle qu'elle soit, l'âme est unie au corps et si bien unie qu'elle ne fait avec lui qu'un seul être. Remarquez les paroles de la Bible : « Dieu souffla sur sa face le souffle de la vie, et l'homme fut fait âme vivante. » C'est à-dire, les deux éléments matériel et spirituel, le corps et l'âme, s'unirent étroitement pour former ensemble une seule et même vie, une seule et même personne : l'homme. Et je vous prie, Frères et Sœurs, de le remarquer, l'union du corps et de l'âme est si intime

(1) PETIT, *op. cit.* p. 58. col. 1-2. — SORIGNET, *La Cosmogonie de la Bible*, p. 254. — Voyez la note 3, à la fin de cette conférence.

(2) II CORINT. III, 7.

de l'autre apartènon à l'èstre uman tout entié. Es tout l'ome que camino, que manjo, que parlo, que pènso, que vòu (1) Coume lou Paire, lou Fiéu, e lou S. Esperit fan tóuti tres uno souleto naturo qu'es Diéu, ansin lou cors emé tóuti si mèmbe, l'amo emé tóuti si faculta formon qu'uno souleto naturo qu'es l'ome. Ansin, uno fes de mai l'ome es l'image de Diéu.

Voulès miés coumprene encaro aquelo ressemblanço? Escoutas. « De meme que Diéu es tout entié dins tout l'univers, nous dis un vièi autour, ansin l'amo es touto entiero dins lou cors. Diéu noun emplis lou mounde de façoun que li partido plus pichoto éu lis empligue emé li partido plus pichoto de sa sustànci, e li mai grando emé li mai grando ; mai se capito tout entié dins chasco partido, e tout entié dins lou tout. De meme l'amo noun se trovo pèr partido dins li divèrsi part dóu cors: noun es uno partido de l'amo que vèi pèr l'uei e uno autre qu'animo lou det ; mai coume l'amo viéu touto entiero dins l'uei, e touto entiero vèi pèr l'uei, ansin touto entiero animo lou det e touto entiero sènt pèr

(1) S. THOMAS D'AQUIN, *Sum. theol.* q. LXXVI, art. 1. — *De Spiritu creato*, art. 2 — DE LA BOUILLERIE, *l'Homme*, chap. I et VII.

que les opérations de l'un et de l'autre appartiennent à l'être humain tout entier. C'est tout l'homme qui marche, qui mange, qui parle, qui pense, qui veut (1). Comme le Père, le Fils et le S. Esprit ne font tous les trois qu'une seule nature : Dieu ; ainsi le corps avec tous ses membres, l'âme avec toutes ses facultés ne forment qu'une seule nature : l'homme. Ainsi, une fois de plus l'homme est l'image de Dieu.

Voulez-vous mieux saisir encore cette ressemblance ? Ecoutez. « De même que Dieu est tout entier dans tout l'univers, nous dit un ancien, de même l'âme est tout entière dans le corps. Dieu ne remplit pas le monde de manière à en remplir les parties plus petites avec les parties plus petites de sa substance, et les plus grandes avec les plus grandes ; mais il est tout entier dans chaque partie, et tout entier dans le tout. De même, l'âme ne réside point par parties dans les diverses parties du corps : ce n'est point une partie de l'âme qui voit par l'œil et une autre qui anime le doigt ; mais comme l'âme tout entière vit dans l'œil, tout entière voit par l'œil, ainsi tout entière elle anime le doigt, et tout entière

(1) S. THOMAS D'AQUIN, *Sum. theol.* q. LXXVI, art. 1. — *De Spiritu creato*, art. 2 — DE LA BOUILLERIE, *l'Homme*, chap. 1 et VII.

lou det (1). » — L'amo, dis la filousoufio, es la formo sustancialo dóu cors : es elo que lou fai èstre ço qu'es. Quand Diéu l'a boufado sus la caro de l'ome, a quatecant penetra tout soun èstre, que dise? se l'es apouderado tout entié; es devengudo lou principe meme de soun eistènci, de sa vido, de soun umanita. — L'amo es la formo sustancialo dóu cors : es elo que lou fai agi. Es dins l'uei, e l'ome ié vèi ; es dins l'auriho, e l'ome i'entènd, es dins li man, dins li pèd, dins tóuti li part dóu cors, e tout entié l'ome se mòu (2). De meme que, sènso Diéu, proupourcioun gardado, lou mounde toumbarié aneienta ; de meme sènso l'amo, lou cors n'es plus qu'un cadabre, e l'ome desaparèis.

Ah ! l'amo, èstre plen de mistèri ! se tèn escoundudo coume Diéu, mai coume Diéu se manifèsto... L'ai rescountrado, iéu, sus moun camin. Ai passa de long d'uno ribo, quand alenavo lou printèms, e subran m'es intra dins li narro un parfum suau que m'a chala : uno vióuleto, aqui de long, flourissié d'escoundoun. Mai avié bello à s'escoundre, à soun parfum l'ai devinado... Ai passa tam-

(1) GLAUD. MAMERT, *De statu animæ*, lib. III, cap. II.

(2) S. TOUMAS D'AQUIN, *loc. cit.* art. 8.

elle sent par le doigt (1). » — L'âme, dit la philosophie, est la forme substantielle du corps : c'est elle qui le fait ce qu'il est. Lorsque Dieu l'a inspirée sur la face de l'homme, elle a pénétré soudain tout son être que dis-je? elle s'en est emparé totalement; elle est devenu le principe même de son existence, de sa vie, de son humanité. — L'âme est la forme substantielle du corps : c'est elle qui le fait agir. Elle est dans l'œil, et l'homme voit; elle est dans l'oreille, et l'homme entend; elle est dans les mains, dans les pieds, dans toutes les parties du corps, et tout entier l'homme se meut (2). Proportions gardées, de même que, sans Dieu, le monde tomberait dans le néant; de même, sans l'âme, le corps n'est plus qu'un cadavre, et l'homme disparaît.

Ah ! l'âme, être mystérieux ! elle se cache comme Dieu, mais comme Dieu elle se manifeste... Sur mon chemin, je l'ai rencontrée, J'ai passé le long d'un talus, aux premières effluves du printemps, et soudain est entré dans mes narines un parfum suave, délicieux : cachée par là, tout près, fleurissait une violette. Mais c'est en vain qu'elle se dérobait à ma vue, je l'ai devinée à son parfum... J'ai

(1) CLAUD. MAMERT, *De statu animæ*, lib. III. cap. II.

(2) S. THOMAS D'AQUIN, *loc. cit.* art. 8.

bèn de-long di champ de la Creacioun; emé S. Agustin e S. Ambròsi, ai coumprés lou perqué de la divino boufado sus la caro de l'ome: tout l'ome es dins aquelo partido dóu cors uman; aqui sus la caro clarejon li plus bèlli manifestacioun de soun amo (1). Eh! bèn, l'ai visto passa, iéu, aquelo amo, sus la caro de l'ome; l'ai sentito passa, iéu, coume un divin parfum, dins soun risoulet. dins si lagremo, dins si paraulo, e me siéu di: la vaqui! es elo!

Es qu'avès vist risouleja lis animau? Jamai. Perqué? Pèr-ço-que lou risoulet vèn de la resoun. Es l'espandimen, es lou raionamen de l'amo inteligènto sus la caro de l'ome. Vesès aquelo chato que ris de soun riset? Vesès aquelo maire riserello que fai faire risereto à soun enfantoun? E vesès l'enfantoun cascadelet que ié respond pèr un rire cristalin, roussignoulen? Oh! coume soun bèu! D'aquéli bouco risouletto entre-duberto coume de boutoun de roso, noun la vesès, l'amo, s'escapa tau qu'un parfum sutiéu?... Mai au rire se mesclon li plour. Dins lis uei, flour vivènto dóu visage de l'ome, li lagremo perlejon coume uno eigagno. Es li lagremo de

(1) S. AGUSTIN. *op. cit.* lib. vi, cap. xvii. — S. AMBRÒSI, *Hexameron*, lib. vi, cap. ix.

passé aussi le long des champs de la Création; avec S. Augustin et S. Ambroise j'ai compris la raison du souffle de Dieu sur le visage de l'homme : tout l'homme est dans cette partie du corps humain; là, sur le visage, apparaissent visiblement les plus belles manifestations de son âme (1). Eh bien ! je l'ai vue passer, moi, cette âme, sur le visage de l'homme ; je l'ai sentie passer, comme un divin parfum, dans son sourire, dans ses larmes, dans ses paroles, et je me suis dit : La voilà ! c'est elle !

Avez-vous vu sourire les animaux ? Jamais. Pourquoi ? Parce que le sourire vient de la raison. C'est l'épanouissement, c'est le rayonnement de l'âme intelligente sur la face de l'homme. Voyez-vous cette jeune fille qui rit de contentement ? Voyez-vous cette mère toute rieuse qui cherche à faire sourire son petit enfant ? Et voyez-vous l'enfant joyeux qui répond par un rire cristallin, frais comme une roulade de rossignol ? Oh ! qu'ils sont beaux ! De ces lèvres souriantes entr'ouvertes comme des boutons de rose, ne la voyez-vous pas, l'âme, s'échapper tel qu'un parfum subtil?... Mais au rire se mêlent les pleurs. Dans les yeux fleurs vivantes du visage

(1) S. AUGUSTIN, *op. cit.* lib. vi, cap. xvii. — S. AMBROISE, *Hexameron*, lib. vi, cap. ix.

de l'homme, les larmes perlent comme une rosée. Ce sont les larmes de la joie, les larmes de la tristesse, les larmes de la douleur. Ce sont les larmes de l'enthousiasme en face de l'idéal entrevu, en face de la vérité, de la bonté, de la beauté. Dites, la voyez-vous, l'âme, la voyez-vous briller dans ces larmes, ainsi que brille dans une perle l'azur du ciel?... Mais voici que tout l'être humain a frémi comme une harpe mystérieuse! Qu'y a-t-il donc? De ses lèvres la parole s'échappe... N'est-ce qu'un son, que j'ai entendu? Pourquoi donc mon mon cœur s'attendrit-il et tressaille et palpite d'émotion? Ah! je le sens, dans cette parole toute une âme a passé! C'est l'âme que j'entends, lorsque le poète chante la patrie; c'est l'âme que j'entends, lorsque l'orateur lance sa grande voix sur le peuple avec la puissance du mistral; c'est l'âme que j'entends, lorsque la pauvre *Fille aveugle* jette le cri de sa foi :

Eh ! qu'est-il besoin d'yeux, bonne mère, pour croire,
Pour adorer ?
Ma main, enfant de Dieu, si je ne puis te voir,
Te touchera.

(ROUMANILLE, *Oubreto en vers*, p. 100.)

Oh! vous le voyez bien, Frères et Sœurs,
vous le sentez bien, là se trouve une force qui

la matèri, uno forço que vai mai liuen que tóuti li sèn materiau. Aqui, pèr lou sourrire, pèr li lagremo e subre-tout pèr la paraulo, l'amo se manifèsto noun plus soulamen, coume la vido vidanto dóu cors e lou sourgènt de si founcioun ourganico; se mostro aqui dins soun esperitalita. La paraulo nous revèlo en elo li dos mai nòbli faculta dis esperit : l'inteligènci e l'amour. L'inteligènci e l'amour, acò's li dous rai de la bèuta divino que trelusisson sus la caro de l'ome; l'inteligènci e l'amour, acò's li dos alo que l'enaaron dins un mounde, ounte li creaturo bestialenco pourran jamai l'ajougne, dins lou mounde de l'ideau. Counèisse e ama es la vido de Diéu; counèisse e ama es la vido de l'amo.

Li bèsti counèisson, amon; mai dequé? li causo sensiblo, vesiblo, terrenalo. L'amo, elo, d'un bound se prelanço vers li causo subre-sensiblo, invesiblo, celestialo, vers lou verai e vers lou bèn, valènt-à dire vers Diéu, fin courounello de sa counèissènço e de soun amour. D'aqui vèn que l'amo es dins lou cors, coume Diéu dins lou mounde: lou countèn pulèu que de i'èstre countengudo, e pèr sis aspiracioun viéu en foro dóu cors (1). O,

(1) S. THOMAS D'AQUIN, *Sum theol.* 1 pars, q. LXXVI, art. 3.

déborde la matière, une force qui va plus loin que tous les sens matériels. Là, par le sourire, par les larmes et par la parole surtout, l'âme se manifeste non plus seulement comme le principe de la vie du corps et la source de ses fonctions organiques ; elle s'y montre dans sa spiritualité. La parole nous fait voir en elle les deux plus nobles facultés des esprits : l'intelligence et l'amour. L'intelligence et l'amour, ce sont là les deux rayons de la beauté divine qui resplendent sur la face de l'homme ; l'intelligence et l'amour, ce sont là les deux ailes qui l'élèvent dans un monde, où ne pourront jamais atteindre les créatures irraisonnables, dans le monde de l'idéal. Connaître et aimer, c'est la vie de Dieu ; connaître et aimer c'est la vie de l'âme.

Les bêtes connaissent, elles aiment. Quoi donc ? les choses sensibles, visibles, terrestres. Quant à l'âme, d'un bond elle s'élance vers les choses supra-sensibles, invisibles, célestes, vers le vrai et vers le bien, c'est-à-dire vers Dieu, fin suprême de sa connaissance et de son amour. De là vient que l'âme est dans le corps, comme Dieu dans le monde : elle le contient plutôt que lui ne la contient, et par ses aspirations elle vit en dehors de lui (1).

(1) S. THOMAS D'AQUIN, *Sum. theol.* 1 pars, q. LXXVI, art. 3.

l'amo es mai grandò que lou cors, que dise ?
 es mai grandò que tóuti lis univers, que tóuti
 li cèu di cèu, que tóuti lis immensita : pèr
 l'aouron de la pensado li travèssò en un vira-
 d'uei. Es mai vasto que tóuti li siècle :
 embrasso lou passat, lou presènt, l'aveni.
 Soun cors se tremudo, pereclito, mor ; lou
 tèms a resoun d'éu : terro qu'es, en terro
 tournara. Mai l'amo, elo, lou sènt proun,
 noun perira jamai. O mort, pos veni ! Ounte
 sara ta vitòri ? Ounte trouvaras uno daio
 proun penetranto pèr entamena l'impene-
 trablo sustànci de l'amo ? *Ubi est, mors,*
victoria tua ? Ubi est, mors, stimulus tuus (1).
 L'amo es inmourtalo coume lou verai e lou
 bèn, ounte l'abrivon sa couneissènço e soun
 amour ; la mort es pèr elo uno sauvarello que
 vèn roumpre l'estaco de soun cors ; d'après
 lou mot dóu Pouèto,

Es uno man que desfourrello
 L'esperit trelusènt de soun fourrèu estu

(MISTRAU, *Calendau*, cant. ix.)

e que lou gandis, libre e couchous mai-que-
 mai, vers lou cèntrè eternau de sis aspira-
 cioun.

(1) 1 *Corint.* xv, 55.

Oui, l'âme est plus grande que le corps, que dis-je ? elle est plus grande que tous les univers, que tous les cieux des cieux, que toutes les immensités : par le vol de la pensée, elle les traverse en un clin d'œil. Elle est plus vaste que tous les siècles : elle embrasse le passé, le présent, l'avenir. Son corps change, il dépérit, il meurt. Mais l'âme ne périra jamais, elle le sent bien ! O mort, viens donc ! Où sera ta victoire ? Où pourras-tu trouver une faux assez pénétrante pour entamer l'impénétrable substance de l'âme ? *Ubi est, mors, victoria tua ? Ubi est, mors, stimulus tuus* (1) ? L'âme est immortelle comme le vrai et comme le bien, vers lesquels la précipitent son intelligence et son amour ; la mort est pour elle une libératrice, qui vient briser le lien de son corps ; selon le mot du Poète,

Elle est une main qui tire du fourreau,
Du fourreau étouffant, le radieux esprit

(MISTRAL, *Calendal*, chant ix.)

et qui le transporte, plus libre, plus actif, vers
le centre éternel de ses aspirations.....

(1) 1 *Corint.* xv, 55.

E vaqui de quétis elemen Diéu fourmè l'ome : de matèri e d'esperit, fasènt un soulet èstre, uno souleto vido. Vaqui la naturo d'aquéu cap-d'obro de la Creacioun : e dins soun cors e dins soun amo, es à l'image e ressemblanço de Diéu. E coumprenès aro l'ensistanço de Mouïse, nous disènt : « Diéu creè l'ome à soun image, à l'image de Diéu lou creè. »

II

PÈR tout ço que vène de dire, Fraire e Sorre, avès uno idèio deja de la grandour de l'ome. Mai counsideras la plaço sublîmo qu'òucupo dins la Creacioun, e veirès aquelo grandour en tout soun trelus. Souto aquéu raport, es fa tourna-mai à l'image e ressemblanço de Diéu. Coume Diéu, se presènto à nautre, courouna dóu triple diadèmo de la reiauta, dóu sacerdòci e de la paternita. O, l'ome es rèi, es prèire, es paire.

L'ome es rèi. Pèr soun cors e pèr soun amo, es la mai noblo e la mai eicelènto di creaturo terrèstro. Tambèn Diéu lou placè dins aquest mounde pèr n'en èstre lou gouvernaire e ié

Et voilà de quels éléments Dieu forma l'homme : de matière et d'esprit, faisant un seul être, une seule vie ; voilà la nature de ce chef-d'œuvre de la Création : dans son corps comme dans son âme, il est à l'image et à la ressemblance de Dieu. Et vous comprenez maintenant l'insistance de Moïse, nous disant : « Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa. »

II

TOUT ce que nous venons de dire, Frères et Sœurs, vous donne déjà une idée de la grandeur de l'homme. Mais considérez le rang sublime qu'il occupe dans la Création, et vous verrez sa grandeur dans tout son éclat. Sous ce rapport, il est fait aussi à l'image et à la ressemblance de Dieu. Comme Dieu, il se présente à nous, couronné du triple diadème de la royauté, du sacerdoce et de la paternité. Oui, l'homme est roi, il est prêtre, il est père.

L'homme est roi. Par son corps et par son âme, il est la plus noble et la plus excellente des créatures terrestres. Aussi Dieu le plaça-t-il dans ce monde pour qu'il le gouvernât et

dita de lèi. S'acò's ansin, d'ounte vèn, se se demando S. Jan Bouco d'Or, qu'es esta crea lou darrié de tóuti? Quand un rèi, éu respond, dèu ana dins uno vilo, tóuti si serviciau prenon lou davans pèr qu'entre i'arriba, trove tout de lèst. Ansin a fa lou Segnour pèr aquéu qu'establistié lou rèi de l'univers (1). A soun coumandamen, la lumiero a coucha la sournuro; la capo bluio s'es espendido, atuvant tóuti si flambèu; la terro a desplega sa granda touaio, la cargant de tóuti si flour, de tóuti si fru; lis aucèu, li pèis, tóuti lis animau en aio se soun endimenchà, pèr embeli, pèr enfestouli soun intrado triounfalo. Tóuti li creaturo, d'après la pensado de S. Ambròsi, aspiravon à l'ome. Es dounc bèn juste, éu s'escrido, que l'ome arribe lou darrié de tóuti, coume la fin de touto creaturo, coume la recapitulacioun de touto l'obro divino, coume l'encauso dóu mounde, car es en visto d'éu que tout esta fa (2). Tout aboutissié à l'ome : se capito à la cimo de l'escalo dis èstre vesible; devié dounc veni lou darrié.

Eici la sciènci es fourçado tourna-mai de douna resoun à la Biblo. A bello agu fouire e

(1) *In cap. 1. Genesis. homil. viii.*

(2) Cita pèr Cournèli de la Pèiro, *Op. cit.* p. 70, col. 1.

lui dictât des lois. — S'il en est ainsi, pourquoi donc, se demande S. Jean Chrysostome, a-t-il été créé le dernier de tous? Lorsqu'un roi, répond-il, doit se rendre dans une ville, tous ses serviteurs prennent les devants pour qu'à son arrivée, il trouve toutes choses prêtes. Ainsi s'est comporté le Seigneur à l'égard de celui qu'il établissait le roi de l'univers (1). A son ordre, la lumière a dissipé les ténèbres, la voûte azurée s'est déployée, allumant tous ses flambeaux, la terre a dressé sa grande table chargée de toutes ses fleurs, de tous ses fruits; les oiseaux, les poissons; tous les animaux ont pris avec empressement leurs brillants habits pour embellir et saluer en fête son entrée triomphale. Toutes les créatures, d'après la pensée de S. Ambroise, aspiraient à l'homme. Il est donc bien juste, s'écrie-t-il, que l'homme arrive le dernier, comme la fin de toute créature, comme la somme de toute l'œuvre divine, comme la cause du monde, car c'est pour lui que tout a été fait (2). Tout aboutissait à l'homme: il est au sommet de l'échelle des êtres visibles; il devait donc arriver le dernier.

Ici la science est forcée une fois de plus de donner raison à la Bible. En vain a-t-elle

(1) *In cap, 1 Genesis*, homil. viii.

(2) Cité par CORNEILLE DE LA PIERRE, *op. cit.* p. 70, col. 1

rastela tóuti lis estanco terrèstro : noun a trouva d'esqueleto umano qu'à la superfìcio dóu globe, jamai dins li founsour. L'antiqueta counsiderablo que d'ùni dounon à l'ome repauso sus rèn de serious. Tóuti li pretendudo descuberto de vuei lou faran jamai èstre plus vièi que ço que la Biblo dis ; e lis os travaia, e li peirard entaia e tóuti lis óutis de soun endustrìo, qu'arrabaion pèr n'en caca-lucha nòsti museon, jamai prouvaran que l'ome eisistèsse gaire mai de 6,000 an avans Jèsu-Crist. Se devino lou mai recènt de tóuti lis èstre ; es vengu lou darrié, quand tout èro lèst pèr lou reçaupre (1).

Or, escoutas lou Bon Diéu encuntant soulennamen la reiauta de l'ome : « Fassen l'ome à noste image e ressemblanço e que preside i pèis de la mar, i voulatiho dóu cèu, i bestiàri, à la terro touto entiero, em'à tout ço que se rebalo e que se mòu sus terro. » Rènes óublida, vesès ? l'ome es, coume Diéu, lou mèstre e lou segnour de touto causo. L'aguènt crea, ié counfiermo sa digneta reialo : « Clafissès la terro e soumetès-vous-

(1) LEGENDRE, *La Foi pour tous*, p. 26-27. — DESORGES, *Les Erreurs modernes* liv. II, chap. VIII e IX. — BOUGAUD, *Op. cit.* 2^{me} Part. chap. IV § II.

promené la bêche et le râteau dans toutes les couches terrestres : elle n'a trouvé de squelettes humains qu'à la superficie du globe et jamais dans les profondeurs. L'antiquité considérable que d'aucuns attribuent à l'homme ne repose sur rien de sérieux. Toutes les prétendues découvertes de nos jours ne feront jamais qu'il soit plus ancien que ne le dit la Bible ; et les os travaillés, et les silex sculptés et tous les outils de son industrie, que l'on recueille pour en remplir nos musées, ne prouveront jamais que l'homme ait existé guère plus de 6000 ans avant Jésus-Christ. Il est le plus récent de tous les êtres ; il est venu le dernier, lorsque tout était prêt pour le recevoir (1).

Or, écoutez la solennelle proclamation que Dieu fait de la royauté de l'homme : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur les bêtes, sur toute la terre et sur tout ce qui rampe ou se meut sur la terre. » Rien n'est oublié, voyez-vous ? l'homme est, comme Dieu, le maître et le seigneur de toutes choses. L'ayant créé, il le confirme dans sa royale dignité :

(1) LEGENDRE, *La Foi pour tous*, p. 26-27. — DESORGES, *Les Erreurs modernes*, liv. II, chap. VIII et IX. — BOUGAUD, *op. cit.* 2^{me} part. chap. IV, § II. — Voir la note 4, à la fin de cette conférence.

la : dóuminarés li pèis de la mar, li voulatiho dóu cèu, e tóuti lis animau que se movon sus la terro. En forço endré de si Sàntis Escrituro prouclamara, lou Segnour, aquelo universalò reiauta de l'ome (1). Pas proun d'acò, veici que fai passa davans éu tóuti si sujèt : parèu à cha parèu, tóuti li creaturo bestialenco plan-plan defilon souto sis uei. Li dóumino de touto sa taio : n'en trovo ges de semblablo à-n-éu. Em'acò, pèr marco de soun autourita sus éli, à chascuno baio un noum counforme à sa naturo (2), coume un rèi destribuïs de titre à si sujèt e serviciau.

La reiauta de l'ome es establido. Podon courre lis animau e podon èstre fort e podon èstre fin, noun escaparan de segur à sa douminacioun. Quand fauguèsse lis ana querre au fin-founs dis aigo e pereilamoundaut à la cimo dis èr, l'ome i'anara. « Tóuti li naturo bestialenco, nous óusservo l'Aposto S. Jaque, la feruno, l'aucelun, li serp e àutri bestiàri éu li doumto (3), » e, coume l'avèn vist de-soubro dins nosto darriero counferènci, li fai tóuti servi à si besoun, à si plesi e meme à si caprice. Lou règne vegetau e lou règne

(1) Vegues pèr eisèmples SAGESSE IX, 1-3 ; ECLI. XVII, 4 ; SAUME VIII, 6-8.

(2) GENÈSI, chap. II.

(3) *Epist.* cap. III, 7.

« Remplissez la terre et assujettissez-la : vous dominerez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel et sur tous les animaux qui se meuvent sur la terre. » Dans plusieurs passages de ses Saintes Ecritures, le Seigneur proclamera cette universelle royauté de l'homme (1). Bien plus, voici qu'il fait passer devant lui tous ses sujets : par couples tous les animaux défilent sous ses yeux. Il les domine de toute sa taille : il n'en trouve aucun de semblable à lui. Et, en signe de son autorité sur eux, à chacun il impose un nom conforme à sa nature (2), tel qu'un roi qui distribue des titres à ses sujets et serviteurs.

La royauté de l'homme est établie. C'est en vain que les animaux fuiront et lutteront de force et d'adresse, ils n'échapperont nullement à sa domination. Devrait-il les aller saisir dans la profondeur des flots, dans les plus hautes régions de l'air, l'homme les y atteindra. « Toutes les créatures animales, observe S. Jacques, les bêtes fauves, les oiseaux, les serpents et autres bêtes sont domptées par lui (3), » et, comme nous l'avons vu amplement dans notre dernière

(1) Voyez par exemple SAGESSE IV, 1-3; ECCLI. XVII, 4 — PSAUME VIII, 6-8.

(2) GENÈSE, chap. II.

(3) *Epist.* cap. III, 7.

minerau soun, autant bèn que l'animalun, soumés à soun empèri. La terro entiero, que dise? touto la Creacioun es soun doumaine. Emé lou telescòpi, s'enausso dins lou mounde dis infinidamen grand; emé lou microuscòpi perno lou mounde dis infinidamen pichot. L'eleitricita fai fusa sa pensado emai sa voues d'uno mar à l'autro mar, mai proumto que l'uiaiu; e, sus lis alo de la vapour, se permeno e pèr terro e pèr aigo e jusqu'au founs dis èr, coume un triounfadou. Qu saup ounte s'arrestara?

O, l'ome es rèi! E coumprene aro l'armounio de si proupourcioun, la fino espres-sioun de sa caro, lou beluguejamen de soun regard, l'enauration de soun brinde, e la noblesso e la digneta e la majesta de touto sa persouno. O ome, siés rèi! Coume lou Crist de quau siés la figuro, fai-te vèire dins ta bèuta courouso, e règno que regnaras! *Specie tua et pulchritudine tua intende, prospere procede et regna* (1). Siés rèi! Diéu l'a di: « Fasen l'ome à noste image e ressemblanço, e que preside à la terro touto entiero. » —

(1) SAUME XLIV, 5.

conférence, il les fait toutes servir à ses besoins, à ses plaisirs et même à ses caprices. Le règne végétal et le règne minéral sont, aussi bien que les espèces animales, soumis à son empire. La terre entière, que dis-je ? toute la Création est son domaine. A l'aide du télescope il s'élève dans le monde des infiniment grands ; avec le microscope il pénètre le monde des infiniment petits. L'électricité emporte sa pensée, sa voix même, d'une mer à l'autre mer, avec la rapidité de la foudre ; et, sur les ailes de la vapeur, il se promène et par terre et par eaux et jusqu'au sommet des airs, tel qu'un triomphateur. Qui sait où il s'arrêtera ?

Oui, l'homme est roi ! Et je comprends maintenant l'harmonie de ses proportions, la fine expression de ses traits, la brillante vivacité de son regard, la sublimité de son port, et la noblesse et la dignité et la majesté de toute sa personne. O homme, tu es roi ! Comme le Christ dont tu es la figure, montre-toi dans ta radieuse beauté, et règne, règne sans fin ! *Specie tua et pulchritudine tua intende, prospere procede et regna* (1). Tu es roi ! Dieu l'a dit : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance, et qu'il domine

(1) PSAUME XLIV. 5.

O bèsti fèro, aucèu de l'èr e pèis de l'oundo, aubre, planto, astre de lumiero, clinas-vous davans voste rèi ! O flùvi e ribiero, aplaudissès ! E tu, mar inmènso, canto lou cantico dóu triounfle, d'oundado en oundado redigo ié sèmpre mai : Siés rèi ! *Specie tua et pulchritudine tua intende, prospere procede, et regna.*

Mai l'ome noun soulamen es rèi, es prèire. E perqué ? L'anas saupre. Noun l'oubliden, dins la Creacioun Diéu cerco ges d'autro fin que sa glòri : valènt-à-dire noun ambiciouno que d'èstre couneigu e d'èstre ama. Nascu de soun inteligènci e de soun amour li dous mounde di cors e dis esperit, lou vesible e l'invesible, an pres lou vanc e, virant dins si ciéucle armounious remounton à Diéu, i'adusènt lou gramaci de l'inteligènci e de l'amour, Pèr lou mounde invesible, ounte noun trèvo que de naturo inteligènto emai amanto, i'a ges de dificulta : Diéu i' es couneigu, lausa, englouria, e fèbre-countùnio l'angelico ié canto lou saume de l'adouracioun. Mai dins lou mounde vesible, ounte noun vese que matèri e animalita, es que ié trouvarai lou gramaci que Diéu espèro e qu'es en dret d'espera ? Noun lou trouvarai segur dins lou bestialun, encaro mens dins lou vegetau, e pu pau encaro dins lis èstre

sur toute la terre. » — O bêtes sauvages, oiseaux du ciel, poissons de l'onde, arbres, plantes, astres de lumière, inclinez-vous devant votre roi ! O fleuves et rivières, applaudissez ! Et toi, mer immense, chante le cantique triomphal, de flots en flots, répète sans fin : Tu es roi ! *Specie tua et pulchritudine tua intende, prospere procede et regna.*

Mais l'homme n'est pas seulement roi, il est prêtre. Et pourquoi ? Vous allez voir comment. Ne l'oublions point, dans la Création Dieu n'a d'autre fin que sa gloire ; c'est-à-dire qu'il n'a d'autre ambition que d'être connu et d'être aimé. Nés de son intelligence et de son amour, les deux mondes des corps et des esprits, le visible et l'invisible, se sont précipités et, tournant dans leurs cercles harmonieux, ils remontent vers Dieu, lui apportent la louange de l'intelligence et de l'amour. Pour le monde invisible, qu'habitent les seules natures intelligentes et aimantes, il n'y a aucune difficulté : Dieu y est connu, loué, glorifié, et les anges ne cessent de lui chanter le psaume de l'adoration. Mais dans le monde visible où je n'aperçois que matière et animalité, trouverai-je la louange que Dieu attend et qu'il est en droit d'attendre. A coup sûr je ne la trouverai pas dans le règne animal, encore moins chez les végétaux, et bien

inerte. Ounte lou trouvarai ? Eh ! dins aquéu qu'es l'abréujat de touto la Creacioun, dins aquéu que reünis en l'unita de sa persouno lis elemen dóu mounde vesible e dóu mounde invésible, dins l'ome, en un mot, que sa vido amago tóuti li sorto de vido inferiouro e que, li countenènt en éu, soulet pòu li faire remounta jusqu'à Diéu.

« Ansin coustituído aquelo vido umano, nous dis un autour, devèn lou rendès-vous coumun de touto la creacioun inferiouro e coume soun suport pèr coumunica inteleitualamen, amoursamen e religiousamen emé Diéu. L'ome es l'uei de tout ço que vèi pas, lou cor de tout ço que sènt pas, la lengo de tout ço qu'isto mut dins l'univers (1). » Aquí, dins l'univers, tout ço que i'es necite, li creaturo lou trovon à jabo. « Vès, dis Diéu, vous ai douna touto erbo poutant semenço, e tóuti lis aubre qu'an en éli-meme lou semen de sa meno pèr que vous servon de nourrituro. E à tóuti li bestiari, à tout l'aucelun dóu cèu e à tout ço que viéu e que boulego sus la terro, iéu ai douna soun viéure. » — Or, se, pèr gramaci, l'ome adoro Diéu, se rënd glòri à Diéu, touto la Crea-

(1) Mounsegne GAY. *Vie et vertus chrétiennes*, t. I, n° 1, p. 18.

moins encore parmi les êtres inertes. Où donc la trouverai-je ? Eh ! dans celui qui est l'abrégé de toute la Création, dans celui qui réunit en l'unité de sa personne les éléments du monde visible et du monde invisible, dans l'homme, en un mot dont la vie renferme toutes les sortes de vies inférieures et qui, les contenant en lui, peut seul les faire remonter jusqu'à Dieu.

« Ainsi constituée, cette vie humaine, nous dit un auteur, devient le rendez-vous commun de toute la création inférieure et comme son point d'appui pour communiquer intellectuellement, affectueusement et religieusement avec Dieu. L'homme est l'œil de tout ce qui ne voit pas, le cœur de tout ce qui ne sent pas, la langue de tout ce qui reste muet dans l'univers (1). » Là, dans cet univers, les êtres trouvent en abondance tout ce qui leur est nécessaire. « Voici, dit le Seigneur, que je vous ai donné toutes les herbes qui portent leur graine sur la terre, et tous les arbres qui contiennent en eux-mêmes la semence de leur espèce, pour servir à votre nourriture. Et à tous les animaux, à toute la gent ailée du ciel, et à tout ce qui vit et se meut sur la terre, moi j'ai donné sa pâture. » — Or, si

(1) Monseigneur GAY, *Vie et vertus chrétiennes*, t. 1, p. 18.

cioun dins sa persouno adourara e rendra glòri.

Lou vaqui dounc l'ome, lou vaqui prèire e pountife! Escoutas-lou counvidant tóuti li creaturo à canta lou cantico de l'amour e de la recouneissènço : O soulèu, o luno, o estello, benesissès lou Segnour ! O plueio, o eigagno, o vènt de l'èr, benesissès lou Segnour ! O calour, o jaladuro, gèu e glaço, uiau e tron, benesissès lou Segnour ! O mountagno, o fourèst, o riéu, o flume, o mar, pèis, aucèu e bèsti fèro, obro dóu Segnour, benesissès tóuti lou Segnour. — Mai tóuti li creaturo ensemblamen ié respon-don : *Benedicat terra Dominum*. Que la terro benesigue lou Segnour, aquelo terro qu'éu-meme a pastado de si divìni man, aquelo terro animado que i'a boufa dessus l'alén de la vido. Em'acò l'ome plego lou geinoun davans Diéu, prègo, adoro, fai soun gramaci au noum de tóuti li creaturo, e touto la terro en sa persouno pren part au culte divin, es enaussado vers Diéu, es ligado, es unido à Diéu. Mediatour entre Diéu e li creaturo, l'ome ansin n'en acampara tóuti li parfum dins l'encensié de soun cor e lis enmandara en suavo óudour enjusqu'au cèu di cèu, d'aquí que vèngue lou grand Mediatour, Noste

en reconnaissance, l'homme adore Dieu, s'il rend gloire à Dieu, toute la Création en sa personne adorera et rendra gloire.

Le voilà donc, le voilà, prêtre et pontife! Ecoutez-le conviant toutes les créatures à chanter le cantique de l'amour et de la reconnaissance : O soleil, ô lune, ô étoiles, bénissez le Seigneur! O pluies, ô rosées, ô souffles de l'air, bénissez le Seigneur! O chaleurs, ô frimas, givre et glace, éclairs et tonnerres, bénissez le Seigneur! O montagnes, ô forêts, ô ruisseaux, ô fleuves, ô mers, poissons, oiseaux, bêtes sauvages, œuvres du Seigneur, bénissez toutes le Seigneur! — Mais les créatures unanimement lui répondent : *Benedicat terra Dominum*. Que la terre bénisse le Seigneur, cette terre qu'il a lui-même pétrie de ses divines mains, cette terre animée sur laquelle il a répandu le souffle de la vie. Et l'homme fléchit le genou devant Dieu, il prie, il adore, il rend grâce au nom de toutes les créatures, et toute la terre en sa personne prend part au culte divin, elle est élevée jusqu'à Dieu, elle est liée, elle est unie à Dieu. Médiateur entre Dieu et les créatures, l'homme en recueillera ainsi tous les parfums dans l'encensoir de son cœur, et il les enverra comme une suave odeur jusqu'au plus haut des cieux, jusqu'à ce que vienne le grand

Segne Jèsu-Crist, lou Prèire di prèire, lou Pountife sublime qu'èu n'en es l'oumbro e la figuro. *Adam primus forma futuri.*

Mai fau que la ressemblanço de l'ome emé Diéu siegue coumplèto. Diéu es pas soula-men Rèi e Prèire, es Paire; fau que l'ome siegue paire tambèn. Coume dins la Ternita, lou Paire celèste es lou sourgènt de la vido divino, fau que l'ome siegue sus terro lou sourgènt de la famiho umano. Mai pèr acò bèu, ié fau ajudo en quau coumunique sa vido, uno ajudo semblablo à-n-éu que ié doune d'èstre paire. Or, remarcas li paraulo estranjo e misteriouso de la Biblo: « Diéu creè, l'ome à soun image, à l'image de Diéu lou creè, li creè mascle e femèu. E Diéu li benesiguè e diguè: Creissès e multiplicas-vous e clafissès la terro. » Valènt-à-dire, apound un autour, fugués tres: l'ome, la femo e l'enfant (1).

Pamens, remarco Mouïse, l'ome se capitavo soulet; pourtavo pancaro la courouno de la paternita. E Diéu diguè: « Es pas bon que l'ome siegue soulet, fasen ié 'no ajudo semblablo à-n-éu. » Alor Diéu, coume vous ai di, aduguè lis animau davans Adam.

(1) BOUGAUD, *Op. cit.* t. III, 2^{me} Part. chap. IV, § IV.

Médiateur, Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Prêtre des prêtres, le Pontife sublime dont il est l'ombre et la figure. *Adam primus forma futuri.*

Mais il faut que la ressemblance de l'homme avec Dieu soit complète. Dieu n'est pas seulement Roi et Prêtre, il est Père ; il faut que l'homme soit père également. Ainsi que dans la Trinité le Père céleste est la source de la vie divine, ainsi faut-il que l'homme soit sur terre la source de la famille humaine. Mais il lui faut pour cela une aide à laquelle il communique sa vie, une aide semblable à lui par laquelle il puisse être père. Or, remarquez les paroles étranges et mystérieuses de la Bible : « Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa, il les créa mâle et femelle. Et Dieu les bénit, disant : Croissez et multipliez-vous et remplissez la terre. » C'est-à-dire, ajoute un auteur, soyez trois : l'homme la femme et l'enfant (1).

Cependant, remarque Moïse, l'homme se trouvait seul ; il ne portait point encore la couronne de la paternité. Et Dieu dit : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul, faisons-lui une aide qui lui ressemble. » Ce fut alors que Dieu, comme je vous l'ai dit, amena

(1) BOUGAUD, *op. cit.*, t. III, 2^{me} part. chap. IV.

Passèron dins tout soun nouvelun, passèron dins touto sa bèuta davans sis uei ravi ; mai noun ié trouvè ges d'ajudo que siguèsse à-n-éu semblablo. Dins la Creacioun tout anavo pèr parèu : flour, pèis, aucèu, bestiari de la terro, tóuti aquélis èstre galant avien chascun sa coumpagno (1). Em' acò l'ome se trovavo soulet. Adounc lou Segne Diéu endourmiguè Adam.

O Segnour, de qu'anas faire ? — Fau, dis, que l'ome ague uno ajudo semblablo à-n-éu. — O Segnour, d'ounte la tirarés ? Sara-ti dóu noun-rèn ? Sara-ti de la limo de la terro ? Nàni. L'ome dèu èstre lou sourgènt de touto la famiho umano, dèu èstre lou soulet principe de touto soun espèci. Es dounc de l'ome, o Segnour, es de la sustànci memo d'Adam qu'anas tira la femo ? — Segur ! vole ansin ié faire coumprene la forço dóu nous que l'un à l'autre lis unira, coume nàutri, Paire, Fiéu e S. Esperit, sian uni tóuti tres dins la memo naturo (2).

E lou vaqui noste grand Diéu que s'avanço d'Adam : à la secrèto, i' entreduerb lou cous-

(1) PETIT, *Op. cit.* p. 63.

(2) S. AGUSTIN, *De Gen. ad litt.* lib. ix, cap. xiii et passim. — S. AMBRÓSI, *De Paradiso* cap. x et xi. — S. JAN BOUCO D'OR, *In Cap. II. Genesis, Homil.* viii. — S. TOUMAS D'AQUIN, *Sum theol.* I. p. q. xch, art. 2 et 3. COURNÉLI DE LA PÈIRO p. 92-93.

les animaux devant Adam. Ils passèrent dans toute leur jeunesse et leur beauté devant ses yeux ravis ; mais il n'y trouva aucune aide qui lui ressemblât. Dans la Création tout marchait par couples : fleurs, poissons, oiseaux, animaux terrestres, tous ces êtres charmants avaient chacun leur compagne (1). Et l'homme se trouvait seul. Dieu envoya donc un sommeil à Adam.

O Seigneur, qu'allez-vous faire ! — Il faut, dit-il, que l'homme ait une aide qui lui ressemble. — O Seigneur, d'où la tirerez-vous ? Sera-ce du néant ? Sera-ce du limon de la terre ? Non. L'homme doit être la source de toute la famille humaine, il doit être le seul principe de toute son espèce ! C'est donc de l'homme, ô Seigneur, c'est de la substance même d'Adam que vous allez tirer la femme ? — Assurément ! Je veux par là leur faire comprendre la force du lien qui les unira l'un à l'autre, comme nous, Père, Fils et S. Esprit, sommes unis dans la même nature (2).

Et voilà notre grand Dieu qui s'approche d'Adam : en silence il lui entr'ouvre le côté ;

(1) PETIT, *op. cit.* p. 63.

(2) S. AUGUSTIN, *De Gen. ad litt.* lib. ix, cap. xiii et *passim*. — S. AMBROISE, *De Paradiso*, cap. x et xi. — S. JEAN CHRYSOSTOME, *In cap. ii Genesis, Homil.* viii. — S. THOMAS D'AQUIN, *Sum. theol.* 1 p. q. xcii, art. 2 et 3. — CORNEL. A LAP. p. 92-93.

tat ; cavo aqui meme au sourgènt de la vido, au fougau de l'amour, aqui ounte tresano lou cor ; n'en tiro la sustànci la mai puro, ié pren, nous óusservo un autour, de que fourma uno segoundo persouno, diferènto d'Adam e de memo sustànci qu'eu, la femo, raionamen de l'ome, dis S. Pau. Coume lou Verbe es la glòri de Diéu lou Paire, la femo es la glòri de l'ome. E, tau que Diéu lou Paire, es peréu dins la countemplacioun d'aquel image vivènt que l'ome proudus lou darrié terme de soun amour, l'enfant (1). Em'acò Diéu tirè uno di costo d'Adam, e d'aquelo costo touto caudo, touto fernissènto, n'en bastiguè 'no femo.

Es uno questioun pleno de mistèri, que subre-passo nosto pauro resoun. De que biais tout acò s'endevenguè ? Diéu soulet pourrié lou dire. Lou tout es qu'Adam countenié dins eu l'umanita entiero, e, à-n-aquelo ouro, la femo èro recatado en eu virtualamen. Adam, « mascle e femèu, » coume dis la Biblo, censamen se desdoublè soutu l'acioun de Diéu ; e, pèr uno sorto d'evoulucioun incouneigudo, la femo facho de sa sustànci se destaquè d'eu, coume de l'aubre se destaco un fru madur (2). Que que n'en siegue, pas

(1) BOUGAUD, *loc. cit.*

(2) Vèire LAVY *Op. cit.* p. 586.

il creuse là même à la source de la vie, au foyer de l'amour, là où palpète le cœur ; il en tire la plus pure substance, il en prend, remarque un auteur, de quoi former une seconde personne, distincte d'Adam et consubstantielle à lui, la femme, image rayonnante de l'homme, dit S. Paul. Comme le Verbe est la gloire de Dieu le Père, la femme est la gloire de l'homme. Et comme Dieu le Père, c'est aussi dans la contemplation de cette vivante image que l'homme produit le dernier terme de son amour, l'enfant (1). Dieu alors enleva une côte à Adam, et de cette côte toute chaude, toute frémissante, il bâtit une femme.

C'est là une question pleine de mystère et bien au dessus de notre faible raison. Comment tout cela s'est-il passé ? Dieu seul pourrait le dire, Bref, Adam contenait en lui toute l'humanité, et, à cette heure, la femme était renfermée en lui virtuellement. Adam, « mâle et femelle » suivant l'expression biblique, se dédoubla, pour ainsi dire, sous l'action de Dieu ; et, par une sorte d'évolution inconnue, la femme faite de sa substance se détacha de lui, comme se détache de l'arbre un fruit mûr. (2) Quoiqu'il en soit, à peine éveillé,

(1) BOUGAUD, *loc. cit.*

(2) Voir LAVY, *op. cit.* p. 586. — Voyez la note 5 à la fin de cette conférence.

pulèu reviha e tre vèire la femo que Diéu i'adus, Adam se sènt tout trefouli. L'aluco, la bèlo, en elo se recounèis. O, es bèn l'ajudo semblablo à-n-éu talo que ié falié. E, certo, lou coumpren, noun i'es uno estrangiero. Ausès-lou : « Acò's aro l'os de mis os, s'escrido, e la car de ma car ; aquesto s'apelara Oumenenco, pèr-ço-que s'es tirado de l'Ome. Amor d'acò l'ome quitara soun paire emai sa maire, e s'estacara à sa femo ; e saran dous en uno car. »

Dins aquelo pajo biblico, se trovon soulennamen prouclamado li glòri, lis óubligacioun e li fin dóu mariage. Sa santeta : Diéu meme adus Èvo à-n-Adam e n'en es lou maridaire. Soun unita : Diéu noun creó qu'un soulet ome e qu'uno souleto femo. Soun indissoulubleta : la femo s'apello « Oumenenco, pèr-ço-que s'es tirado de l'ome, es l'os de sis os e la car de sa car. » Dounc, lou mariage noun pòu èstre coume l'unioun passagiero di bèsti que fuguèron facho « mascle e femèu, » sènso rèn se dèure lis uno is autro ; es uno unioun perpetualo que rèn la pòu derroumpre, dóumaci l'ome, en quitant sa femo, se quitarié censamen éumeme. Enfin sa fegoundita : « l'ome s'estacara

Adam, à la vue de la femme que Dieu lui amène, éprouve un doux tressaillement. Il la considère, il l'admire, en elle il se reconnaît. Oui, c'est bien là, l'aide semblable à lui, telle qu'il la lui fallait. Et certes, il le comprend, elle ne lui est pas étrangère. Ecoutez-le ; « Maintenant, voilà l'os de mes os, s'écrie-t-il, et la chair de ma chair ; celle-ci s'appellera du nom de l'homme, parce que de l'homme elle a été tirée. C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère, il s'attachera à sa femme, et ils seront deux en une chair. »

Dans cette page biblique se trouvent solennellement proclamées les gloires, les obligations et les fins du mariage. Sa sainteté : Dieu même conduit Eve à Adam et les unit ensemble. Son unité : Dieu ne crée qu'un seul homme et qu'une seule femme. Son indissolubilité : la femme « s'appelle du nom de l'homme, parce qu'elle a été tirée de l'homme : elle est l'os de ses os et la chair de sa chair. » Donc, le mariage ne peut être comme l'union transitoire des animaux qui furent faits chacun « mâle et femelle, » ne se devant rien l'un à l'autre ; c'est une union perpétuelle que rien ne pourra briser, car l'homme, en quittant sa femme, se quitterait pour ainsi dire lui-même. Enfin sa fécondité : « l'homme s'unira à sa femme ; et ils seront deux en une

à sa femo ; e saran dous en uno car, » valènt-à-dire en uno memo vido, l'enfant (1).

Vergougno dounc à vàutri, gènt escandalous, qu'à la fàci dóu soulèu, aqui, publicamen, à grand brut, vous passas de la benedicioun de Diéu ! Vergougno à vàutri, estrassaire de countrat, qu' emé voste ignoble divòrci, desnousas sènso pudour ço qu'uniguè la divino man ! Vergougno à vàutri enfin, proufanaire dóu nous sacramentau, que metès en óublit la fin dóu matrimòni : « l'ome s'estacara à sa femo e saran dous en uno car. » O Paire Adam, o lou plus bèu di nòvi, quand lou Segne Diéu t'unissié, dins la flour de toun jouvènt, à la plus bello di nòvio, à Èvo, la maire di vivènt, noun pensaves qu'un jour d'ome que i'a, d'ome, ti fiéu, vous renegarien tóuti dous, e preferissènt veni di bèsti pèr viéure à la façoun di bèsti, desfarien lou liame subre-sant fa pèr la man divino. Laisso-lèi, vai, d'abord que ié fai gau, laisse lèi s'estrangi de ta raço, soun plus digne de n'èstre.

Ai fini, Fraire e Sorre. Vaqui dounc, pèr sa doublo naturo esperitalo e courpoualo, vaqui l'ome crea rèi e prèire de l'univers. En reçaupènt uno ajudo semblablo à-n-éu, vaqui

(1) PETIT, *Op. cit.* p. 65.

chair, » c'est-à-dire en une même vie, l'enfant (1).

Honte donc à vous, personnes scandaleuses qui vous dispensez de la bénédiction de Dieu, et cela, à la face du soleil, publiquement, à grand bruit ! Honte à vous, briseurs de contrat qui, par votre ignoble divorce, déliez sans pudeur ce qu'a lié la main de Dieu ! Honte à vous enfin, profanateurs du lien sacramentel, qui rejetez dans l'oubli la fin du mariage : « l'homme s'unira à sa femme, et ils seront deux en une même chair. » O Père Adam, ô le plus beau des époux, lorsque le Seigneur t'unissait dans la fleur de ta jeunesse, à la plus belle des épouses, à Eve la mère des vivants, tu ne pensais pas qu'un jour, des hommes, des hommes, tes fils, vous renieraient tous deux, et, préférant descendre des bêtes pour vivre à la façon des bêtes, briseraient le lien sacré fait par la main divine. Laisse-les, va, à leurs idées, laisse-les se rendre étrangers à ta race, ils ne méritent plus d'en faire partie.

J'ai fini, Frères et Sœurs. Voilà donc, par sa double nature spirituelle et corporelle, voilà l'homme créé roi et prêtre de l'univers. En recevant un aide semblable à lui, voilà

(1) PETIT, *op. cit.* p. 65.

l'ome establi paire de touto sa raço. Ansin encourouna dóu triple diadèmo de la reiauta, dóu sacerdòci e de la paternita, l'ome claus magnificamen la tiero dis èstre vesible e li religo en sa persouno emé lis èstre invisable. Vaqui sa naturo e vaqui sa grandour ! Em' éu la Creacioun es à soun acabado e se trovo coumplèto. « Creissès dounc e multiplicas-vous e clafissès la terro e soumetès-vous-la, » tu, ome, pèr ta forço e toun engèni ; tu, femo, pèr ta gràci e ta bèuta ! Fugués li seignour d'aquéu vaste univers !

« E ansin fuguè fa, dis la Biblo. E Diéu veguè tout ço qu'avié fa ; e tout èro mai-quebon. Lou divin Creadou noun avié plus qu'à intra dins soun repaus. « E 'mé lou vèspre e lou matin, acò faguè lou jour sieisen. »



Baro, bèu pople de Sant-Laurèns, fau qu'intre, iéu tambèn, dins moun repaus, fau que vous fague mis adiéu. Meissoun facho, s'envai lou meissounié ; messioun finido, s'envai lou messiounàri. E pamens

l'homme établi père de toute sa race. Ainsi couronné du triple diadème de la royauté, du sacerdoce et de la paternité, l'homme clot magnifiquement la série des êtres visibles et les relie en sa personne aux êtres invisibles. Voilà sa nature et voilà sa grandeur ! Avec lui la Création s'achève et se complète. « Croissez donc et multipliez-vous, remplissez la terre et vous l'assujettissez, » toi, homme, par ta force et ton génie ; toi, femme, par ta grâce et ta beauté ! Soyez les maîtres de ce vaste univers !

« Et ainsi fut-il fait, dit la Bible. Et Dieu vit toutes les choses qu'il avait faites et elles étaient très-bonnes. » Le divin Créateur n'avait plus qu'à entrer dans son repos. « Et du soir et du matin se fit le sixième jour. »



ET maintenant, cher peuple de St-Laurent, je dois aussi entrer dans mon repos. Je viens vous dire adieu. La moisson faite, le moissonneur s'en va ; la mission terminée, le missionnaire part. Et pourtant je voudrais

voudriéu resta 'mé vous-autre : en vosto coumpagno, l'on se trovo tant bèn ! Certo, bèllis amo, noun me ié siéu languì d'uno minuto. E qu se sarié languì, en vesènt emé quinto afecioun vous groupavias à l'entour de la santo cadiero ? Tóuti lis uei de joio beluguejavon, tóuti li cor èron dubert coume de mióugrano, e la gràci dóu Bon Diéu. — Aquéu d'amount lou saup ! — à raiado a plóugu dins lis amo. Oh ! se siéu triste de vous quita, parte countènt de tout lou bèn que Diéu a fa, countènt e fièr d'èstre lou messiouàri d'un pople tau que vous, que n'a óublida ni soun noum glourious de crestian, ni soun titre galoì de prouvençau. Adiéu, mi bràvi Sant-Janen, adiéu ! Vous ame de tout moun cor ; jamai de la vido e di jour iéu vous óublidarai.

Mai, davans que de davala, dève un souveni à dos bèllis amo qu'an parti d'aquest mounde, trop lèu, pecaire : lou venerable Dom Garnié e lou paure Moussu Gajan. Lis avès couneigu tóuti dous, emai ama : ome de Diéu, èron peréu d'ome dóu pople ; e li pourtavias, se pòu dire, sus la paumo de la man. Dom Garnié, aquéu mounge poupulàri qu'emé sa longo barbo blanco, l'aurias pres pèr un paire dóu desert, Dom Garnié, aquéu flame ourganisaire di roumavage felibren à Nosto-Damo

rester avec vous : on se trouve si bien en votre société ! Certes, avec vous chères âmes, je n'ai pas languì un seul instant ! Et qui aurait languì, en voyant l'ardeur avec laquelle vous vous groupiez autour de la chaire sacrée ? Tous les yeux rayonnaient d'allégresse, tous les cœurs s'ouvraient comme des grenades, et la grâce de Dieu — il le sait, lui ! — a répandu ses rayons dans les âmes. Oh ! si je suis triste de vous quitter, je pars content de tout le bien que Dieu a fait, content et fier d'être le missionnaire d'un peuple tel que vous, qui n'a oublié ni son nom glorieux de chrétien, ni son titre joyeux de provençal. Adieu, chers habitants de St-Jean, adieu ! De tout mon cœur, oui, je vous aime ; et tant que je vivrai, je ne vous oublierai pas.

Mais, avant de descendre, je dois un souvenir à deux belles âmes qui sont parties de ce monde, trop tôt, hélas ! le vénérable Dom Garnier et feu M. Gajeau. Vous les avez connus tous deux, vous les avez aimés : hommes de Dieu, ils étaient aussi des hommes du peuple ; et vous leur témoigniez hautement votre estime, on peut le dire. Dom Garnier, ce moine populaire que l'on aurait pris, à sa longue barbe blanche, pour un père du désert, Dom Garnier cet ardent

de la Gàrdi, aquéu valènt patrioto tant afeciouna pèr la Prouvènço e pèr sa lengo, se rejouïssié mai-que-mai e mai-que-mai se regalavo d'aquest caremo prouvençau. Es éu que n'es esta l'estigadou emai l'empuradou. Venguè trouva lou paure Moussu Gajan e me semoundegué coume predicaire. Entre ausi moun noum, lou bon vièi curat faguè : Que vèngue !... — Pecaïre ! la mort, la crudèlo mort a sega, coume dos espigo maduro, voste sant pastour e Dom Garnié, soun digne ami ; lis ange, celèsti meïssounié, lis an recata dins lou paradis de Diéu. Mai se noun an pouscu vèire sus terro tout lou bèn que s'es fa dins aquest caremo, d'amoundaut l'an vist, e après avé fa soun gramaci au Bon Diéu, es à vous, Moussu lou Curat, que lou fan au-jour-d'uei.

Fidèu i desiranço vivo de voste antecessour e dóu mounge beneditin, tant ama di Marsihés, m'avès di : Venès ! E siéu vengu. En vous ai trouva uno ajudo, un soulas, un ami — acò's tout dire, — e dins vòsti segoundàri tant zelous e dins vòsti fabrician tant devoua, iéu ai rescountra d'aquéli simpatiò que s'oublidon jamai. Ensèmble tóuti avèn fa l'obro santo de l'Evangéli, ensèmble tóuti avèn semena lou bon gran. Nous rèsto plus aro qu'à prega lou

organisateur des pèlerinages félibréens à Notre-Dame de la Garde, ce vaillant patriote si attaché à la Provence et à sa langue, se réjouissait et se délectait au delà de toute expression, à la pensée de ce Carême provençal. C'est lui qui en fut l'instigateur et l'inspireur. Il vint trouver feu M. Gajean et me proposa comme prédicateur. Entendant mon nom, le bon curé s'écria : Qu'il vienne !... — Hélas ! la mort, la cruelle mort a fauché, tels que deux épis mûrs, votre saint pasteur et Dom Garnier, son digne ami ; les Anges, célestes moissonneurs, les ont recueillis dans le divin séjour. Mais s'ils n'ont pu voir sur terre tout le bien qui s'est accompli durant ce Carême, du haut du ciel ils l'ont vu, et, après avoir rendu grâces à Dieu, c'est à vous, Monsieur le Curé, qu'ils rendent grâces en ce jour.

Fidèle aux vifs désirs de votre prédécesseur et du moine bénédictin, tant aimé des Marseillais, vous m'avez dit : Venez ! Et je suis venu. En vous j'ai trouvé un aide, un soutien, un ami — c'est tout dire — et chez vos vicaires si pleins de zèle et chez vos fabriciens si dévoués, j'ai rencontré de ces sympathies que l'on n'oublie jamais. Ensemble nous avons tous accompli l'œuvre sainte de l'Évangile, tous ensemble nous avons semé

Mèstre de la recordo de i'alarga li dous blasin de soun eigagno, li rai calourous de sa souleiado, pèr que posque greia, pèr que posque espiga e — coume dis lou cantico — faire d'un trentenau emai d'un cènt. Amen.



RESPONSO

DE MOUSSU LACROUS

Curat de S.-Laurèns

NOUESTE BOUEN PAIRE,

Is gaire eisa de veni, après vous, maneja la lengo dóu païs. Pamens noun pouédi resta mut, à la definicien d'aquélei sièis semano ounte an fa flòri vouéstei meravi-housei predicanço. Vési dins lei couer, liégi dins leis uei d'aquéu pople qu'a quaucarèn à vous dire, e dévi vous va dire : ma coundicien va demandò.

La vaqui dounc acabado — tròulèu acabado — aquelo estacien dóu Caremo, tant vou-lountié benesido pèr Mounsegne noueste

le bon grain. Il ne nous reste plus maintenant qu'à prier le Maître de la récolte d'épancher les douces ondées de sa pluie, les chauds rayons de son soleil, afin qu'il puisse germer, monter en épis et — comme dit le cantique — produire au trente et même au cent. Amen.

RÉPONSE

DE MONSIEUR LACROIX

Curé de S.-Laurent

NOTRE BON PÈRE,

IL n'est pas aisé de venir après vous, manier la langue du pays. Pourtant je ne puis rester muet, à la fin de ces six semaines durant lesquelles ont fait florès vos admirables sermons. Je vois dans les cœurs, je lis dans les yeux de ce peuple qu'il a quelque chose à vous dire et je dois vous le dire : ma charge me le commande.

La voilà donc achevée — trop tôt achevée — cette station de carême, si volontiers bénie par Monseigneur notre Evêque, et dès le

Evesque, e, tre l'acoumençanço, emplissènt l'Egliso tant que poudié li ana de gènt. Nous avès precha l'obro dei sièis jour, valènt-à-dire la Creacien de Diéu, em'un alen sènso parié, em'uno voio subre-tout apoustoulico. Oh ! coume l'Esprit Creatour a travaia pèr vouesto bouco emé nouesto lengo dóu brès ! Tambèn vous, avès fa vouesto creacien, la creacien dóu bèn dins fouesso amo que n'en èron sourtido, la creacien d'un pu grand bèn dins aquélei que noun n'en fasien proun.

E aro, vous vaqui à voueste jour seten, au jour de la pauso. Anas, noun vous va plagnèn, pecaire, l'avès proun gagna. Mais l'anas passa dedins vouesto retirado paradisenco de Ferigoulet, luen de nous-àutrei ! E pèr acò nous dias : Adessias, Sant-Janen e Sant-Janenco, adessias !..... Pamens voueste bouen couer nous laisso uno grosso counsoulacien : an di que l'an que vèn tourna-mai vendrés precha lou Caremo à Sant-Laurèns.

S'acò 's ansin, vous dian : Adessias, paire, adessias. Mai dian enca pu fouert : A l'an que vèn ! o, à l'an que vèn ! E se sian pas mai que sieguen pas mens !

commencement remplissant l'Eglise tant qu'il y pouvait entrer du monde. Vous nous avez prêché l'œuvre des six jours, c'est-à-dire la création de Dieu avec un zèle incomparable, avec un entrain par-dessus tout apostolique. Oh ! comme l'Esprit créateur a travaillé par votre bouche avec notre langue du berceau ! Vous aussi, vous avez fait votre création, la création du bien dans beaucoup d'âmes qui en étaient sorties ; la Création d'un plus grand bien dans celles qui n'en faisaient pas assez.

Et maintenant, vous voilà à votre septième jour, au jour du repos. Allez, nous ne vous le plaignons pas — pauvre vous ! vous l'avez assez gagné ! mais vous allez le passer dans votre retraite paradisiaque de Frigolet loin de nous !... Et alors vous nous dites : adieu, habitants et habitantes de Saint-Jean, adieu ! Cependant votre bon cœur nous laisse une grosse consolation : on a dit que l'an prochain vous retournerez prêcher le carême à Saint-Laurent.

Si cela est ainsi, nous vous disons : adieu, père, oui, adieu ! Mais nous disons encore plus fort : A l'an prochain ! oui, à l'an prochain ! Et si nous ne sommes pas plus, que nous ne soyons pas moins !

NOTES

DE LA

DIXIÈME CONFÉRENCE



1. Le principe de l'évolution peut-il s'étendre jusqu'à l'homme lui-même ? C'est une doctrine généralement reçue que l'âme de chaque homme individuel est absolument créée dans la signification stricte et primaire du mot, qu'elle est produite par un acte direct et surnaturel, et que naturellement l'âme du premier homme a été ainsi créée. Il est donc important de rechercher si l'évolution n'est pas en opposition avec cette doctrine. Or, ces deux croyances sont parfaitement compatibles, et il en est ainsi, soit que l'on admette que le corps de l'homme a été créé autrement que celui des animaux, soit que l'on exige pour le corps de l'homme une manière différente de création..... L'homme, suivant la vieille définition scolastique, est un *animal raisonnable*, et son animalité est distincte en nature de sa *rationalité*, quoique toutes deux soit inséparablement unies, pendant la vie, dans une personnalité commune. Le corps animal de l'homme doit avoir eu une origine différente de celle de l'âme spirituelle qui l'informe, en

raison de la distinction des deux ordres auxquels ces existences appartiennent. La Sainte Ecriture semble l'indiquer clairement, quand elle dit : « Dieu a fait l'homme de la poussière de la terre, et il a insufflé dans ses narines le souffle de la vie. » C'est une affirmation nette et directe que le corps de l'homme n'a pas été créé dans ce sens premier et absolu du mot, mais qu'il a été formé par évolution d'une matière préexistante (symbolisée par le terme *poussière de la terre*) et qu'en conséquence il était simplement *créé dérivativement*, c'est-à-dire par l'opération des lois secondaires. Son *âme*, d'un autre côté, était créée d'une manière toute différente, non par aucun moyen préexistant, extérieur à Dieu lui-même, mais par l'action directe du Tout-Puissant symbolisée par le mot *souffle*, vraie forme adoptée par le Christ dans la collation des pouvoirs *supernaturels* et des grâces, la forme aussi dont on se sert journellement dans les fêtes et les cérémonies de l'Eglise. Le fait que le premier homme doit avoir eu cette double origine, s'accorde parfaitement avec ce que nous expérimentons chaque jour, car en admettant que chaque âme humaine est immédiatement et directement créée, cependant chaque corps humain naît par évolution, de la mise en jeu ordinaire des lois physiques naturelles. (MOIGNO, *Les Splendeurs de la Foi*, t. II. Appendice sur le livre de G. MIVART, *Genesis of species*, p. 19-20.)

2. Au sujet de tout ce qui précède, on peut consulter le livre VI de *Genesi ad litteram* de S. Augustin, surtout les chapitres V, VI, VIII, IX, X, XI etc., dans lesquels se trouve clairement énoncée la théorie de l'évolution. Le P. Lavy s'est inspiré de cette doctrine dans sa conférence sur l'origine de l'homme. Parlant de la manière dont Dieu a formé l'homme du limon, il se demande : « Ce mouvement intime du limon duquel est sorti l'homme, comment pouvons-nous le concevoir ? Faut-il supposer qu'il a été instantané, et que l'homme a été formé brusquement et tout d'un coup ?

Chacun est libre de penser ici ce qu'il lui plaît. On peut croire qu'Adam a apparu sur la terre soudainement, je ne dirai pas comme un champignon, parce qu'un champignon pousse, mais comme un aérolithe tombé du ciel. Pour moi, je pense qu'il est venu, au contraire, comme le fruit d'une évolution lente des choses. C'est ainsi que Dieu meut toute la nature, et j'imagine qu'il n'a point formé l'homme d'une autre manière. Je crois donc qu'Adam, pour sortir du limon, a dû subir une série de transformations plus ou moins lentes, tendant toutes à l'amener à sa forme définitive, c'est-à-dire à la forme proprement dite humaine. Enfin, cette évolution du limon d'où devait sortir le premier homme, faut-il la rattacher à quelque chose dans l'univers, à l'évolution générale des choses; doit-on croire qu'elle s'est produite d'une manière entièrement isolée, et qu'elle ne s'est ramifiée absolument à rien ici-bas? Pour moi, je n'hésite pas à le dire, je crois qu'elle a dû se rattacher et tenir par des liens profonds à l'évolution générale de l'univers. De deux choses l'une : ou nous sommes seulement fils du ciel, et alors pourquoi nous avoir placés sur la terre? où nous sommes aussi fils de la terre, et alors comment ne tiendrions-nous pas au plus profond de ses entrailles? L'homme a dû venir dans ce monde comme un fruit vient sur un arbre, terminant tout son développement et tout son mouvement de vie. Dieu nous a rattachés intimement, dès l'origine, à tous les êtres qui composent cet univers. Il nous a *enveloppés dans l'ordre des causes créées et nous a fait sortir de leurs actions*. Ce qui ne l'a point empêché d'avoir son rôle propre dans la formation même de notre corps et surtout de notre âme intelligente et d'avoir, lui seul, fait de ce corps l'instrument de cette âme. Et j'estime que cette origine, nous rattachant à l'évolution d'ensemble de l'univers, est bien autrement noble que celle qu'on nous donne communément, quand on suppose que nous avons apparu brusque-

ment sur la terre, sans y tenir à rien. Dieu nous a autrement honorés en faisant travailler l'univers entier à notre formation qu'en nous tirant soudain d'un tas de boue. (*Conférences sur la théologie de S. Thomas d'Aquin*, t. III, p. 583-83).

3. Il y a une grande différence entre la création de l'homme et celle des animaux. Dieu produit l'homme en deux progrès, par deux actes successifs. D'abord il forme un corps du limon de la terre, mais ce corps est sans vie, au lieu que les animaux sont vivants en même temps que produits. Ensuite, lorsque ce corps présente les caractères de la forme humaine, Dieu crée l'être spirituel, en soufflant, dit la Bible, *sur son visage* un souffle de vie. — Remarquez que, lorsqu'il s'est agi des animaux, Dieu a dit : *Producat terra animam viventem*. Ainsi l'âme des animaux est, en un sens, un produit de la terre, *producat terra*, et celle de l'homme un souffle de Dieu, *insufflavit* (ou *inspiravit*) ; et chacune d'elle vit du principe d'où elle a été tirée et y fait retour. (Voyez SORIGNET, *Cosmogonie de la Bible*. — LAVY, *Op. cit.* p. 592. — VIGOUROUX, *Manuel biblique*, t. I, p. 454).

4. Si l'homme est le plus parfait des êtres créés, il en est aussi le dernier. La science, du reste, en convient. Elle n'a trouvé les débris de l'homme que sur la croûte superficielle du globe ; jamais dans ses profondeurs. L'homme est quaternaire. Et quand on voudrait, en s'appuyant sur quelques faits peu nombreux et contestables, prétendre qu'il est de l'époque tertiaire, toujours serait-il certain qu'il n'apparaît qu'à la superficie de l'époque tertiaire, dans les couches de terrain les plus élevées, jamais dans les plus profondes. A plus forte raison, pas dans les terrains jurassiques et crétacés de l'époque secondaire, où l'on ne trouve que les grands reptiles, les poissons et les oiseaux ; et encore moins dans les terrains carbonifères, où abondent les plantes. (BOUGAUD, *Op. cit.* tom III, 5^{me} édit. p. 201-202).

A ce propos, quelle est la date de la création du monde ? L'abbé Vigouroux nous dit : On fixe généralement, parmi nous, la création d'Adam à l'an 4004 avant l'ère chrétienne ; mais il faut observer 1° que ce chiffre repose sur des calculs contestables, et 2° qu'il est actuellement impossible de résoudre, avec une entière certitude, le problème de l'époque de l'apparition de l'homme sur la terre. *Manuel biblique*, t. 1, p. 509).

Dans son opusculé *L'âge du monde et de l'homme d'après la Bible et l'Eglise*, le P. de Valroger nous dit qu'il n'y a pas de chronologie biblique proprement dite. Voici ses paroles : La Bible indique, dans une mesure qui suffit pour son but divin, l'ordre chronologique des faits qu'elle raconte. Mais l'Esprit-Saint ne l'ayant pas inspirée pour fonder ou pour éclairer la science chronologique, on ne doit pas y chercher une chronologie détaillée et précise, un système complet de dates nettement indiquées, méthodiquement enchaînées et parfaitement conservées (p. 72-73). Plus loin, il cite cette déclaration du P. Petau : *Le nombre des années écoulées depuis la création n'a été découvert d'aucune façon certaine, et l'on ne saurait le découvrir sans une révélation divine*. Ceux-là donc, ajoute-t-il, sont bien dans l'erreur qui, non contents de fixer ce nombre en termes assurés, lancent des reproches impertinents et hautains à quiconque se permet d'ajouter ou de retrancher quelque chose au nombre fixé par eux (p. 105).

Au reste, les chronologistes sont loin de s'entendre, dit l'abbé Petit, sur la date de la création de l'homme... Voici un aperçu des résultats où l'on est arrivé selon les différents calculs, en prenant l'ère vulgaire pour base.

Kalendarium hebraicum.....	3760
Juifs modernes.....	3761
Scaliger.....	3950

P. Petau.....	3983
La Vulgate.....	3992
Usher.....	4004
Clinton.....	4138
Texte samaritain.....	4293
Art de vérifier les dates.....	4963
Martyrologe romain.....	5119
Eusèbe.....	5200
Les Septante.....	5228
Ou d'après un autre système.....	5634
Le Dr Hales.....	5411
Le Syncelle.....	5500
Chronicon paschale.....	5507
P. Pezron.....	5872
Suidas et la chronique de Jean de Nikiou.....	6000
Omphrius Panvinus.....	6311
Tables Alphonsines.....	6984

etc. etc. (*La Sainte Bible avec commentaire*, t. 1, p. 48).

L'abbé Vigouroux termine la question par ces paroles : En donnant à l'homme une antiquité d'environ huit mille ans, on satisfait aux justes exigences de l'histoire et de la paléontologie, puisque on ne peut prouver jusqu'ici par aucun fait *certain* que l'homme remonte à une époque plus reculée (*Op. cit.* p. 516).

5. Devant la création de la femme, la science reste complètement muette ; elle est impuissante à expliquer l'apparition simultanée d'un premier homme et d'une première femme. — Si l'homme est le résultat du travail de la nature impersonnelle et inintelligente, comment et pourquoi ce travail se serait-il manifesté par une dualité mystérieuse ? — Si l'homme est né d'un singe, pourquoi et comment la femelle prédestinée du singe anthropogène, qui est unipare, aurait-elle enfanté à la fois deux êtres humains mâle et femelle ? Ou si elle a mis bas un mâle d'abord, puis une

femelle, ou réciproquement, comment ces deux premiers êtres humains se sont-ils rencontrés et devinés dans le temps et dans l'espace ?

On le voit, en dehors de la double création racontée par la Genèse, ce sont des hypothèses extravagantes à forger, des absurdités grosses comme des montagnes à avaler. (MOIGNO, *Les Splendeurs de la foi*, t. II, p. 384).



TABLE



SIXIÈME CONFÉRENCE

LES ASTRES

Etat de la terre et des astres au début du quatrième jour, 4-5. — En ce jour, il est question non de la création des corps sidéraux, mais de leur illumination ; division de la conférence : Dieu les a créés pour répandre la lumière et indiquer les temps, 6-9. — I. Le soleil, lumineux de notre globe ; sa constitution, sa grandeur, sa pesanteur et la force de son rayonnement, 10-17. — Apostrophe aux astronomes athées, 18-19. — Le soleil image du Verbe, sa clarté, sa chaleur, 20-23. — Les planètes et leurs satellites empruntent leur lumière du soleil, 24-27. — La lune ; sa clarté, ses phases, 28-31. — Elle est un symbole de la Vierge Marie ; invocation de S. Bernard, 32-33. — Les étoiles, leur distance incalculable, leur nombre, la couleur et l'éclat de leurs rayons, 34-41. — Les astres sont-ils habités ? rien ne s'oppose à ce sentiment, 42-46. — II. Les astres sont dans un mouvement perpétuel, et c'est ainsi qu'ils servent à marquer les temps, 46-47. — Le soleil fait les jours : description de cet astre à son lever, à son midi, à son couchant, 48-51. — Le soleil fait les saisons et les

années : son parcours ; les douze signes du Zodiaque et leur symbolisme, 52-55. — Belles analogies entre la marche du soleil et les fêtes de l'Eglise, 56-57. — Role de la lune dans la mesure du temps : origine du mois et de la semaine ; la lune signal des fêtes pour les peuples orientaux, 58-61. — Les étoiles se meuvent, telles que les aiguilles mystérieuses d'une immense horloge ; et elles marquent ainsi les temps ; noms populaires de quelques constellations, 62-65. — Harmonieuse ordonnance des mouvements sidéraux, soumis à deux forces : l'une de répulsion, l'autre d'attraction ; symbolisme de ces deux forces, 66-69. — Le cantique des astres : *Fiat voluntas tua sicut in cælo et in terra*, 70-75. — Notes de la sixième conférence, 76-79.

SEPTIÈME CONFÉRENCE

LES POISSONS ET LES OISEAUX

Le Dimanche de Lætare et les tambourineurs marseillais, 82-85. — Résumé des conférences précédentes et division de celle sur les poissons et les oiseaux : lieu et ordre d'origine de ces animaux, leur structure, le chant des oiseaux, 86-89. — I. Le verset « *Que les eaux produisent* » indique le genre d'animaux qui sont nés le cinquième jour et le milieu dans lequel ils ont été engendrés ; divers sens de ce verset, 88-91. — Comment les poissons et les oiseaux ont été produits des eaux ; traits de ressemblance entre ces deux sortes d'animaux, 92-97. — Ordre de leur production que la science est obligée de reconnaître ; espèces antédiluviennes : *ichthyosaure*, *plésiosaure*, *ptérodactyle*, 98-101. — Progression de la vie animale ; apparition successive de toutes les espèces d'êtres, leurs variétés, 102-07. — Les infiniments petits admirablement organisés par le divin Créateur, 108-11. — II. Dieu a proportionné la

structure des poissons et des oiseaux au milieu dans lequel ils vivent ; mécanisme de la respiration chez ces animaux, 112-15. — Perfection de leur vue, 116-19. — Dieu a proportionné aussi leur structure au genre de vie qu'ils mènent : le poisson comparé à un navire ; splendides couleurs de certains d'entre eux, 120-23. — Magnifique structure de l'oiseau et agréable beauté de son plumage, 124-27. — Description du paon ; applications morales : notre robe de gloire à laquelle nous travaillons ici-bas de moitié avec Dieu 128-33. — III. L'aspect grandiose et le morne silence de la terre, au début du cinquième jour, 134-37. — Apparition des oiseaux chantants : gracieuse pensée de S. Cyrille, 138-41. — Beauté du chant de l'oiseau : le rossignol, 142-45. — Conclusion morale : les oiseaux nous enseignent le grand devoir de la prière, 146-47. — La prière en commun, tradition chrétienne et provençale ; de nos jours, on aspire à reprendre les anciennes traditions, 148-49. — Vive exhortation aux félibres et belle invocation de S. Paulin de Nole au Verbe de Dieu, 150-55. — Notes de la septième conférence, 156-59.

HUITIÈME CONFÉRENCE

L'INSTINCT DES BÊTES

Il y a dans l'univers ; trois sortes de créatures : le minéral, le végétal et l'animal. Ce dernier, possède une certaine lueur d'intelligence que l'on appelle l'instinct. Division de la conférence : nature de l'instinct et ses manifestations chez les poissons et les oiseaux, 164-67. — I. Divers sens du mot âme ; il signifie généralement le principe de la vie, et en ce sens, la plante et l'animal ont une âme, 168-69. — Diverses sortes d'âmes : celle de la plante est appelée âme végétative parce que son caractère marquant et sa fin ultime est de végéter, 170-71. — Diffé-

rence entre les fonctions de la plante et celles de l'animal ; ressemblance entre les actions de ce dernier et les actions de l'homme, 172-75. — L'âme de l'animal est purement sensitive, elle est née de la matière, comme son corps, et ne peut dépasser le cercle des choses sensibles, matérielles ; d'où la nature de son âme nous donne une idée de la nature de son instinct, 176-79. — L'imagination et la mémoire dont l'animal est doué, appartiennent à l'ordre sensitif ; l'affection ou l'aversion qu'il ressent pour les personnes et les objets, et toutes ses passions diverses ne se portent jamais plus haut que la chose sensible, matérielle, particulière, 180-85. — L'instinct de l'animal ne peut s'élever jusqu'aux choses intellectuelles, il agit fatalement, d'une manière uniforme, pour ainsi dire invariable, 186-91. — II. Manifestations de l'instinct chez les volatiles et les poissons. L'instinct de société : merveilleuse organisation des abeilles, 192-99. — Les migrations des oiseaux et des poissons : ordre admirable qu'ils observent ; conclusion morale de S. Basile, 200-207. — L'instinct de la famille, remarquable chez les poissons, surtout chez les oiseaux : le temps des nids ; amour du père et de la mère pour leurs nourrissons, 208-13. — Oubli de la loi « *Crescite et multiplicamini* » au sein de nos sociétés modernes ; les familles patriarcales de la Provence ; une parole des Prussiens en 1870, 214-19. — Bénédiction que Dieu répand sur les oiseaux et les poissons, 218-19. — Notes de la huitième conférence, 219-24.

NEUVIÈME CONFÉRENCE

LES ANIMAUX TERRESTRES

Durant le sixième jour, Dieu donne naissance aux animaux terrestres. Division de la conférence : formation des espèces et coup d'œil sur les trois classes d'animaux men-

tionnés par Moïse, 228-31. — I. L'expression *secundum species suas* si souvent répétée devrait fermer la bouche aux Darwinistes qui affirment que les espèces organiques sont transmutables, 232-35. — La nature que les partisans du Darwinisme appellent en témoignage, ne peut pas tenir un langage contraire à celui de la Bible, et nous le prouvons par l'expérience et par l'histoire. L'expérience nous dit que les êtres ne changent pas d'espèce, quand même ils passeraient par différentes formes, avant d'atteindre leur complet développement, 236-39. — Quand même ces changements de forme donneraient naissance à des variétés, à des races; bien plus, un être engendre toujours des êtres de son espèce: c'est une loi invariable, 240-43. — L'histoire nous montre que la flore et la faune n'ont point changé depuis six-mille ans et plus, 244-47. — Le Darwinisme contient, malgré ses erreurs et ses exagérations, de grandes idées; ce système, à la rigueur, ne répugnerait pas à la sagesse divine, 248-49. — Comment Dieu a appliqué lui-même le système transformiste, à sa façon; ce qu'est un être à son origine: la force vitale du germe, l'influence des milieux; comparaison de la graine de ver-à-soie, 250-53. — Comment Dieu a tiré successivement les espèces de la semence mondiale, 254-57. — II. Apparition des animaux terrestres après les poissons et les oiseaux; les trois classes d'êtres mentionnés par Moïse au sixième jour, 258-61. — Les animaux domestiques: le cheval en Camargue, le cheval de travail et de luxe; le cheval de guerre d'après Job, 262-65. — L'âne: ses qualités et ses services; Dieu l'a béni et marqué du signe de la Rédemption, 266-69. — Le bœuf, animal très-utile et bien précieux pour les agriculteurs; tout en lui indique qu'il a été créé pour le labour, 270-71. — Services rendus par le renne, le chameau et l'éléphant; grands avantages que les bergers retirent de leurs troupeaux: le mouton en général et autres animaux, 272-77. — Affection que certaines bêtes éprouvent pour l'homme: le chien. Conclu-

sion morale, 278-81. — Les bêtes fauves et les reptiles fuient la société de l'homme ; néanmoins ces animaux ont tous leur utilité, p. 282-83. — L'homme n'arrive pas à modifier leur humeur sauvage : défilé des bêtes fauves, 284-87. — Le singe, ancêtre des matérialistes : courte réfutation de l'origine simienne de l'homme, 288-93. — Note de la neuvième conférence, 294-97.

DIXIÈME CONFÉRENCE

L'HOMME

L'homme, trait-d'union entre les créatures matérielles et les créatures spirituelles. Division de la conférence : nature de l'homme et sa grandeur, 302-305. — I. Définition de l'homme : c'est un être composé de matière et d'esprit, fait à l'image de Dieu. Solennité que Dieu met dans la création de cet être nouveau, fait à son image, 306-307. — Mais cette divine image doit être imprimée *in limo terræ* : action coopératrice de la terre dans la formation du corps de l'homme, 308-11. — Dieu le façonne sur le type du Christ, 312-15. — Admirable structure du corps humain : Sa charpente osseuse, sa chair ; noblesse de son attitude, 316-17. — Fonctions des os, des muscles, des nerfs, 318-19. — Les poumons et le cœur, 320-21. — Perfection de l'estomac, de l'œil, de l'oreille, prouvant l'habileté de son divin Auteur, 322-25. — Mais Dieu n'a donné tant de soin à la formation du corps de l'homme, que parce qu'une âme devait y habiter. Ce que c'est que l'âme : Elle n'est tirée ni de la substance de Dieu ni des éléments terrestres ; elle est immatérielle, 326-27. — Elle est unie intimément au corps de façon à ne former qu'un seul être, qu'une seule vie, 328-29. — Elle est tout entière dans le corps et dans chacune de ses parties. 330-31. — Elle en est

la forme substantielle : principe de son être et de ses opérations, 332-33. — Bien que cachée, elle se manifeste : le sourire, les larmes, la parole, 334-37. Par ses aspirations elle déborde la matière, elle est plus grande que l'espace et que les siècles ; sa vie est de connaître et d'aimer le beau, le vrai, le bien, 338-41. — II. Ainsi constitué, l'homme est établi roi de l'univers : comme tel, il est créé le dernier de tous, 342-45. — Proclamation et établissement de la royauté de l'homme, 346-51. — Il est établi prêtre pour rendre grâce à Dieu au nom de toutes les créatures, 352-57. — Il est établi père, pour communiquer sa vie : dans ce but, Dieu créa la femme, 358-61. — Mystère de cette création. 362-63. — Paroles d'Adam et proclamation des lois fondamentales du mariage, 364-65. — Apostrophe aux contempteurs de ces saintes lois. Résumé de la conférence. 366-67. — Adieux au peuple et paroles de l'abbé Lacroix, curé de St-Laurent, 368-77. — Notes de la dixième conférence, 378-84.



LI FRAIRE AUBANEL
acabéron d'estampa
LA CREACIOUN DOU MOUNDE
pèr Calèndo
1891

4
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

